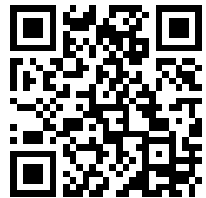

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



2 456

ORIENTALE

PAR
CLUGNET

I
IE
DE

UXENCE

GREC

É PAR
LUGNET

I
T-AUXENCE

ET TOPOGRAPHIQUE

PARGOIRE A. A.

S
ARD ET FILS
arte, 82

GIFT OF
HORACE W. CARPENTIER



EX LIBRIS

685
B581

BIBLIOTHÈQUE HAGIOGRAPHIQUE ORIENTALE

6

I

VIE

DE

SAINT AUXENCE

II

MONT SAINT-AUXENCE

BIBLIOTHÈQUE HAGIOGRAPHIQUE ORIENTALE

ÉDITÉE PAR
LÉON CLUGNET

I

VIE

DE

SAINT AUXENCE

TEXTE GREC

PUBLIÉ PAR

Léon CLUGNET

II

MONT SAINT-AUXENCE

ÉTUDE HISTORIQUE ET TOPOGRAPHIQUE

Par le R. P. Jules PARGOIRE A. A.

PARIS

LIBRAIRIE A. PICARD ET FILS

82, rue Bonaparte, 82

—
1904

TO THE
LIBRARY

BX400
1105
1101
V. 6
11110

I
VIE
DE
SAINT AUXENCE

TEXTE GREC
PUBLIÉ
PAR
LÉON CLUGNET

INTRODUCTION

La Vie de saint Auxence donnée dans les pages suivantes est fort différente de celle qui est contenue dans les manuscrits grecs 1451 et 1452 de la Bibliothèque Nationale et qui, d'après le deuxième, a été insérée dans la *Patrologie grecque* de Migne (vol. CXIV, col. 1377-1436). Elle est beaucoup plus courte, ce qui tient surtout à ce que son auteur n'y a pas introduit ces discours d'Auxence à ses visiteurs, dont plusieurs nous ont été conservés par l'autre historien. Toutefois, si les deux textes ne sont pas semblables, ils paraissent bien venir d'une source commune, ou plutôt celui de Venise doit être considéré comme un résumé de celui de Paris. Dans l'un et l'autre, en effet, on remarque le même ordre dans l'ordonnance du récit et dans la distribution des événements mentionnés.

Le P. Pargoire, avec la compétence qui lui est particulière, a utilisé ce texte de Venise pour son étude sur saint Auxence

qu'on trouvera plus loin. Je suis donc, grâce au travail du savant religieux, dispensé d'en parler davantage.

Le manuscrit de la Marcienne (Mss. grecs, Cl. VII, n° 25, f°s 296^r-303^v) d'où notre texte est tiré, est un volume in-fol. copié au xi^e siècle. L'écriture en est fort belle et très correcte. C'est un légendaire, contenant des Vies de saints ou des homélies sur les saints pour les mois de décembre, janvier et février. Il appartenait autrefois au monastère du Précurseur, anciennement nommé Pétra, et situé près de la citerne d'Aétius, ainsi que le montrent les trois vers iambiques qui se lisent à la dernière page :

Ἐν βῆτος αὐτῇ τῆς μονῆς τοῦ Προδρόμου
 Τῆς χειμένης ἔγγιστα τῆς Ἀετίου
 Ἀρχαῖα δὲ τῇ μονῇ κλησὶς Πέτρα.

ΒΙΟΣ
ΤΟΥ ΟΣΙΟΥ ΑΥΞΕΝΤΙΟΥ
ΜΟΝΑΧΟΥ

(Bibliothèque Marcienne de Venise : Ms. grecs, Cl. VII, n° 25 (XI^e siècle).
f° 296^r-303^v.)

* Βίος καὶ πολιτεία καὶ μερική θαυμάτων διήγησις τοῦ
ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Αὐξεντίου.

* 296^r

I. — Καὶ τί τῶν καλῶν ἔσομαι τῷ βίῳ διδούς μὴ τὸν τοῦ μεγάλου
Αὐξεντίου βίον ἐπαξιοῦμενος κανόνα καὶ αὐτὸν ἀρετῆς χρηματίζοντα
καὶ ἀρχέτυπον; ἔσται γὰρ πάντως προτιθέμενος πολλοῖς ὠφελείας
ὑπόθεσις. Ἀρκτέον δὲ οὕτω τῆς διηγήσεως.

II. — Ὁ μέγας οὗτος Αὐξέντιος εὐγενὴς γεγονώς καὶ τῶν ἀφ' ἡλίου
ἀνατολῶν καὶ στρατιώτης γενναῖος ἐγνωρίζετό τε καὶ ἦν. Τῷ τριακοστῷ
τοίνυν ἔτει τῆς βασιλείας Θεοδοσίου τοῦ νέου, τῆς Συρίας ὁ νέος οὗτος
ἐπανιῶν Ἀβραάμ. (ταύτη γὰρ ἐν τῇ τετάρτῃ τῶν βασιλικῶν στρα-
τευμάτων ἔτυχεν ἐκστρατεύων σχολῇ), τὴν Κωνσταντίνου κατέλαβε,
καὶ ἐπεὶ μὴ εὖροι τὸν πρὸς γένος αὐτῷ θεῖον (θεία γὰρ αὐτὸν τῶν τῆ-
δε μετεκαλέσατο πρόνοια), θεῖον ὡς εἰπεῖν συλλαβόμενος φόβον, οὐ
πρὸς βασιλείους ἔβλεψεν αὐλὰς, οὐ πρὸς δόξαν τὴν διαβρέουσαν, ἀλλ'
εὐθὺς τὸν συρφετῶδη τοῦτον βίον λιπὼν τοὺς ἐπ' ἀρετῇ βιοῦντας πε-
ριῇ ζητῶν. Καὶ μέντοι δὴ καὶ τῶν ἐλπίδων οὐ διεψεύσθη, μοναχῷ
γάρ τινι περιτυχῶν Ἰωάννη τὴν κλῆσιν, τὸν βίον σεμνῶ, τὸν τρό-
πον χρηστῷ, τῆς βασιλευούσης ἔξω διάγοντι κατὰ τὸ λεγόμενον Ἐβδο-
μον, Μαρκιανῷ τε τῷ μεγάλῳ τὴν οἰκονομίαν ἄρτι τῆς μεγάλης
ἐγχεχειρισμένῳ τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας, οὐ πλήρης τῶν κατορθωμάτων ἡ
σύμπασα, ἔτι δὲ Σίττη οὕτως ὠνομασμένῳ, ἀνδρὶ θεοφιλεῖ καὶ κοσμίῳ,

ἀλλὰ δὴ καὶ Ἀνθίμῳ τῷ σοφῷ (ὀρδινάριος οὗτος ἐγνωρίζετο την-
καῦτα τοῦ παλατίου καὶ δεκανός), ὃς καὶ τῷ περιόντι τῆς ἀρετῆς καὶ
* f. 296^v ἱερωσύνης ὕστερον κεκόσμητο ἀξιώματι, θείοις ὄντως ἀνδράσι καὶ
τὰ θεῖα σοφοῖς. ἐκ τούτων τὰ κάλλιστα καὶ πᾶν εἶδος ἀρετῆς συνε-
λέξατο, καὶ τοσοῦτον ὡς περιβόητον μᾶλλον ἐκείνων εἶναι τοῦτον 5
καὶ τοῖς ἀπάντων ᾗδεσθαι στόμασιν. Ἄξιον οὖν καὶ τινα τῆς ἀρετῆς
αὐτοῦ γνωρίσματα παρενεῖραι τῷ διηγήματι.

III. — Συνῆν ποτὲ τῷ Μαρκιανῷ κατὰ τὸν ὑπ' ἐκείνου δομηθέντα
περικαλλῇ τῆς Εἰρηνῆς ναὸν τὸν πρὸς θάλασσαν ὁ θεῖος οὗτος Αὐξέντιος,
πικνύχους ἐκτελοῦντες ἅμφω τὰς ὑμνωδίας. Ὑδατος τοίνυν (ὁ σύνηθες 10
ἐκείνοις ποτὸν) αἰτηθέντος, καὶ κράματος (ὁ ξένον τούτοις) ἀντιδοθέντος
οἴνου, τὴν παρακοὴν ἐπέπερ ὁ κομίσας ἐνεκαλεῖτο, τοῦ Μαρκιανοῦ
ταύτην αἰτιωμένου, « Ἄφες, ὦ πάτερ, ὁ Αὐξέντιος εἶπε, δῶρον καὶ
τοῦτο Θεοῦ. Καὶ μάρτυς ὁ ἐν τῷ Κανὰ γάμῳ τὸ ὕδωρ εἰς οἶνον
μεταποιήσας Χριστός ». Τί οὖν ἐστὶν ἐντεῦθεν καταμαθεῖν; τοῦ μὲν 15
τὴν ἐγκράτειαν, τοῦ δὲ τὸ μέτριόν τε καὶ ἄτυπον.

IV. — Ἄλλοτε πάλιν ἐν μιᾷ τῶν συνάξεων πτωχὸς βίαιος περιβολὴν
ἐξαιτῶν οὐκ ἀφίστατο, καὶ ὥς τὸ χιτῶνιον ἐν ἀποκρύφῳ γεγόμενος ἀποδύς,
(οὐδὲ γὰρ ἦν ἐτέρου τινὸς εὐπορῶν) ἐκείνῳ παρέσχετο, τοῦ Μαρκια-
νοῦ τὸ πᾶν ἀγνοήσαντος. Τί οὖν γίνεται; νυκτερινοῦ κλέπτου πάγαις ὁ 20
πτωχὸς ἐμπεσὼν προσαπώλεσε καὶ ἅπερ ἦν προκτησάμενος, καὶ κα-
ταλαβὼν τὸν ἐν τῷ Ἐβδόμῳ μοναχὸν Ἰωάννην οὐ πρότερον ὁ λόγος
ἐμνήσθη, λύσιν ἤτει τῶν συμπεσόντων καὶ τῆς συμφορᾶς παρηγόρημα.
Ἐν τοσοῦτῳ δὲ καὶ ὁ θαυμαστός Αὐξέντιος σὺν τῷ Μαρκιανῷ τὸν
ἄνδρα καταλαμβάνουσι καὶ ἐπεὶ μάθοιεν τὰ τῷ πένητι συμβάντα, 25
ὁ Αὐξέντιος ἐπευλόγει τὸν κλέψαντα. παρὰδοξον ὁ Ἰωάννης τὸ πρᾶγμα
* f. 297^r νομίζει καὶ « ξένον μοι, λέγει, τὸ εἰρημένον· ξένον ἀγαθοῖς * ἐμφαί-
νεται τρόποις ». Καὶ ὁ δίκαιος στραφεὶς πρὸς τὸν πένητα, « Πόσα
δὴ σοὶ καὶ ἱμάτια, εἶπεν, ὁ κλέψας ἀφείλετο; » « Ἐπτὰ, ἔφη ἐκεί-
νος, καὶ τὸ παρὰ τῆς σῆς μοι δοθὲν ὁσιότητος. » « Καὶ ἵνατί τοσοῦτων 30
εὐπορῶν, ὁ μέγας προσέθετο, καὶ τὸ ἐν ἐκεῖνο μοχθηρῶς ἐβιάσω λα-
βεῖν; » οὐ μικρολογῶν, ὡς ἂν εἴποι τις, παιδεύων δὲ μᾶλλον αὐτὸν μὴ
πλεονεκτεῖν. Πολὺ γὰρ ἦν μεγαλόφρονι ταύτῃ ψυχῇ τὸ συμπαθὲς καὶ
τὸ μέτριον ὡς ὁ λόγος δηλώσει. Τινὰ γὰρ ἄλλον ποτὲ κλοπῆς ἀλόντα
πένητα βιαίως ἐλκόμενον τοὺς ἐλκοντας ὁ συμπαθὲς δυσωπήσας ἐξείλε 35
τότε τούτων καὶ διεσώσατο.

V. — Ἄλλη δέ τις γυνή πονηρῷ κατ᾽σχέτος πνεύματι, χρόνους ἐφ' ὅλοις εἰκοσι τούτῳ δεδουλωμένη, ὡς μόνον συνήντησε καθ' ὁδὸν τῷ ἀγίῳ βοαῖς ἀσήμεναι ἐκέχρητο· καὶ ὅς ἔστη μὲν εὐθύς τῆς ὁρμῆς τῷ συμπαθεὶ νικηθεὶς· εὐχὴν δὲ ποιησάμενος, ὥ τοῦ θαύματος, τῆς δαιμονίας αὐτὴν ἀπῆλλαξε μάστιγος. Εἰσέπληξε τοὺς παρταυχόντας τὸ μέγα τοῦτο θαυμασιούργημα· ἔθετο τοῖς ἀπάντων στόμασι τὸν μακχρίον καὶ περίφημος ἦν.

VI. — Ἀλλὰ φεύγων οὗτος τὸν τύπον, τὴν ἐρημίαν ἡσπάσατο. τὴν Βιθυνίαν γὰρ τάχος καταλαβὼν, ὅρει προσέρχεται λίαν ὑψηλῷ καὶ κρυμῷδαι, σημείοις ὥσει δέκα τῆς Χαλκηδόνος ἀπέχοντι (Ὁξεῖαν τοῦτο καλοῦσι), ἐφ' ᾧ χεῖρας εἰς Θεὸν ἀνατείνας, « Ἔστησας, ἔλεγεν, ἐν εὐρυχώρῳ τοὺς πόδας μου καὶ κατευθύνας τὰ διαβήματά μου, Κύριε, ἐν πέτρᾳ ὕψωσας καὶ καταμόνας ἐπ' ἐλπίδι κατώκισάς με. »

VII. — Μιᾷ γοῦν τῶν ἡμερῶν ποιμένες τινὲς περιήεσαν τὸ ὄρος ζητούντες τὰ ποίμνια, οἵτινες τῷ μακαρίτῃ προσεντυχόντες καὶ θηρίον ὥσπερ αὐτὸν ὑπειληφότες εἶναι τῷ τῆς κόμης δασεῖ καὶ τῷ τραχεῖ τῆς περιβολῆς, φόβῳ ληφθέντες ἔφυγον, οὓς ὁ θαυμαστός ἐκείνος φωνῇ γλυκεῖᾳ προσκαλούμενος, « Μὴ φοβῆσθε, τέκνα, πατρικῶς ἔλεγεν· εἰμὶ γὰρ ἄνθρωπος ὡς ὑμεῖς »· εἶτα καὶ διορατικώτατα, « Τί δέ, φησὶ, κόπτεσθε τῶν ποιμνίων ἔνεκα; Τῇ ἀριστερᾷ τοῦ ὄρους πλευρᾷ ταυθ' εὐρήσετετε προσιόντες ». Τρίτην οὖν τοῦδε τοῦ μέρους περίοδον ἐκείνων εἰπόντων ποιῆσαι καὶ μηδὲν ἐφευρεῖν, ὁ ἀοίδιμος, « Ἄπιτε, τέκνα, ἔφησεν, ἅπιτε καὶ χερσὶ ταῖς ὑμῶν ἔσται τὰ ποίμνια τοῦ Κυρίου θελήσαντος ». Ἔργον ὁ λόγος ἐγένετο, καὶ τὸ πρᾶγμα σὺν τοῖς ποιμνίοις οἱ παῖδες ἐπανιόντες τοῖς δεσπόταις ἐγνώρισαν. Οἱ δὲ Θεοῦ ἄνθρωπον ὑπολαβόντες εἶναι τοῦτον τάχει καταλαμβάνουσι καὶ δὴ καὶ τὴν πρέπουσαν αὐτῷ προσκύνησιν ἀπονείμνυντες εὐλογίας τε τυχόντες τῆς παρ' αὐτοῦ καὶ κελλίον ὡς ἐκείνῳ δοκοῦν κατὰσκευασάμενοι χαίροντες ἐπανήεσαν. οὗτος δὲ συγκλεισάμενος ἑαυτὸν, « Ἐγενόμην, ἔψαλλεν, ὡς στρουθίον μονάζον ἐπὶ δώματος, ἀλλὰ σύ, Κύριε, μετ' ἐμοῦ ὁ Θεός, ὁ Θεός ὁ περιζωννύων με δύναμιν ».

VIII. — Τῆς φήμης οὖν διαδοθείσης ἀπανταχοῦ, οὐδὲ γὰρ οἶόν τε ἦν

11. Ἔστησας... πόδας μου Psalm. xxx, 8. — 12. κατευθύνας... διαβήματα μου Psalm. xxxix, 2. Cf. scxviii, 133. — 13. ἐν πέτρᾳ ὕψωσας Psalm. lx, 2. — 13. καταμόνας... κατώκισάς με Psalm. iv, 10. — 29. Ἐγενόμην... δώματος (pour δόματι) Psalm. ci, 8. — 30. σὺ μετ' ἐμοῦ Psalm. cxii, 4. — 31. ὁ Θεός ὁ περιζωννύων με δύναμιν Psalm. xvii, 33. — 32. οὐδὲ γὰρ... ὄρους Matth. v, 14.

κρύπτεσθαι πόλιν ἐπάνω κειμένην ὄρους, γύναιον τῆς Νικομήδους ἐξωρ-
μημένον, τῶν ὀφθαλμῶν ἀφηρεμένην τὴν ὄρασιν, ἄγεται πρὸς τὸν
ὄσιον, τευξόμενον τῆς ἰάσεως, καὶ ὃς εὐχῇ μόνῃ δίδωσιν αὐτῷ τὸ ὄρξιν.
Τοῦτο πρῶτον ἐν τῷ τῆς Ὁξείας ὅρει τελεσθὲν ὑπὸ τοῦ ἀγίου τὸ θαῦμα
πολλοὺς ἐκάλει πρὸς τὸν θαυματουργὸν τῶν ἐγγύς καὶ τῶν πόρρω. 5
Δέκα δὲ διατρίψας ἔτη καὶ πολλοὺς ἐν αὐτῷ πρὸς τὰς ἀρχὰς καὶ
τὰς ἐξουσίας ἀγῶνας ἀγωνισάμενος, ἤγειρε κατ' αὐτοῦ τὸν πολέμιον
* 1. 298^r ὄφιν, καὶ προσεκτέον ὅπως τῶν συνήθων τις τῷ ἀγίῳ * παρακαλεῖν
αὐτῷ βουλευθείς τινα τῶν φιλῶν τὴν βουλήν ἐκοινώσατο. Ἄλλ' οἶά σου,
πονηρὲ, τὰ τεχνάσματα. Λοιδореῖν ἐκεῖνος ἤρξατο καὶ διασύρειν τὸν 10
δίκαιον, μισθοῦ τὸ δαιμονᾶν ὑποκρίνεσθαι λέγων φύλεων ἐξ ἧ καὶ
τριῶν τοὺς ὑπ' αὐτοῦ θεραπευομένους. Ὅμως δὲ συναπῆλθε τῷ φίλῳ,
ἐπεὶ τῆς παρ' ἐκείνου τυχόντες εὐλογίας ὑπέστρεφον, συναντᾷ τις αὐτῷ
τῶν οἰκείων ἐν ὅψει φέρων τὴν συμφοράν. « Δαιμονία γὰρ, ἐφασκε,
μάστιγι τὸ θυγάτριόν σου πέπληκται καὶ κακῶς ἔχει ». Ὅπερ 15
λοιδορὸς ἐκεῖνος ὡς ἤκουσε, τὸν οἶκον ἢ δρόμων εἶχε καταλαβὼν καὶ
τὴν παῖδα δεινῶς οὕτω φεῦ ἔχουσαν κατιδὼν, δεσμούς τε περιβάλλει
καὶ σῶμα ταύτῃ καὶ τοῖς προσήκουσι πρὸς τὸν ὄσιον ἄνεισιν.
Οὐ πολὺ τῆς κέλλης ἀπεῖχε καὶ τὸ δαιμόνιον ἐκταράξαν αὐτὴν
δρομαίαν αὐτὴν παρεστήσατο. Τί οὖν ἡ μεγάλη ψυχὴ; ἄρα παρεῖδεν; 20
ἄρα ἀπώσατο τῆς πατρικῆς ἀπονοίας ἔνεκα; οὐ μὲν οὖν· ἀλλὰ τῆς
συμφορᾶς κατοικτεῖρας καὶ « ἐξ ἧ καὶ τριῶν, εἰπὼν, φύλεων αὕτη τὸ
δαιμονᾶν ὑποκρίνεται », παιδεύων δι' αὐτοῦ τὸν πατέρα μὴ λοιδο-
ρεῖν, τῷ διακόνῳ τὴν βακτηρίαν ἐγγχειρισάμενος σταυρὸν ἔχουσαν, ὑπὲρ
κεφαλῆς τῇ πασχούσῃ προσεπιθεῖναι ταύτην ἐκέλευσε. Καὶ ὦ τοῦ παρα- 25
δόξου θαύματος, ὑγιῆς εὐθὺς ἡ κόρη καὶ δοξάζουσα τὸν θεὸν καθω-
ρᾶτο.

IX. — Ἄλλοτε τοίνυν δύο πρὸς τὸν ὄσιον ἄνδρες ἀνῆλθον τῷ
ἐλεφαντίας τετραχῳμένοι νοσήματι καὶ τὴν ἀπαλλαγὴν αὐτοῦ θερμῶς
ἐζητοῦντο. Τούτου οὖν τοὺς ὄρκους αἰτίους εἶναι τούτοις τῆς νόσου 30
γνωρίσαντος, καὶ εἴπερ μὴ τούτων ἀπόσχοιντο οὐκ ἂν ἄλλως θερα-
πειὰς αὐτοὺς εἰπόντος τυχεῖν, ἐκεῖνοι ψυχῆς ἐξ αὐτῆς μηκέτι τῷ
* 1. 298^r πάθει τούτῳ * τὸ σύνολον ἀλῶναι διαβεβαιωσάμενοι ἰάσεως τυχόντες
ἀπῆλθον.

X. — Ἄλλὰ καὶ γυναῖκα δύο τῆς Φρυγίας ἐξορμώμενα τὸ ὄρος κατέ- 35
λαβον, τὸ μὲν πνεύματι κατᾶσχετον πονηρῷ, τὸ δὲ θεραυσμένην ἔχον

τὴν κοτύλην ἐκ φθόνου δαιμονικοῦ. Τούτων ἡ δαιμονῶσα φωνὰς διὰ τοῦ δαίμονος ἀτάκτους ἠφίει, « Τί ἐμοὶ καὶ σοὶ, λέγουσα, ὦ Αὐξέντιε; τί με τῆς τριακονταετοῦς ταύτης ἀπελαύνεις οἰκήσεως; » καὶ ἅμα τῇ γῇ προσηράσσειτο. Ἦν οὕτως ἔχουσιν ὁ μέγας Αὐξέντιος θεασάμε-
 5 νος χεῖρα δοθῆναι ταύτῃ παρεκελεύσατο καὶ ἐπεὶ περ ἀνέστη καὶ συμπαρέστη τῇ ἄλλῃ εὐχῇ ταύτας ἰασάμενος τὸν Θεὸν δοξαζούσας ἀπέ-
 λυσε.

XI. — Προσηνέχθη οὖν αὐτῷ καὶ τις ἐφ' ἀμάξης παρχλύτος, ὃν καὶ αὐτὸν ἰασάμενος τοῖς κομίσασσι γεννήτορσιν ὑγῶν παραδεδωκε.
 10 Ναὶ δὴ καὶ τις ἐτέρα γυνὴ τῶν τῆς Κλαυδίου πολιτῶν θυγάτηρ ἑνὸς δεινῶς ὑπὸ δαίμονος πάσχουσα πρὸς τὸν ὅσιον παραγίνεται, ἣν καὶ αὐτὴν ἡ συμπαθὴς τῷ ὄντι καὶ μεγάλη ψυχὴ τοῦ πάθους ἐλευθερώ-
 σασα τὰ οἰκεῖα καταλαβεῖν παρεσκεύασε. Καὶ ταῦτα μὲν τοῦ δικαίου τὰ κατορθώματα.

XII. — Ἄρτι δὲ τοῦ φιλοχρίστου Μαρκιανοῦ μετὰ τὴν Θεοδοσίου τελευτὴν τῶν ῥωμαϊκῶν σκήπτρων ἐπειλημμένου καὶ τοῦ χριστιανύμου λαοῦ καλῶς περὶ τὴν ὀρθόδοξον ἔχοντος πίστιν, ὁ τοῖς καλοῖς εἰωθὼς βασκαίνειν αἰεὶ τοὺς οἰκειοὺς ὑπασπιστάς ἐξεγείρας, (Εὐτυχὴς ἦν ὁ
 15 παράφρων καὶ οἱ τὰ τοῦ σαπροῦ καὶ λήρου Νεστορίου φρονοῦντες, ὧν οἶδα μὴ ἀγνοεῖν ὑμᾶς τὰ ληρήματα), σύγχυσίν τινα δεινὴν τῇ ἐκκλησίᾳ διὰ τούτων εἰργάσατο. Μὴ δίκαιον οὖν εἶναι κρίνας ὁ βα-
 σιλεὺς οὕτω τὴν ἐκκλησίαν κυμαίνεσθαι, σύνοδον ἐν Χαλκηδόνι γέ-
 20 νεσθαι διὰ τοῦτο προσέταξε. Καὶ μέντοι δὴ μετὰ πάντων προσεῖκληθῆ
 καὶ ὁ Αὐξέντιος. Καὶ ἐπεὶ ποσὶν οἰκειοῖς ἀδυνάτως εἶχε βαδίζειν,
 25 τραύματος ὀλοσώμου τῶν ποδῶν αὐτοῦ τῇ στάσει γεγεννημένων καὶ πεφυστημένων δίκην ὀρωμένων ἄσκού, ὡς ἰχώρα καταρρέειν ἐκεῖθεν καὶ σκώληκας ἀποτίκτεσθαι, ἀμάξῃ τοῦτον οἱ παρὰ βασιλείως σταλέντες ἐνθήμενοι πρὸς τὴν σύνοδον ἦγον. Καὶ δὴ τις τῶν ἐπομένων Θεόφιλος
 30 φερωνύμως ὠνομασμένος τὸν τοῦ μεῖζονος λεγομένου τῶν δακτύλων τοῦ δεξιοῦ ποδὸς ὄνυχά ἐκσπασθέντα πως ἰδὼν καὶ τῇ γῇ προσρυέντα, τῶν πολυτίμων ὥσπερ καὶ ἦν λογισάμενος αὐτὸν καὶ λαβὼν, φυλα-
 κτήριον εἶχε τῶν ἐλπιζομένων αὐτῷ δυσχερῶν.

XIII. — Τοῦ ὁρους οὖν κατιόντι τῷ Αὐξεντίῳ γυνὴ τις τὸν ἑαυτῆς προσήγαγε παῖδα δαίμονι πεδηθέντα, ἥτις καὶ φωναῖς οἰκτραῖς τὸν
 35 ὅσιον πρὸς ἔλεον ἐξεκάλει, « Τὸ σπλάγγνον, λέγουσα, τὸν ὀφθαλμὸν, τὸν ποθεινὸν ἐμοὶ παῖδα χάρισαι, πάτερ, μητρὶ περιπαθεῖ καὶ τοῦτον

μόνον ἐχούση παραψυχὴν ». ὃν ἡ χριστομίμητος ἐκείνη ψυχὴ τοῦ πάθους οἰκτειραμένη ὀφθαλμὸν αὐτῇ προσκαλοῦσα καὶ τῆς ἀνθρωπίνης καταστενάξασα φύσεως εὐχῇ καὶ σταυροῦ τοῦ θεοῦ σφραγίδι τῇ μητρὶ, ὧ τοῦ θαύματος, ἀποδίδωσιν ὑγιαῖ.

XIV. — Ἄλλη δέ τις γυνὴ κόμητός τινος ἐκγονος Δωροθέου ἀποδημίας ἐκ τινος οἴκοι κομιζομένη, ὡς τῆς τοῦ ἀγίου ἦσθετο παρελεύσεως, ὑπὸ τοῦ ἐνοικοῦντος αὐτῇ δαίμονος ἐκμανεῖσα καὶ τὴν ἐσθῆτα ῥήξασα γυμνὴ τῆς ἀμάξης ἦλθεν ἐγγὺς ἡ τὸν ἅγιον ἔφερε. τῆς ἀπρεποῦς οὖν ἐκείνην γυμνώσεως φεῦ καὶ τοῦ πάθους ὁ μέγας οἰκτεῖρας, « Ἐξέλθε τοῦ πλάσματος, εἶπε, τοῦ Θεοῦ, πονηρέ »· καὶ ἅμα πρὶν ἢ λόγος ἐκείνῳ τελεσθεῖν, φυγὴν ἡσπάσατο τὸ δαιμόνιον. Καὶ ταῦτα μὲν τὰ παρόδια θαύματα.

* I. 2097 XV. — Ὡς οὖν ἐν κόμῃ *τινὶ Συκίδες προσαγορευομένη κατήντησαν, ἐκ Λυδῶν τις ὀρμώμενος Ἀγεώριος ὄνομα πνεύματι κάτοχος ἀκαθάρτων προσῆλθε τῷ δικαίῳ, « Ἐλέησον, συμπαθέστατε, λέγων, οἰκτεῖρή-
σον, χριστομίμητε, ψυχὴν δεινῶς οὕτω μαστιγομένην ὑπὸ δεινοῦ παι-
δευτοῦ· στήσόν μοι, στήσον τὸ τοσοῦτον κακόν. Οὐ φέρω γὰρ τὰς μάστιγας, οὐ φέρω τὰς ἀλγηδόνας ». Καὶ ταῦτα μὲν ὁ πάσχων. Ὁ
δὲ γε πανόσιος τὴν θαυματουργὸν αὐτοῦ χεῖρα σὺν εὐχῇ τῇ τοῦ
πάσχοντος ἐπιθεὶς κεφαλῇ (τίς σου Χριστέ μου μὴ θαυμάσει τὴν
δύναμιν), τάχος τὸ δαιμόνιον ἀπεδίωξεν. Ἦδη δὲ τὸν τοῦ μάρτυρος
Θαλελαίου ναὸν τοῦ ὁσίου καταλαβόντος, οἱ μὲν τῶν ἐπομένων καὶ
πρόσω χωρεῖν ἤθελον, οἱ δὲ καὶ συνεῖναι τούτῳ διόλου· ἀλλ' ἐκεῖνος,
« Ἄπιτε, τέκνα, λέγει πρὸς αὐτοὺς, ἐν εἰρήνῃ, προσμένοντες
τὴν ἐπάνοδον· πνεύματι γὰρ μεθ' ὑμῶν εἰμὶ καὶ εἰ τῷ σώματι ἄπειμι ».
Τούτων οὖν ὑποστρεψάντων καὶ τῷ τῆς Φιόκης φροντιστηρίῳ τοῦ
ἀγίου παρβαλόντος νέος τις Ἰσίδωρος ὄνομα δαίμονι κάτοχος καὶ
αὐτός, « ὦ βία, διεβόησε, τί σοι καὶ ἡμῖν, Αὐξέντιε; » καὶ οὕτω
διασπαράζαν αὐτὸν τὸ πνεῦμα καπνὸς ὥσπερ διέδρα.

XVI. — Πλὴν δεῖ προσέχειν ἐπιμελῶς καὶ τῷ ῥηθήσεσθαι μέλλοντι. Κωνσταντῖνός τις σρατηλάτης καὶ Ἀρτάκιος κόμης, ἄνδρες ἐπιεικεῖς καὶ μάλα χρηστοί, προσιόντες τῷ μάκαρι καὶ τῆς παρ' αὐτοῦ τυχόντες εὐλογίας, δέονται κρατῦναι καὶ αὐτὸν τὴν ὀρθόδοξον πίστιν καὶ πόρρω που τῆς ἐκκλησίας ἐσφενδονῆσαι τὰ ἀλλόφυλα δόγματα. Καὶ μέντοι δὴ καὶ χρυσὸν αὐτῷ τὴν πίστιν ἐπιδεικνύντες ἐδίδουν, « Ἴν' ἢ σοι, φασίν, εἰς τὴν τοῦ ὀρθοδόξου συγκρότησιν ». Ἄλλ' ὁ δίκαιος διανεμη-

θῆναι τοῦτον κελεύει τοῖς ἐνδiciaτωμένοις τῷ τῆς Ὁξείας ὄρει πέ-
νησι, σοφῶς * οὕτω δείξας αὐτοῖς μὴ χρημάτων δέεσθαι τοὺς πεπο- * f. 300^r
θότας ἐπὶ Θεόν.

XVII. — Οἱ γοῦν τῆς μονῆς μοναχοὶ φθόνου πληγέντες κέντρῳ
5 τὴν τοῦ ἀνδρός σκληραγωγίαν καὶ τὴν ἄλλην ἐγκράτειαν ἐνδειξιν οὐκ
ἀρετὴν ἔσπευσαν ἀποδείξαι· βρώματα γὰρ λεληθότως τῇ κέλλῃ τοῦ
μάκαρος ἐντιθοῦσι, καὶ παῖδά τινα καθιστῶσι τῶν πραττομένων
ἐπόπτην, εἰ που καὶ μετὰσχοι τούτων γινῶναι λέγοντες, ἵνα κατηγο-
ρήσωσιν. Ἐβδόμη παρῆλθεν ἡμέρα καὶ τῇ κέλλῃ προσιώντες ἄηκτα
10 ταῦτα βλέπουσι καὶ τὸ ὅλον ἄψαυστα· εἶτα καὶ τὸν παῖδα τί ἄρ' αὖ
καὶ κατίδοι τῷ μετὰξὺ τῶν ἡμερῶν διαστήματι διηρώτων. Καὶ ὅς
φρίκης καὶ φόβου περίπλεως πληθύν εἶπεν ὑπερφυῶς ἀνδρῶν κατιδεῖν
συναδούσαν αὐτῷ καὶ συμψάλλουσιν, καὶ τινα περιστερὰν, ἥς τὸ κάλλος
ἄφραστον, τροφὴν αὐτῷ ξένην ἐπικομίζουσιν, ἀλλὰ δὴ καὶ τοὺς
15 ἐκπίπτοντας σκώληκας τῶν ποδῶν συλλέγοντα τοῦτον τούτοις αὖθις
ἐπιτιθεῖναι, χαίροντα μᾶλλον ἐπ' αὐτοῖς ἢ ἀνιώμενον. Ἦκουσαν ἐκεῖνοι·
φόβος εἶλεν αὐτοὺς καὶ συγγνώμην αἰτοῦσι. Καὶ ταῦτα μὲν οὕτως.

XVIII. — Ἐπεὶ δὲ τῇ ἐν Ῥουφινιαναῖς τοῦ σεβασμίου πατρὸς
ἡμῶν Ὑπατίου μονῇ προτραπεῖν ὁ μέγας ἡσυχάσαι καὶ παρέβχλεν
20 εἰς αὐτὴν, μετὰ πολλῆς ὑπεδέχθη χαρᾶς. Πολλοὶ γὰρ ἐγγχώριοί τε καὶ
τῶν περίξ κωμῶν, ἀλλὰ δὴ καὶ τῆς βασιλευούσης αὐτῆς φοιτῶντες
εἰς αὐτόν, τῶν ἡδίστων ἐκείνου λόγων καὶ παραδόξων θαυμάτων ἀπέ-
λκυσον. Ἐν οἷς καὶ τις γυνὴ κόμητός τινος γαμετῇ δαίμονι κατειργα-
σμένη δεινῶ πρὸς αὐτόν ἐκ Χαλκηδόνος ἀνεκομίζετο. Ἦτις ἐπεὶ πλησίον
25 γέγονε τῆς μονῆς, διέρρηξε τὴν ἐσθῆτα καὶ βοῆς ἀσήμου τὸν ἀέρα
ἐπλήρου. * Ἐπιτιμηθέντος οὖν τοῦ δαίμονος, ἵχθη τὸ γύναιον, χρήματα * f. 300^v
πλείστα τῇ τε μονῇ καὶ τοῖς πένησι παρασχόμενον.

XIX. — Ὁ γοῦν πιστότατος βασιλεὺς τὸν αἰοίδιμον ἐν τῷ Ἐβδόμῳ
μεταστειλόμενος (ἐκεῖσε γὰρ ἔτυχε τὴνικαῦτα παρῶν), ὡς εἶδε τοῦ-
30 τον τὸ σῶμα πάντῃ κακῶς ἔχοντα, δοῦλόν τε Θεοῦ ἀπεκάλει, καὶ τῇ
τῶν πατέρων συνόδῳ (τετάρτῃ δὲ ἦν κατὰ τὴν Χαλκηδόναν συγ-
κροτηθεῖσα) συνθέσθαι καὶ αὐτὸν ἡζίου. Ὁ δὲ, καὶ ὅρα μοι, ταπει-
νοφροσύνης ὑπερβολή, « καὶ τίς εἰμι ἐγώ, φησιν, ἵνα καὶ ποιμέσι
συντάττοιμι ποιμένος αὐτὸς προσδεόμενος; » καὶ ὁ βασιλεὺς τῆς παρ'
35 αὐτοῦ τυχῶν εὐλογίας αὖθις αὐτόν ἀπέλυσεν εἰς τὸ μοναστήριον, σκέψει
δοῦναι τὸ πρᾶγμα βουλόμενος.

XX. — Ὁ δὲ τούτῳ παραβαλὼν πολλοὺς τοῦ συνδεδραμηκότος πλή-
θους ῥιγῶντάς τε καὶ πυρέττοντας ἀφῆ τῆς χειρὸς ἐθεράπευεν. εἰσελθὼν
οὖν τις πρὸς αὐτὸν ἀπαγγέλλει ὅτι κόρη τις τῶν γάμων ἄρτι τελου-
μένων αὐτῇ πνεύματι κατεσχέθη δεινῷ καὶ τίλλει μὲν τρίχας, σάρκα
δὲ κατεσθίει, καὶ χαλεπὸν οὕτω κεῖται θέαμα τοῖς ὁρώσι. κομισθῆναι 5
τοῖνυν αὐτὴν αὐτίκα κελεύει, καὶ πρὸς τὸν δαίμονα, « Ἐξελθε, φησί,
πονηρὲ, τοῦ θεικοῦ πλάσματος· ἐξελθε, Χριστὸς ἐπιτάττει σοι δὲ·
ἐμοῦ ». Καὶ τούτου ῥηθέντος, ὕπνος μὲν ὁ λόγος τῇ κόρῃ, διώξις δὲ
τῷ πονηρῷ πνεύματι γέγονεν.

XXI. — Οὐχὶ συχναὶ παρῆλθον ἡμέραι καὶ πάλιν ὁ βασιλεὺς μετακα- 10
λεῖται τὸν ὅσιον συναινέσοντα τῇ συνόδῳ καὶ συνθησόμενον. ἐπεὶ δὲ καὶ
ἵκετο καὶ διεγνώσθη τούτῳ τὰ τοῦ συμβόλου ὅτι τὴν Θεοτόκος οὐκ ἀφείλε
τῆς παρθένου φωνὴν καὶ ἄλλα δὴ τὰ τὴν ὀρθόδοξον πίστιν ἐμφαίνοντα,
καὶ στοιχεῖν αὐτοῖς κατένευσε καὶ συναινεῖν ἐν ᾗπασι. Χαρεῖς οὖν ὁ
* f. 301: * βασιλεὺς ἐπὶ μέγα καὶ τὴν πάντιμον αὐτοῦ κατασπασάμενος κεφα- 15
λὴν σὺν πλήθει τοῦτον τῇ ἐκκλησίᾳ παρέπεμψεν. Ὡς οὖν καὶ τῷ
πατριάρχῃ (Ἀνατόλιος δὲ οὗτος ἦν ὁ μέγας) ἐνέτυχε καὶ τὸν ὄρον
ὕпанέγνω, στοιχῶν εἰσάπαν τοῖς πατράσιν ἐφάνη.

XXII. — Εἶτα τούτοις καὶ βασιλεῖ συνταξάμενος τὰ Ῥουφινιανοῦ
κατελήφει, κακείθεν ἀπάρας τὸ τῆς Ὁξείας μὲν ὅρος καταλαβεῖν οὐκέτι 20
προσέθετο, ἄλλο δὲ λίαν ἄναντες καὶ ὑπερνεφές καὶ τραχύτατον (Σκοπὸν
τοῦτο καλοῦσιν ἐγχώριοι) κατελήφει, ἐν ᾧ κέλλαν πηξάμενους τοὺς μὲν
ἄλλους εὐχαῖς ἐπιστηρίζας ἀπέλυσεν. Αὐτὸς δὲ ταύτην εἰσιὼν τὰς τῶν
δαιμόνων ὑπέμενε προσβολάς. μιξ δὲ τῶν νυκτῶν πλήθους ἐπελθόντος
αὐτῶν καὶ, « Τί σοι, κράζοντος, καὶ ταῖς ἐρήμοις; ἀπόστα τῶν ἡμε- 25
τέρων », οὐ διέπесен ἐκεῖνος πρὸς τὰς κραυγὰς, ἐκραταιώθη δὲ μᾶλλον,
καὶ τούτους οὐκ ἀσθενεῖς, ἀλλὰ καὶ φυγάδας ἀπέδειξε.

XXIII. — Πυκνότερον οὖν τῷ ὄρει τούτῳ παραβαλόντων τινῶν ἐκ τε
τῆς Κωνσταντίνου καὶ τῶν συγκειμένων χωρῶν αὐτὸς ψαλμοῖς τισιν ᾠδι-
στον καὶ τὸν νοῦν ἔχουσι καὶ τὸ μέλος τούτους φιλοφρόνως εἰστία, καὶ 30
τὰ νοσήματα τούτων ἰᾶτο καὶ χαίροντας τὰ οἴκοι καταλαμβάνειν ἐποίει.
ἔστιν ὅτε καὶ διδασκαλικῶν ὁ γέρων ᾤπτετο λόγων, « Χρὴ νῆφειν, ὦ
τέκνα, λέγων, διὰ πάσης ἡμῶν τῆς ζωῆς, καὶ μὴ μόνον ταῖς σωματι-
καῖς ἐνασχολεῖσθαι φροντίσιν, ὧν μικρὸν ἢ οὐδὲν ἔσται τὸ κέρδος, ἀλλὰ
πολλῷ μᾶλλον ταῖς ψυχικαῖς, ὧν μέγα μὲν τὸ ὄφελος καὶ χρόνῳ μηδενὶ 35
λυμαινόμενον· μεγάλη δὲ καὶ ἡ ἐν Θεῷ παρρησία τε καὶ οἰκείωσις. Διὸ

χρῇ προηγουμένως τὸν τοῦ Θεοῦ φόβον ἔχειν ἐν τῇ ψυχῇ· τούτου γὰρ γινομένου σκύδαλα μὲν κατὰ τὸν ἀπόστολον τὰ τερπνὰ τοῦ βίου καὶ * 1. 301· πᾶν εἴ τι περιίγειον λογισθήσονται, μόνα δὲ τὰ μέλλοντα πλοῦτος ἄστυλος νομισθήσεται καὶ μηδέποτε δαπανώμενος ».

5 XXIV. — Ταῦτα καὶ τὰ τούτοις ὅμοια πρὸς τὸ συντρέχον πλῆθος διαλεγόμενου τοῦ μῆκκος πολὺ πλῆθος, ἄνδρες ὁμοῦ καὶ γυναῖκες, ἀπετάσσοντο κοσμῶ καὶ συνετάσσοντο τῷ Χριστῷ. Τῶν ἄρτων οὖν ὡς καὶ τῷ τῆς Ὁξείας ὄρει χορηγουμένων τῷ πλήθει, τινὲς αὐτοῖς ἐπαρκούμενοι ἀδιαίρετον ἔχειν ἔκριναν αὐτῷ τὴν συνοίκησιν. εἴποτε δὲ τις αὐτῷ προ-
10 θυμηθεῖη τι παρασχεῖν, τούτῳ μὲν οὐδ' ὀφθαλμὸν μὴ τί γε χεῖρα προσέβαλλεν, εἰ μὴ που κηρὸς ἢ ἔλαιον ἀγγελθεῖη εἶναι τὸ προσφερόμενον· τὰ γὰρ τρόφιμα μόνα τῶν παραβαλλόντων ἔνεκα πρὸς τὸν ἀρτοποιὸν ἐπέτρεπε δίδοσθαι καὶ οὐ τι ἕτερον. Καὶ μή τις γλῶσσαν λοῖ-
15 δορον ἐπαφήσει τούτου γε χάριν φειδῶλον εἶναι κρίνων τὸν μάκαρα, ἀπέστω κακία καὶ λυσσώδης φορά. τῇ τελευτῇ γὰρ αὐτοῦ ὑπὲρ τοὺς ἑκατὸν χρυσίνους ὁ ἀρτοποιὸς ἐποφείλων εὔρηται, ὡς ὁ τιμιώτατος τῶν μαθητῶν τῷ ἀγίῳ καὶ διάδοχῳ ἐπιστώσατο. ἀλλ' ἐπὶ τὰ κἄλλιστα καὶ αὐθις τῶν μεγάλων διηγημάτων τὸν λόγον ἐπαναγάγωμεν.

XXV. — Τὸν καλὸν ζηλοῦντες πλείστοι τοῦ γέροντος τρόπον, θερμῶς
20 αὐτῷ προσήεσαν τὸ σχῆμα τούτου λαβεῖν ἐξαιτούμενοι. Καὶ ὃς οὐκ ἀναβολαῖς, οὐχ' ὑπερθέσειν ἐδίδου τὸ πρᾶγμα, ἀλλ' αὐτίκα τρύχινον αὐτοὺς ἢ δερμάτινον ἐνδιδύσκων στολὴν οἷς δῆτα καὶ οὗτος ἡμφίεστο, χαίροντας καὶ εὐφραينوμένους ἀπέλυε, τοῦτο πρὸς ἕκαστον λέγων, ἵνα τῶν ἐκείνου ῥημάτων ἐπιμνησθῶ· « Πορεύου, ἀδελφε, ἐν'θα ὁ Θεὸς ὁδη- * 1. 302·
25 γήσει σε ». Ἐξ ὧν καὶ τις ἀνὴρ (Βασίλειος ἡ κλησις αὐτῷ) τὴν τοῦ ἀγίου μηλωτὴν ὑπενδύς καὶ πρὸς τι τῶν συμπαρακειμένων ὁρῶν ὡσεὶ σταδίους εἴκοσιν ἀπέχον πορευθεὶς, στενότατον ὅτι κελλίον ὑπέδου καὶ οὕτως ἐπὶ χρόνον συχνὸν τὸν ἀσκητικὸν δρόμον τελῶν, τοσοῦτον ὑπὸ τῶν πονηρῶν πληγαῖς κατεξάνθη πνευμάτων ὡς ἄπνουν αὐτὸν ὁρᾶσθαι
30 ἐπὶ γῆς καὶ ἄφωνον κείμενον. Τινὲς οὖν τῶν συνήθων (ποιμένες δὲ ἦσαν) οὕτως αὐτὸν εὐρηκότες ἔχοντα πρὸς τὸν μακαρίτην ἐκόμιζον. ὃς ἐπεὶ κατειργασμένον ταῖς ἐκ δαιμόνων πληγαῖς ἴδοι πατρικῇ τῇ φωνῇ, « Βασίλειε, λέγει, τί σοι ἄρα καὶ γέγονε; » Τοῦ δὲ τάχος διεγερθέντος, « Ἀπόδος, ὁ δίκαιος ἔφη, σου τὰς εὐχὰς τῷ Κυρίῳ· ἰδοὺ γὰρ σοι

δέδοται κατὰ τῶν δαιμόνων ἡ ἐξουσία ». Εἶτα καὶ τῶν ἀγράντων αὐτῷ μεταδόους μυστηρίων, εἰς ἐκεῖνο τὸ κελλίον ἀπελθεῖν αὐτὸν αὐθις ἐκέλευσεν. ἐν ᾧ καὶ πορευθεὶς καὶ τρισὶν ἡνσκήσας τοῖς ἔτεσι πρὸς τὸν ποθοῦμενον Θεὸν ἐξεδήμησε τῆς ὑπομονῆς τοὺς στεφάνους καὶ τὰ γέρα ληψόμενος.

XXVI. — Ὁ μέγας τοίνυν Αὐξέντιος καρτερίας ὑποδείγμα τοῦτον εἰς μέσον προθεῖς, « Προσέχειν, ἔλεγεν, ἀδελφοί, ἑαυτοῖς ἐπιμελῶς χρὴ καὶ ἀγρύπνως, μήποτε ταῖς τῶν πονηρῶν δαιμόνων χαυνωθέντες ἀπάταις τὸν τῆς ἀσκήσεως ἡμῶν ἀπολέσωμεν κόπον· σχολιοὶ γάρ εἰσι καὶ δεινοὶ καὶ βασκαίνουσιν ἡμῖν τῶν καλῶν τρόπων. Ἡμεῖς οὖν ἄμυχον ὄπλον ἔχοντες τὸν σταυρὸν τοῦ Χριστοῦ στῶμεν ἀνδρικῶς κατ' αὐτῷ, ἐν' ἐντεῦθεν δυνηθῶμεν τὰ πεπυρωμένα βέλη σβέσαι τοῦ πονηροῦ καὶ στέφανον νίκης ἄρασθαι κατ' αὐτοῦ ». Τούτοις * οὖν καὶ τοῖς ὁμοίοις οὐ διελιπεν ἐφ' ἐκάστης παραινῶν καὶ διδάσκων « Ὡς ἐμεγαλύνθη » τοὺς ἀκούοντας λέγειν « τὰ ἔργα σου, Κύριε· πάντα ἐν σοφίᾳ ἐποίησας ».

XXVII. — Μιᾷ δὲ τῶν ἡμερῶν ὑμνωδίας τελουμένης παννύχου τὸ τῆς κέλλης ὁ μέγας ἀνοίξας θυρίδιον καὶ μεταδόους εὐλογίας τοῖς συνελθοῦσιν ἐστέναξε μέσης ἀπὸ ψυχῆς καὶ « Ὡ τέκνα, σὺν δάκρυσιν εἶπεν, ὁ τῆς ἀνατολῆς ἀστὴρ ἐκοιμήθη ». Τῶν δὲ μὴ συνιέντων ὅτι δὴ καὶ ὁ λόγος ἐδήλου, ἔμεινεν ἐκεῖνος δακρύων. Ὡς δὲ τέλος εἶχε τὰ τῆς ὥδης ἐκδηλωτέρον πῶς, « Ὁ πατὴρ, εἶπε, Συμεῶν ὁ μέγας, ἀδελφοί, τὸν βίον ἀπέλιπεν ». Εἶχε μὲν οὕτω ταῦτα, καὶ τὴν ἡμέραν ἐκεῖνοι καὶ τὴν ὥραν ἐσημείωσαντο. Οὐ πολλαὶ παρῆλθον ἡμέραι καὶ τῆς ἐκείνου τελευτῆς διαδοθείσης ἐν ᾗ πασιν, ἔγνωσται τούτοις ἀπλανῆς ἡ τοῦ γέροντος πρόρρησις· εἶχε γὰρ ἐκείνη ἡμέρα τὴν τοῦ Συμεῶν πρὸς Θεὸν ἐκδημίαν καθ' ἣν ὁ μέγας τοῦτο πρόειπε, Λέοντος τηνικαῦτα τοῦ τῆς Βηρίνης τῶν ῥωμαϊκῶν σκήπτρων ἐπειλημμένου.

XXVIII. — Ἀλλὰ ψάμμον ἂν τις θηλάσσης ἐκμετρήσειεν ἢ τὸ πλῆθος ἐξαρίθμησιν τῶν τοῦ δικαίου θαυμάτων. ἐν μιᾷ γὰρ τῶν συνάξεων, « Εὐλόγησον » τίς ἐξεβόησεν· εἶτα ἐπεὶ τὸν ἅγιον ἰδοὶ πρὸς αὐτὸν ἀποβλέψαντα, τὴν αἰτίαν δῆθεν ἐξεῖπεν ὅτι περ δι' ἀπώλειαν ἐνὸς θρέμματος τὸν μηνιᾶν ὑπεκρατῆθη μισθόν. Ὁ δὲ μέγας (ὃ τῆς ἐνούσης αὐτῷ χάριτος) πρὸς τινὰ τῶν συνειλεγμένων, « Ἀπόδος, ἔφη, τὸ θρέμμα τῷ πένντι, καὶ τοῦ λοιποῦ τῶν μὴ σῶν ἀπόσχου, ὦ ἄνθρωπε ».

1. δέδοται... ἡ ἐξουσία Luc, ix, 1. — 12. δυνηθῶμεν... πονηροῦ Ad Ephes, vi, 16. — 14. Ὡς ἐμεγαλύνθη... σου, Κύριε Psalm. xci, 5. — 15. πάντα... ἐποίησας Psalm. ciii, 24.

ἐξέπληξε τὸ ῥήθην τοὺς παρόντας καὶ μιᾶ φωνῇ τῷ Θεῷ ἡγαρίστουν, τοῦ πένητος ἀπειληφότος τὸ πρόβατον. Ἔστιν οὖν καὶ ἄλλα τινὰ τῶν αὐτοῦ * θαυμασίων, ἀλλ' ἵνα μὴ προσκορῆς ἡ διήγησις αὐτῶν γένηται, * f. 303' ἐνὸς ἧ καὶ δύο τούτων ἐπιμνησθεῖς τῷ τέλει τούτου συγκαταλύσω τὸν λόγον.

XXIX. — Ἐλευθέρα τις οὕτω καλουμένη γυνή, τὸ γένος λαμπρὰ, τὸν τρόπον σοφῇ, τὴν πίστιν πολλῇ, Στεφανὶς τὸ ἐπώνυμον, τῶν τῇ βασιλίδι Πουλχερίᾳ ὑπηρετουμένων μία, θεῷ γεγεννημένη κατὰσχετος ἔρωτι πρόσσεισι τῷ δικαίῳ, ἀγίῳ αὐτῷ κομίζουσα λείψανα, λείψανον πάντως ὡς ἂν καλὸν τῷ βίῳ γένοιτο καὶ αὐτῇ, καὶ τοῦ μονήρους ἐξαιτουῖσα βίου τυχεῖν. Ὁ δὲ θεῖαν βούλησιν εἶναι κρίνας τὸ πρᾶγμα καὶ ἐδέξατο ταύτην καὶ τόπον εἰς διαγωγὴν ἀφώρισε, Γυρίτην οὕτω καλούμενον, σταδίου ὡς ἐνὸς τῆς κέλλης ἀπέχοντα, καὶ τῇ μελέτῃ τῶν θεῶν γραφῶν ἐξεπαίδευε. Καὶ ἐπεὶ ζηλωτὴ ταῖς ἀρέταις κατεφάνη καὶ τις ἑτέρα γυνὴ τὸν ἄνδρα καταλιποῦσα Κοσμία φερωνύμως ὀνομασμένη τῷ ἀγίῳ προσῆλθε τὸν ἀσκητικὸν ἐπανελεῖσθαι βίον ποθοῦσα. ἦν δὴ καὶ αὐτὴν τῇ προτέρᾳ συνάψας ὁ μέγας καλῶς ἐξεδίδασκε. καὶ θηροτρόφου δὲ τινος γύναιον τῷ καλῷ τούτῳ ζήλῳ ῥωσθὲν ἐρ' ὁμοίῳ τρόπῳ ταῖς ἄλλαις τῷ πνυτίμῳ τούτῳ προσῆλθεν, ἥτις δὴ ταύταις 10 συγκατελέγη καὶ συνηρίθμητο. Καὶ ἦν ἡ τρίπλοκος αὕτη σειρὰ σφενδόνι πίστεως βάλλουσα τὸν ἀρχέκακον τύραννον. Οὐ πολὺ τὸ ἐν μέσῳ καὶ τὴν μοναχικὴν περιβολὴν ἀμφιέννυνται, τρυχίνοις ἐνδύμασιν ἐπωμίσι τε μέχρις αὐτῶν διηκούσαις ποδῶν σεμνῶς μᾶλα κατεσταλμέναι. Ἐκτοτε γοῦν καὶ ἑτέραι πλείσται γυναῖκες τῷ ἀγίῳ προσήεσαν τῆς 25 αὐτῆς ἐρῶσαι ταῖς γυναῖξιν πολιτείας, ὡς ὑπὲρ τὰς ἐβδομήκοντα ἐν οὐ πολλῷ τῷ χρόνῳ ταύτας ἐπισυστῆναι, ὧν ἕνεκεν εὐκτῆριον οἶκον ὁ * f. 303' μέγας ἀνήγειρε, καὶ κατοικίαν Θεῷ πρέπουσαν αὐταῖς ὠκοδόμησε, συνεχῶς αὐταῖς ἐκδιδάσκων τὸν λόγον τῆς ἀρετῆς.

XXX. — Ἐπεὶ δὲ δεῖ καὶ αὐτὸν ἄνθρωπον ὄντα τὸν βίον ἀπολιπεῖν 30 περιπίπτει μὲν ἀρρώστια τινί· δέκα δὲ ἡμέραις ἐφ' ὅλαις τῇ νόσῳ προσταλίπτωρε, καὶ οὕτως τὴν ψυχὴν εἰς χεῖρας τοῦ δεδωκότος παρέθετο. Ἦν οὖν ἰδεῖν τότε πλῆθος ἀνδρῶν εὐλαβῶν ἐκεῖσε συνηθροισμένων· οὐδὲ γυναῖκες ἀπελιμπάνοντο, οὐ παῖδες, οὐ τὸ δοῦλον αὐτὸ, ἀλλ' οὐδ' αὐταὶ πάντως αἱ τὸ καλὸν ἐκείνου νάμα τῶν διδασκῶν ἀρυσάμεναι 35 Θεῷ ἑαυτὰς συνηρμόσαντο. Ψαλμοῖς τοίνυν καὶ ὕμνοις δάκρυσί τε θερμοῖς τὸ συνειλεγμένον πλῆθος τὸν πόθον ἀφοσιώσαντες, πρὸς τὸν

ὑπ' αὐτοῦ δομηθέντα ταῖς ὁσίαις γυναιξίν οἶκον ἀπήγαγον ἐν ᾧ δὴ καὶ κατετέθης, ἡ μεγάλη καὶ οὐρανομήκης ψυχὴ, τεσσαρεσκαίδεκάτην ἐπαναβαίνοντος τοῦ φεβρουαρίου μηνός, καθ' ἣν δὴ καὶ κεκοίμησαι καὶ καθ' ἣν σου τελεῖται τὸ ἱερὸν ὑπὸ πάντων μνημόσυνον, τοῦ εὐσεβοῦς Λέοντος ἔτι τὰ τῆς βασιλείας διυθύνοντος σκηπτρα. 5

XXXI. — Καὶ νῦν ταῖς οὐρανίαις ἐνκυλιζῇ σκηναῖς ὁ παγγέραςτος τῶν μακρῶν σου πόνων ἀπολαμβάνων τὰς ἀμοιβάς. Πρόστηθι τοίνυν καὶ βασιλέως ἡμῶν τοῦ πιστοῦ, μέγιστα βραβεύων αὐτῷ τὰ κατ' ἐναντίων ἐν μακρᾷ ζωῇ καὶ ἀπήμονι τρόπαια ἰσχυρὰ καὶ ἀκαταγώνιστα καὶ νίκαις πλείσταις ἐμπρέποντα· χειρὶ σκέποις αὐτὸν τοῦ παντάνα- 10 κτος Χριστοῦ καὶ Θεοῦ τῶν ὅλων ἐν ταῖς τῶν ἐχθρῶν συμπλοκαῖς, ἀγαλλίασιν αὐτῷ παρέχων καὶ εὐφροσύνην, καὶ παθῶν ἀνώτερον συντηρῶν ψυχικῶν ὁμοῦ καὶ σωματικῶν, ἡμέρας τε τῆς ἀνησπέρου συγκοινωνῆσαί σοι ποίησον αὐτὸν καὶ υἱὸν ἀναδειχθῆναι φωτός, λαμπρό- 15 τητος μετασχεῖν τῆς θείας, πάσης χαρᾶς ἐμφορηθῆναι τῆς οὐρανίου, καὶ βασιλείας καταξιωθῆναι Θεοῦ. Ὅτι αὐτῷ πρέπει ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. ἀμήν.

II

MONT SAINT-AUXENCE

ÉTUDE HISTORIQUE ET TOPOGRAPHIQUE

PAR

JULES PARGOIRE, A. A.

Le mont Saint-Auxence appartient tout ensemble et à l'hagiographie byzantine et à la topographie suburbaine de Constantinople. Son nom lui vint, et sa haute fortune monastique aussi, du fameux solitaire dont une des Vies est éditée pour la première fois dans les pages qui précèdent. Sans la grande renommée de cet homme, l'expression ἄρος τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου n'eût jamais été connue et la hauteur que ces quatre mots désignent n'eût jamais été l'objet de si fréquentes mentions chez les auteurs byzantins. D'où il suit, on le comprendra sans peine, que l'histoire de la montagne doit commencer par celle de l'anachorète.

I. — SAINT-AUXENCE.

L'anachorète saint Auxence n'a point manqué de biographes. Un auteur inconnu (1) écrivait sur lui une cinquantaine ou une soixantaine d'années après sa mort, et c'est l'œuvre de cet ha-

(1) MM. O. Bardenhewer, *Les Pères de l'Église*, trad. franç., t. III, p. 48, et P. Batiffol, *Littérature grecque*, p. 262, l'appellent Georges; M. O. Bardenhewer, *loc. cit.*, et E. Marin, *Les moines de Constantinople*, p. 478, en font un disciple d'Auxence. Ce dernier point est sûrement faux. Quant à la question du nom, j'ignore sur quoi l'on se base pour mettre celui de Georges en avant.

giographe anonyme, à peine retouchée par Syméon le Méta-phraste, qu'il nous est donné de lire aujourd'hui, publiée par Migne, dans la collection métaphrastique (1). Le même travail primitif a également servi de base à la Vie d'étendue plus courte et de style plus simple que la compilation de C. Doukakis est allée prendre au monastère athonite des Ibères (2).

Il faut en dire autant de l'élégant résumé que le zèle infatigable de M. Léon Clugnet arrache aujourd'hui aux ténèbres de la Marcienne. Une autre Vie anonyme, signalée en plusieurs manuscrits, a vu naguère quelques-unes de ses phrases paraître, d'après le codex 186 E de Lavra, dans le supplément de l'*Héortologe byzantin* (3). M. M. Gédéon, l'auteur de ce dernier ouvrage, y a de même transcrit, en résumant le reste, quelques paragraphes d'un discours biographique du célèbre Michel Psellos sur *notre vénérable et théophore père Auxence le Grand* (4).

A ces cinq documents faut-il, avec M. M. Gédéon (5), en ajouter un autre? Cet auteur signale en effet une sixième Vie, manuscrite, dans la bibliothèque patriarcale de Jérusalem et le catalogue de M. A. Papadopoulos-Kerameus. Mais c'est une méprise de sa part. La Vie manuscrite en question ne diffère point, autant qu'on peut en juger par l'*incipit*, de la pièce que M. M. Gédéon lui-même a rencontrée dans le codex 186 E de Lavra et dont il a inséré l'analyse, ainsi que de petits extraits, dans son *Héortologe byzantin* (6).

Au total, malgré l'apparente abondance de biographes, trois Vies publiées *in extenso*, fort semblables entre elles, et deux

(1) MIGNE, P. G., t. CXIV, col. 1377-1436.

(2) C. DOUKAKIS, Μέγας Συναξαριστής, février, p. 242-252.

(3) M. GÉDÉON, Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον, p. 279-283.

(4) *Op. et loc. cit.* L'auteur a rencontré ce discours dans le codex 99 Γ de Lavra. On le trouve également ailleurs, par exemple dans le codex 78 d'Esphigmène. S. LAMBROS, *Catalogue of the greek manuscripts on mount Athos*, n° 2091, t. I, p. 179, et dans le codex 672 du Vatican, PP. BOLLANDIANI, *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*, p. 19.

(5) *Op. cit.*, p. 278.

(6) A. Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, ne signale, en dehors de la Vie imprimée dans Migne, que celle dont les premiers mots sont Καὶ οἱ μὲν καὶ οἱ ἐξ ἰλλοδαπῆς; χώρας καρποί, t. II, p. 315 et 336, et t. III, p. 326, et ces mots sont bien identiques à ceux que M. M. Gédéon place au début de sa biographie athonite, *op. cit.*, p. 278.

Vies analysées à grands traits, peu différentes des deux précédentes, voilà tous les documents hagiographiques dont nous disposons à l'heure qu'il est pour esquisser la carrière d'Auxence. Au cours du présent travail, pour plus de commodité, ces cinq pièces seront citées comme suit : la première, celle qui est dans Migne, sous le nom de Métaphraste; la deuxième, celle qui est dans Doukakis, sous la rubrique Anonyme A; la troisième, celle que nous devons à M. L. Clugnet, sous la rubrique Anonyme B; la quatrième, celle qui est résumée par M. M. Gédéon, sous la rubrique Anonyme C; la cinquième, résumée dans le même auteur, sous le nom de Psellos.

Syméon le Métaphraste et les trois biographes anonymes ignorent à peu près complètement les débuts de leur saint. Ils savent cependant que Auxence naquit tout à l'orient de l'empire, en Syrie, et qu'il y fut élevé dans les principes d'un christianisme aussi éclairé que profond (1). Le futur anachorète, ajoutent-ils, prit de bonne heure le chemin de Constantinople afin d'y chercher fortune auprès d'un sien oncle qui servait avec le grade d'*optio* dans l'un des quatre corps de la garde palatine. Là, en arrivant, Auxence eut la douleur d'apprendre que ce parent venait de mourir. Il n'en réussit pas moins, robuste de corps et beau de visage, à se faire inscrire sur les rôles de la garde, non point comme son oncle dans la cohorte des numériens, mais dans la quatrième des sept compagnies de scolaires affectées au palais sacré. C'est là, dans la quatrième schole, que Syméon le Métaphraste et les trois anonymes prennent leur héros pour nous dépeindre assez au long sa vie de soldat pieux et de moine héroïque.

Michel Psellos, qui ne connaît pas mieux l'origine du saint, fournit du moins quelques détails un peu différents sur son entrée dans la garde palatine. D'après lui (2), avant de venir à Constantinople, Auxence avait pris part à plusieurs campagnes, et son oncle, un oncle paternel, était stratège. Ces deux renseignements, s'ils étaient mieux certifiés, aideraient beaucoup à s'expliquer la si facile incorporation du jeune Syrien dans des troupes d'élite comme l'étaient celles de la

(1) MÉTAPHRASTE, 2, col. 1380; ANONYME A, p. 242; ANONYME B, p. 3; ANONYME C, p. 279.

(2) PSELLOS, *op. cit.*, p. 279; Cf. ANONYME B, p. 3.

garde. Psellos déclare en outre que l'empereur introduisit Auxence dans le premier escadron de ses cavaliers. Il n'y a rien là, en dépit des apparences, qui contredise nécessairement les précédents auteurs. Ceux-ci, en effet, nous apprennent eux-mêmes, au cours d'un récit de miracle⁽¹⁾, que leur scolaire était à cheval, et nous savons positivement, par ailleurs, que les sept scholes palatines se composaient les unes de fantassins et les autres de cavaliers.

A ces données des biographes, auteurs quelque peu tardifs, ne pouvons-nous ajouter les indications d'un historien contemporain? S'il est vrai, comme l'a écrit avec infiniment de vraisemblance le bollandiste G. Henschen⁽²⁾, que l'Auxence de Sozomène se confond avec notre Auxence, les débuts de ce dernier s'illuminent pour nous d'un jour tout nouveau. Sozomène parle d'Auxence à propos d'un événement du règne de Théodose I^{er}, à propos de la translation d'un chef plus ou moins authentique de saint Jean-Baptiste, ou plutôt à propos du prêtre Vincent qui profita de cette occasion pour quitter la secte macédonienne et devenir catholique. « Ce Vincent, écrit l'historien⁽³⁾, était Perse d'origine. Au temps de Constance, alors que le christianisme était persécuté dans sa patrie, il se réfugia sur les terres de l'empire avec Addas son neveu. Vincent, entré dans les rangs du clergé, s'y éleva jusqu'à la prêtrise. Addas, lui, contracta mariage et ce fut un grand bien pour l'Église, car il devint le père d'Auxence, homme très ferme dans sa foi, très sûr dans son amitié, très pur dans sa vie, esprit curieux d'apprendre, également versé dans les auteurs profanes et les auteurs chrétiens, caractère modeste, nullement vain soit de sa faveur auprès de l'empereur et à la cour, soit de sa haute position militaire. De lui, d'ailleurs, il est sans cesse question parmi les moines les plus éprouvés comme aussi parmi les laïques zélés qui ont fait connaissance avec lui. »

De quels laïques zélés, de quels *ἀνδρες σπουδαῖοι*, s'agit-il dans ces dernières lignes? Les cinq biographes nous donnent la réponse en disant que le scolaire Auxence était un fervent des offices liturgiques et surtout des veilles prolongées toute la

(1) MÉTAPHR., 8, col. 1384; ANONYME A, p. 243.

(2) *Acta Sanctorum februarii*, édit. Palmé, t. II, p. 769 et 770.

(3) *Historia ecclesiastica*, VII, 21, MIONE, P. G., t. LXVII, col. 1484.

nuît (1). Il fréquentait les églises, il aimait les manifestations du culte, il payait de sa personne pour en promouvoir l'éclat, bref il comptait parmi ces chrétiens d'élite organisés en confrérie que les v^e et vi^e siècles appelaient philopones, zélés ou compagnons (2). Voilà ce que disent les cinq biographes, et, ce disant, ils confirment de tous points l'identification faite par G. Henschen, l'identification de leur Auxence avec l'Auxence de Sozomène.

Trois des σπουδαῖοι qui édifiaient alors Constantinople se lièrent plus particulièrement d'amitié avec notre scholaire. Le premier, Sittas, nous est inconnu, mais il suffit de son nom pour dire qu'il devait être d'origine orientale. Le deuxième, Marcien, avait appartenu au navatianisme; il s'enrôla plus tard dans le clergé, devint économiste de la grande Église, multiplia les fondations religieuses et mérita d'avoir sa mémoire fêtée par l'Église grecque le 10 janvier (3). Le troisième, Anthime, était alors fonctionnaire au palais (4), et c'est avec lui surtout que le scholaire faisait de longues stations dans les églises, dans celle en particulier de Sainte-Irène au bord de la mer (5). Peu de temps après, de laïque zélé, Anthime devint prêtre; il rendit une vie nouvelle aux grandes vigiles en y introduisant des chœurs d'hommes et de femmes, s'illustra comme mélode, et vécut de manière à conquérir une place au catalogue des saints où son nom figure au 7 juin (6).

(1) MÉTAPHR., 2 et 3, col. 1380 et 1381; ANONYME A, p. 242; ANONYME B, p. 4; ANONYME C, p. 279; PSELLOS, p. 279.

(2) F. NAU, *Vie de Sévère patriarche d'Antioche*, Paris, 1900, p. 36; S. PÉTRIDÈS, *Le monastère des Spoudaei à Jérusalem et les Spoudaei de Constantinople*, dans les *Échos d'Orient*, t. IV (1901), p. 224-231.

(3) Sur saint Marcien de Constantinople nous avons deux Vies, celle de Syméon Métaphraste dans Migne, *P. G.*, t. CXIV, col. 429-456, et celle d'un certain Sergios publiée d'abord par M. A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. IV, p. 258-270, puis, sur un manuscrit beaucoup plus complet, par M. M. Gédéon, *Βυζαντινὸν ἱστοριόλογιον*, p. 271-277.

(4) Quelle était sa fonction? Les biographes qui en parlent le font en termes plutôt contradictoires. Syméon Métaphraste, 2, col. 1380, confirmé par l'Anonyme B, p. 4, dit qu'Anthime était alors δεκανὸς ἐν ὁρθίῳ τοῦ θεῖου παλατίου. Michel Psellos, *op. et loc. cit.*, écrit qu'Anthime ἐν βασιλείῳ ἀνθῶν... τὰς βασιλικὰς σπαραγίδας πεπίστευτο, φῶλαξ τῶν βασιλείων ἐπιστολῶν καὶ ὧν καὶ λεγόμενος.

(5) MÉTAPHR., *op. et loc. cit.*; ANONYME A, p. 242; ANONYME B, p. 4; PSELLOS, *op. et loc. cit.*

(6) S. PÉTRIDÈS, *op. cit.*, p. 228-230.

Outre ces trois amis, le scolaire en avait un autre, nommé Jean, qui menait la vie solitaire non loin de l'Hebdomon. L'Anonyme de Doukakakis et Michel Psellos (1) nous présentent ce Jean comme un *stylite*; Syméon Métaphraste (2) le fait vivre *debout* (3) dans ce qu'il appelle un *κλουβίς*, nous dirions une cellule étroite en forme de prison ou de cage (4). Auxence, grand admirateur de cet anachorète, ne devait pas tarder à suivre son exemple.

Un jour vint, en effet, où les vertus et les miracles du scolaire universellement connus ne lui permirent plus de goûter à Constantinople sous l'habit du soldat cette tranquillité dont son âme éprouvait l'indicible besoin. Ce jour-là, Auxence donna sa démission. Il passa dans la Bithynie, courut à une dizaine de milles de Chalcédoine et s'y établit sur un rocher, au flanc du mont Oxia (5).

Auxence fut trouvé là, un mois plus tard, par de petits pâtres qui cherchaient tout en pleurs leur troupeau fugitif. D'abord, en apercevant de loin son costume à la saint Jean-Baptiste, les pauvres enfants le prirent pour une bête fauve et se mirent à fuir précipitamment; puis, rassurés par ses appels et renseignés sur le lieu où se cachait leur troupeau, ils le tinrent pour un saint et lui amenèrent tous leurs parents ainsi que tous les paysans d'alentour. Ceux-ci, excellents chrétiens, s'empressèrent de se mettre sous la protection de ses prières. « Montez,

(1) *Op. et loc. cit.*

(2) *Op. et loc. cit.*

(3) Si nos trois hagiographes sont dans le vrai, il faut dire que saint Daniel de l'Anaple ne fut pas le premier stylite de Constantinople. Cf. l'excellent travail du R. P. H. Delehaye sur *Les Stylites* dans la *Revue des questions historiques*, 1895, p. 52-103 et dans le *Compte rendu du III^e Congrès scientifique international des catholiques*, t. V, Sciences historiques, p. 191-232, ainsi que l'article du R. P. S. Vaillhé sur *Les Stylites de Constantinople*, dans les *Échos d'Orient*, t. I, p. 303-307.

(4) Le mot *κλουβίς* est écrit avec une majuscule dans le texte grec de la Patrologie et transcrit tel quel, également avec une majuscule, dans le texte latin; mais c'est à tort qu'on y a vu un nom propre de lieu, ainsi que le prouve l'emploi de ce mot comme nom commun en plusieurs autres passages de cette même Vie de saint Auxence.

(5) MÉTAPHR., 9, col. 1385; ANONYME A, p. 244 et ANONYME B, p. 5. D'après l'Anonyme C, p. 280, la montagne s'appelait *Πέτρα Ὁξία*, *Pierre pointue*. Michel Psellos, p. 281, donne ce dernier nom, non pas à la colline, mais au rocher même où Auxence vécut le premier mois.

lui dirent-ils, au sommet de la hauteur et de là intercédez pour nous. » Lui, touché de cette requête, y accéda (1). Les paysans construisirent tout au haut de la montagne une petite cellule flanquée d'un *κλουβός* et le fervent anachorète s'enferma dans cette sorte de cage en chantant ce verset du psaume (2) : « Me voici comme le moineau solitaire sur son toit. »

La vie que mena saint Auxence, les visites qu'il reçut et les merveilles qu'il accomplit dans son ermitage du mont Oxia, ce sont là des points fort intéressants, mais auxquels je ne puis m'attarder. Je dirai plutôt que l'ex-scholaire se trouvait encore dans son étroite retraite lorsque le quatrième concile œcuménique s'ouvrit à l'église Sainte-Euphémie de Chalcédoine, le 8 octobre 451. Cette mention du concile, faite par tous les biographes (3), mérite de nous arrêter, car elle est le meilleur des jalons chronologiques plantés dans la vie de saint Auxence.

Tout d'abord, cette mention permet de voir combien a été distrait Du Cange, lorsqu'il a écrit après le nom d'Auxence les quatre malheureux mots que voici : *Qui sub Heraclio vixit* (4). En second lieu, elle nous montre ce qu'il faut faire de la trente-cinquième année du règne de Théodose le Jeune inscrite par Syméon Métaphraste (5) et un des biographes anonymes (6) tout au commencement de leur récit.

M. M. Gédéon a pris cette date pour celle de l'arrivée d'Auxence à Constantinople (7). En est-il vraiment ainsi? Je ne le crois pas. J'estime, au contraire, que la trente-cinquième année de Théodose II est celle où notre scholaire quitta la capitale (8) pour s'en aller vivre dans la retraite. La trente-cinquième année

(1) MÉTAPHR., 11, col. 1385; ANONYME A, *loc. cit.*; ANONYME B, *loc. cit.*; PSELLOS, p. 281.

(2) *Psaume ci*, 8.

(3) MÉTAPHR., 23, col. 1397; ANONYME A, p. 246; ANONYME B, p. 7; ANONYME C, p. 280; PSELLOS, p. 281.

(4) *Constantinopolis christiana*, IV, 8, 19, édit. Venise, p. 107.

(5) *Op. cit.*, 2, col. 1380.

(6) ANONYME A, p. 242. L'Anonyme B, p. 3, indique seulement la trentième année : le mot *πέντης* a été oublié par l'abréviateur ou omis par quelque copiste.

(7) M. GÉDÉON, *Τυπικὸν τῆς ἐπὶ τοῦ βουνοῦ τοῦ Αὐξεντίου σεβασμίας μονῆς Μιχαὴλ τοῦ ἀρχαγγέλου*, Constantinople, 1895, p. 7.

(8) M. T. EVANGÉLIDÈS, *Οἱ βίοι τῶν ἁγίων*, Athènes, 1896, p. 197, met Auxence en garnison à Nicomédie et c'est de là qu'il l'envoie mener la vie érémitique. Malheureusement pour l'auteur, pas un des cinq biographes ne souffle mot de Nicomédie.

de Théodose le Jeune courut du 1^{er} mai 442 au 30 avril 443. Qu'on ne l'oublie pas et l'on suivra sans peine les preuves qu'il nous faut donner ici pour établir dans la vie d'Auxence un point chronologique assuré.

Auxence, affirme un des auteurs anonymes (1), mourut extrêmement vieux, εἰς ἑσχατον καὶ βαθὺ γῆρας ἐλάσας, c'est-à-dire septuagénaire au moins, ou même octogénaire. Or, comme nous le verrons en son temps, il mourut dès avant le 15 février 473. C'est donc, sans contredit, qu'il était né dans le dernier quart du iv^e siècle ou, pour le moins, aux toutes premières années du v^e. Né à cette date, il avait, sinon dépassé, du moins atteint la quarantaine en 442. Or, lors de son arrivée à Constantinople et de son enrôlement parmi les scholaires, il était, déclare un second biographe anonyme (2), dans sa toute prime jeunesse, ἄρτι τελῶν εἰς ἡβῶντας καὶ πρὸς τὸν ἱουλιὸν βαίνων κατὰ τὸ πρῶτον ἄνθος τῆς φύσεως. L'âge de quarante ans, de quarante ans et plus peut-être, représente-t-il cette prime jeunesse chez une recrue? Assurément non. Donc, si les auteurs invoqués ici n'ont point fait erreur, la trente-cinquième année de Théodose ne saurait être celle où Auxence devint scholaire.

Sozomène nous fournit la base d'un second argument. Cet historien, au témoignage des critiques (3), termina son œuvre en 443, au plus tard en 444. Or, on a vu plus haut en quels termes il parle d'Auxence et comment il en fait un des chrétiens les plus remarquables de Constantinople, un des fonctionnaires les plus haut placés à la cour. Pareil éloge et pareils renseignements se comprendraient-ils, écrits dès avant 443 ou 444, de l'humble Syrien venu s'enrôler tout jeune dans le scholariat entre mai 442 et avril 443? Il ne se trouvera personne à le penser, je crois. C'est donc que la trente-cinquième année de Théodose n'est point celle où Auxence débuta dans la garde palatine.

Une troisième preuve, plus convaincante que les deux précédentes, nous est fournie par cette mention du IV^e concile dont j'ai déjà fait pressentir toute l'importance chronologique. Un des miracles d'Auxence antérieurs au IV^e concile, c'est-à-dire

(1) ANONYME A, p. 251.

(2) ANONYME C, p. 279.

(3) P. BATIFFOL, *Littérature grecque*, p. 218.

au 8 octobre 451, eut lieu, nous disent trois biographes (1), au mont Oxia durant la dixième année de son séjour sur la colline : d'où il suit, même en usant de la plus grande largeur possible, qu'Auxence avait abandonné le métier des armes et la vie du monde dès avant le 8 octobre 442. Par ailleurs, je le rappelle encore une fois, c'est le 1^{er} mai 442 que Théodose inaugura sa trente-cinquième année de règne : d'où il résulterait, en suivant l'opinion de M. M. Gédéon, que saint Auxence n'arriva de Syrie à Constantinople qu'après le 30 avril 442. Mais alors à quoi se réduit le séjour de notre saint dans la capitale ? A quoi se réduit son scholariat ? Enrôlé après le 1^{er} mai 442, Auxence est démissionnaire avant le 8 octobre 442 : est-ce possible ? Peut-on placer en un laps de temps si restreint tout ce que les biographes rapportent de lui comme scholaire de la garde ? Point du tout, évidemment. Disons donc que la trente-cinquième année de Théodose II n'est point celle qui vit l'enrôlement militaire d'Auxence.

S'il en va ainsi, une question se pose : pourquoi les deux biographes mentionnent-ils cette trente-cinquième année au début de leur récit ? C'est, je crois, qu'ils entendent fixer par là le moment où notre Syrien cessa d'être soldat et devint anachorète. En écrivant : *La trente-cinquième année de Théodose le Jeune, il y avait un scholaire...*, ils veulent indiquer le terme, nullement le début de son scholariat.

M. M. Gédéon, en dépit même des expressions employées par les deux auteurs, veut absolument que ce soit le début. Aussi, n'osant réduire le scholariat d'Auxence à deux ou trois mois de service, prend-il quelque liberté avec les textes et affirme-t-il que le saint ne partit pour le mont Oxia que vers 448 ou 449. Comment obtient-il cette date ? Simplement, ainsi qu'il nous le révèle dans une note (2), en remplaçant par *διετία* la *δεκαετία* de vie solitaire que les trois biographes indiquent avant le IV^e concile. La correction, je le crains, ne laissera pas que de paraître hardie et parfaitement inacceptable à quiconque lira

(1) MÉTAPHR., 14, col. 1388 ; ANONYME B, p. 6 ; ANONYME A, p. 245. Ici, pour sauvegarder le coup d'œil typographique, l'éditeur Doukakis a mal coupé son texte : il faut avancer le point à la ligne et commencer le premier alinéa de la page 245. immédiatement après le premier mot de cette page.

(2) ΤΟΥΤΙΧΟΝ, p. 7. note 3.

le texte du Métaphraste et des deux Anonymes. Si les trois hagiographes portaient le mot δεκαετία, on pourrait peut-être à la rigueur supposer une faute de copiste pour διετία. Mais comment substituer ce petit mot aux longues périphrases qu'ils emploient? L'Anonyme de M. Clugnet écrit : Δέκα δὲ διατρίψας ἔτη (1). L'Anonyme de Doukakis porte : Δέκατος μὲν οὖν ἤδη τῷ μεγάλῳ ἐν τῷ ἔρει ἀσκουμένῳ τούτῳ χρόνος διήνυστο (2)... Quant au Métaphraste, il dit : Περὶ τὰ δέκα οὖν ἔτη διατρίψαντος αὐτοῦ ἐκαίσε (3)..., et il répète cette donnée chronologique un peu plus bas une seconde fois. Où trouver dans ces expressions les éléments du modeste διετία? Mais pourquoi, d'ailleurs, vouloir corriger sans motif? Les trois auteurs disant qu'Auxence florissait à Constantinople en 442, nullement qu'il arriva dans la capitale à cette date, toute correction est superflue.

S'il tenait à corriger, M. M. Gédéon aurait dû faire observer que l'Anonyme de Doukakis a excédé en employant le verbe διήνυστο. Cet Anonyme affirmant lui-même qu'Auxence était encore scolaire en mai 442, le miracle opéré avant le concile ouvert le 8 octobre 451 ne peut certainement pas avoir eu lieu dix ans *pleins* après le jour de son entrée dans la vie érémitique.

S'il tenait à rectifier, M. M. Gédéon aurait dû s'attaquer à un autre passage de Syméon Métaphraste. D'après le Métaphraste, entre le prodige assigné à la dixième année de vie anachorétique et la tenue du IV^e concile général, il se serait écoulé un certain nombre d'autres années. C'est, dit-il (4), πρὸς τοῖς δέκα μετὰ καὶ ἑτερά ἔτη que les Pères se réunirent. Or, pareille assertion ne saurait être acceptée. Syméon le Métaphraste affirmant lui-même qu'Auxence était encore scolaire en mai 442, le miracle opéré durant la dixième année de sa vie érémitique ne peut certainement pas avoir eu lieu *quelques années* avant le concile ouvert le 8 octobre 451. De ces années supplémentaires, l'Anonyme de Doukakis, si fréquemment d'accord pourtant avec Syméon, ne souffle mot. Sans nul doute, nous sommes ici en face d'une de ces incidentes malheureuses dont le

(1) ANONYME B, p. 3.

(2) ANONYME A, p. 245.

(3) MÉTAPHR., *op. cit.*, 14, col. 1388.

(4) MÉTAPHR., *op. cit.*, 22, col. 1396.

trop facile auteur des métaphrases a le secret et qu'il faut de toute nécessité jeter par-dessus bord.

Ces questions de chronologie vidées, reprenons la vie de notre solitaire là où nous l'avons interrompue. Donc, au moment du concile, Auxence habitait sa prison du mont Oxia. Le soupçon qui pesa sur lui de tremper dans les erreurs d'Eutychès fut cause que l'empereur donna l'ordre de l'en arracher. Descendu au bas de la montagne, il fut mis sur un chariot qui, passant par le lieu dit Σιγίδες (1), Συκίδες (2), ou Διγίδες (3), et par l'église du saint martyr Θαλελαϊος (4), le conduisit au couvent de Saint-Jean-Baptiste (5) ἐν τῇ Φιλίῳ (6), ou τῆς Φιάλης (7), ou encore τοῦ Ἀντιφίλου (8). De là, après un séjour assez prolongé, Auxence fut transporté au monastère de saint Hypace (9), debout près de l'église des saints apôtres Pierre et Paul à Rufinianas (10). Quelques jours ou quelques semaines plus tard, un dromon de la cour vint prendre Auxence pour le déposer à l'Hebdomon auprès de l'empereur Marcien. Auxence, après son

(1) MÉTAPHR., 30, col. 1400.

(2) ANONYME B, p. 8. De cette localité tirait peut-être son surnom le moine Σικιδίτης à qui sa doctrine sur la corruptibilité du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ au saint Sacrement attira une condamnation de la part du patriarche Jean Kamatéros en 1199. EPHREM, *Caesares*, vers. 6503 et seq., Migne, *P. G.*, t. CXLIII, col. 214 et 245; DOSITHÉE, *Περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχουσάντων*, VIII, XII, 2, p. 807.

(3) ANONYME C, p. 280. M. Gédéon, *Βυζαντινὸν ἑρμηνεύειον*, p. 215, préfère cette dernière leçon à toute autre; mais pourquoi son manuscrit unique aurait-il raison?

(4) MÉTAPHR., 31, col. 1401; ANONYME A, p. 247; ANONYME B, p. 8.

(5) MÉTAPHR., 32, col. 1401; ANONYME C, p. 280; PSELLOS, p. 281.

(6) MÉTAPHR., *loc. cit.*

(7) ANONYME B, p. 8.

(8) ANONYME C, *loc. cit.* M. Gédéon, *op. et loc. cit.*, présente cette dernière leçon comme la seule vraie. Avant de se prononcer de la sorte, il aurait mieux fait de voir si la majorité des manuscrits soit du Métaphraste soit des Anonymes ne s'inscrivent pas en faux contre son codex unique.

(9) Michel Psellos, p. 281, écrit à propos de ce monastère : τοῖς τοῦ μάρτυρος Ὑπατίου καταλαμβάνεται θαύμασιν. Il a tort d'appeler cet Hypace *martyr*, car le saint dont il s'agit ici mourut tranquillement sous l'habit monastique le 30 juin 446. Il a raison, par contre, de signaler ses *miracles*, car cet Hypace mérita le titre de thaumaturge, comme le prouve un manuscrit liturgique du XI^e siècle, contemporain par conséquent de Psellos, où sa fête se trouve annoncée en ces termes : τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ θαυματουργοῦ Ὑπατίου τοῦ ἐν Ῥουφιαναῖς, CLÉOPAS KOIKYLIDIS, *Κατάλοιπα χειρογράφων ἱεροσολυμιτικῆς βιβλιοθήκης*, p. 22.

(10) J. PARGOIRE, *Rufinianas*, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. VIII, p. 429-477 et *Autour de Chalcedoine*, dans la même revue, t. XI, p. 333-357.

entrevue avec ce dernier, fut porté à Constantinople où le patriarche Anatole, lui ayant fait lire la définition conciliaire, eut le bonheur de constater la parfaite pureté de sa foi. Ainsi, du moins, parlent deux biographes (1). Au témoignage des trois autres (2), le saint fut appelé deux fois de Rufinians par l'empereur; sa conférence avec Anatole et son adhésion aux décisions dogmatiques du concile furent la conséquence de sa seconde entrevue avec Marcien.

Et maintenant, quelle date assignerons-nous à ces faits? Jusqu'ici, à la suite des historiens comme Baronius (3) et des hagiographes comme G. Henschen (4), tout le monde les place durant la tenue du concile, c'est-à-dire entre le 8 octobre et le 1^{er} novembre 451. Les cinq biographes, il est vrai, se prononcent dans ce sens. D'après Syméon Métaphraste (5) et l'Anonyme de Doukakis (6), les Pères auraient eux-mêmes sollicité la présence de l'illustre anachorète à leurs travaux. D'après l'Anonyme de Gédéon (7), Marcien n'aurait pas dédaigné de venir en personne présenter Auxence aux membres de l'auguste assemblée. D'après Michel Psellos (8), les hésitations du saint auraient causé beaucoup d'inquiétudes au prélat. Il me semble, pourtant, que les choses ne se passèrent pas ainsi, et les preuves ne manquent point, si je ne m'abuse, pour reporter ces événements en 452. Du moins, si Auxence fut arraché du mont Oxia dès octobre 451, ses rencontres avec l'empereur et le patriarche ne furent que de l'année suivante.

Remarquons tout d'abord que les Pères ne restèrent pas assez longtemps réunis pour avoir vu se passer tout ce que les biographes nous racontent des faits et gestes d'Auxence entre sa descente du mont Oxia et son adhésion à la doctrine du concile. Celui-ci ne dura, on le sait, que du 8 octobre au 1^{er} novembre 451. Comment placer en ces trois semaines le message

(1) ANONYME A, p. 247; PSELLOS, p. 282.

(2) ANONYME B, p. 9 et 10; ANONYME C, p. 280 et 281; MÉTAPHR., 38-42, col. 1405-1412.

(3) *Annales*, ad annum 451, n° 159.

(4) *Acta Sanctorum februaryi*, t. II, p. 770.

(5) MÉTAPHR., 23, col. 1396.

(6) ANONYME A, p. 246 et 251.

(7) ANONYME C, p. 281.

(8) PSELLOS, p. 282.

de Marcien à l'anachorète, la sortie de ce dernier de sa solitude, son long séjour au monastère de Saint-Jean-Baptiste, son plus long séjour au couvent de saint Hypace, son voyage à l'Hebdomon, son voyage à Constantinople?

Notons en second lieu que les circonstances de l'entrevue d'Auxence et d'Anatole à Constantinople nous transportent hors d'octobre 451. Dans cette entrevue on communique à l'anachorète la partie des actes conciliaires relatifs à la doctrine. Or, définie le 22 octobre et signée ce jour-là ainsi que les deux jours suivants, la déclaration dogmatique du concile ne fut proclamée que le 25. La rencontre d'Auxence et d'Anatole eut donc nécessairement lieu après cette date. Mais comment supposer que ce fut avant la fin du concile? Du 25 octobre au 1^{er} novembre, les Pères se réunirent en session tous les jours, parfois même deux ou trois fois le jour (1), et le patriarche, très intéressé à certaines affaires, à la rédaction et au vote du 28^e canon par exemple, ne dut guère quitter Chalcédoine ces jours-là, surtout pour aller dans sa cathédrale consacrer à la conquête d'un simple ermite des moments si précieux.

Observons enfin que la conférence tenue à l'Hebdomon entre Auxence et Marcien se trouve fixée par un des trois anonymes à une date qui ne concorde pas du tout avec celle du concile. Si l'anachorète, dit cet auteur (2), fut conduit à l'Hebdomon, c'est que la cour se trouvait là. « L'empereur s'y était rendu, accompagné du sénat, pour célébrer la fête du disciple bien-aimé dans son église, et il célébrait cette solennité avec de grandes pompes. » Or, de quelle fête s'agit-il ici? Laissez de côté, comme de juste, les dédicaces et les synaxes d'ordre tout à fait secondaire spéciales à telle ou telle chapelle (3), et vous ne trouverez dans le calendrier liturgique de Constantinople que deux solennités de saint Jean l'évangéliste, l'une au 26 septembre et l'autre au 8 mai. De ces deux solennités, c'est celle du 8 mai qui se fêtait à l'Hebdomon. Ainsi le pensait déjà Morcelli. *In quo potissimum hodie*, dit-il en parlant de ce faubourg sous le huitième

(1) HÉFÉLÉ, *Histoire des conciles*, trad. franç., t. III, p. 3.

(2) ANONYME C, p. 280.

(3) H. DELEHAYE, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* (Propylaeum ad Acta Sanctorum novembris), Bruxelles, 1902, col. 204, 15; 468, 26; 759, 3; 812, 21; 866, 9; 878, 6.

jour de mai (1), *etiam synaxim actam esse crediderim*. Sa manière de voir est en plein accord non seulement avec le témoignage des Synaxaires (2), mais encore avec celui de Constantin Porphyrogénète. L'impérial auteur écrit d'une part : Μηνὶ σεπτεμβρίῳ κς' ἰστέον ὅτι ὁμοίως ἐπιτελεῖται καὶ ἡ μνήμη τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ θεολόγου, τῶν δεσποτῶν ἀπέναντων ἐν τῷ σεβασμῷ αὐτοῦ ναῶ τῷ ἐν τῷ Διυππίῳ (3). Et il ajoute d'autre part : Τῇ δὲ ὀγδόῃ τοῦ αὐτοῦ μαίου μηνὸς τελεῖται προσέλευσις τῆς μνήμης τοῦ θεολόγου ἐν τῷ Ἑβδομῳ καὶ τελουμένης τῆς λειτουργίας προτίθεται κλητώριον καὶ συγκαλοῦνται κατὰ τύπον οἱ τῆς συγκλήτου πάντες κατὰ τὸ ποσὸν τῆς τραπέζης (4). On sait la force de la tradition et de l'étiquette à Byzance. Si, au x^e siècle, c'est le 8 mai et non le 26 septembre que la cour se rendait à l'Hebdomon avec le sénat, c'est aussi le 8 mai et non le 26 septembre qu'elle s'y rendait avec le sénat au v^e siècle. D'autant que la fête du 8 mai, qui paraît la plus ancienne des deux (5), est plus indiquée pour une église aussi vieille que celle de saint Jean l'évangéliste à l'Hebdomon, église que Constantin le Grand aurait bâtie (6), où Théodose I^{er} aurait déposé durant quelques mois le chef de saint Jean-Baptiste (7), où dans tous les cas pénétrèrent en 400 les Goths de Gaïnas (8). Ainsi, la conclusion s'impose : c'est au printemps, le 8 mai ou l'un des jours environnants, que saint Auxence vit l'empereur à l'Hebdomon. Et ceci nous transporte loin d'octobre 451. Et ceci nous montre en même temps quels durent être les vrais rapports de notre solitaire avec le concile.

Les autorités religieuses s'étant occupées, une fois le synode tenu, d'assurer le triomphe de l'orthodoxie parmi les moines de la capitale et des alentours, le solitaire du mont Oxia se trouva soupçonné, comme beaucoup d'autres, de ne pas tenir la doctrine d'Eutychès en suffisante abomination. Enquêté, faisant mystère de sa foi, il fut contraint de quitter sa retraite et de vi-

(1) *Calendarium Constantinopolitanum*, t. II, p. 99.

(2) H. DELEHAYE, *op. cit.*, col. 82, 16 et 664, 30.

(3) *De Cerimoniis*, Migne, *P. G.*, t. CXII, col. 1036.

(4) *Op. cit.*, col. 1408.

(5) M^{re} Duchesne dans ses prolégomènes au *Martyrologium hieronymianum* ne parle du moins que de celle-là, *Acta Sanctorum novembris*, t. II, p. LXXVII.

(6) *Antiquitates Constantinopoleos*, Migne, *P. G.*, t. CXXXII, col. 1276.

(7) G. CODINUS, *De aedificiis*, Migne, *P. G.*, t. CLVII, col. 592.

(8) SOCRATE, *Historia ecclesiastica*, VI, 6, Migne, *P. G.*, t. LXVII, col. 680.

vre dans un monastère orthodoxe jusqu'à ce qu'il eût fourni les explications nécessaires. Voilà, si je ne me trompe, le seul fond de vrai. Quant aux détails contraires donnés par les biographes, je ne crois pas me hasarder beaucoup en les regardant comme inventions de panégyristes. Les deux faits qui rendirent à Auxence la liberté de ses mouvements, je veux dire sa comparution devant l'empereur et son adhésion à la doctrine conciliaire, sont, autant qu'on peut se fier à l'Anonyme, du mois de mai 452. Je choisis l'année 452, au lieu de telle ou telle des années suivantes, pour rester le plus près possible de ce concile que les quatre biographes mettent au centre de leur récit.

Reconnu orthodoxe et libre de quitter le couvent de saint Hypace, l'ancien scholaire s'empressa de reprendre le chemin de la solitude. Toutefois, il ne retourna pas au mont Oxia. Ce fut une autre hauteur plus voisine, le mont $\Sigma\kappa\tilde{\omega}\pi\alpha$ (1), $\Sigma\kappa\acute{\iota}\pi\alpha$ (2) ou $\Sigma\kappa\pi\acute{\iota}\varsigma$ (3), qui le reçut. Là, sa vie ne différa point de ce qu'elle avait été sur la première colline. Ses vertus, ses miracles ne cessèrent de lui attirer une foule chaque jour croissante de visiteurs. Certains chrétiens, conquis par son exemple, reçurent de lui l'habit érémitique et vécurent dispersés dans les environs (4). Certaines chrétiennes, désireuses de l'avoir pour guide, reçurent de lui le même habit et fondèrent un couvent au pied de sa montagne (5).

C'est dans ce couvent, dit des Trikhinaires, que le saint anachorète devait trouver son tombeau. On sait qu'il mourut après dix jours de maladie, un 14 février (6), sous le règne de Léon (7), le 14 février 473 au plus tard par conséquent (8); mais il est impossible de dire en quelle année précise, les biographes se bornant à nous le montrer fort avancé en âge (9) et survivant à saint Syméon Stylite (10).

(1) MÉTAPHR., 43, col. 1413.

(2) ANONYME A, p. 247.

(3) ANONYME B, p. 10; ANONYME C, p. 281; PSELLOS, p. 282.

(4) MÉTAPHR., 52, col. 1421; ANONYME A, p. 249; ANONYME B, p. 11.

(5) MÉTAPHR., 61 et 62, col. 1429-1432; ANONYME A, p. 250; ANONYME B, p. 13; ANONYME C, p. 283; PSELLOS, p. 283.

(6) MÉTAPHR., 65 et 66, col. 1436; ANONYME A, p. 251; ANONYME B, p. 13 et 14.

(7) MÉTAPHR., 67, col. 1436; ANONYME B, p. 14.

(8) L'empereur Léon descendit en effet dans la tombe en janvier 474.

(9) ANONYME A, p. 251.

(10) MÉTAPHR., 56, col. 1428; ANONYME A, p. 249; ANONYME B, p. 12.

Si les religieuses fixées au pied du mont Skopa réussirent à obtenir et à garder les reliques de leur père spirituel, ce ne fut pas sans peine. Les desservants de l'église Saint-Zacharie, bâtie dans le voisinage au lieu dit Θέατρον (1) ou Θεατρώδης (2), prétendaient s'approprier ce trésor. Les moines de Rufinians élevaient des prétentions analogues, prétentions d'autant plus fondées qu'ils avaient autrefois longuement hébergé le saint, qu'ils l'avaient accompagné au chant des hymnes et des psau-
mes jusqu'au mont Skopa (3), qu'ils y avaient construit son ermitage (4) et qu'ils étaient restés en étroites relations avec lui (5). Malgré tout, les religieuses obtinrent gain de cause, et le corps du saint reposa dans leur couvent.

Ces reliques furent plus tard l'objet d'une translation. L'archevêque Antoine de Novgorod, venu en pèlerinage dans la capitale byzantine tout à la fin du XII^e siècle, déclare les avoir rencontrées dans l'intérieur de Constantinople, à l'église de l'Anastasis (6). Il écrit au sujet de cette église : *Le saint père Auxence, qui vivait sur la colline..., y est enterré. Et son témoignage est confirmé par celui d'un codex liturgique antérieur de quelques années. Ce codex termine la notice de saint Auxence en disant : Τελεῖται δὲ ἡ αὐτοῦ σύναξις ἐν τῇ μονῇ τῆς ἀγίας Ἀναστάσεως, ἐνθα καὶ τὸ ἅγιον σῶμα ἀνακομισθὲν ἀπόκειται* (7). Mais aux siècles précédents, tandis que les restes de l'anachorète reposaient en terre bithynienne, c'est un autre sanctuaire de la ville, celui du monastère de Callistrate (8), qui avait le privilège de célébrer plus solennellement la fête du saint au jour anniversaire de sa mort, le 14 février.

Aujourd'hui l'Orient ne possède guère plus du corps d'Auxence que les reliques gardées aux trois monastères athonites de Saint-Pantéléimon, de Zograph et de Xiropotamo (9). Mais il continue

(1) ANONYME A, p. 251.

(2) MÉTAPHR., 66, col. 1436.

(3) MÉTAPHR., 43, col. 1413.

(4) *Ibid.*; ANONYME A, p. 247.

(5) MÉTAPHR., *loc. cit.*

(6) B. DE KHITROVO, *Itinéraires russes en Orient*, t. I, p. 105.

(7) II. DELEHAYE, *op. cit.*, col. 465, 52.

(8) H. DELEHAYE, *op. cit.*, col. 465, 16.

(9) KH. LOPAREV, *Kniga Padovnik skazanie miest sviatuiikh v Tsariégrad Antonija arkhiepiskopa Novgorodskago v 1200 godu*, Saint-Pétersbourg, 1899, p. cii.

toujours de célébrer sa mémoire au 14 février. Le canon chanté à cette date est anonyme et ne dit rien de neuf, si bien qu'il y aurait davantage à tirer peut-être de tel petit sceau de plomb (1), où l'illustre ermite du Skopa nous est représenté debout, revêtu de l'habit monastique, la barbe assez longue et terminée en pointe.

Ne confondez pas, comme on le fait trop souvent, notre saint Auxence avec un sien homonyme signalé, au 18 avril, dans la notice de saint Cosmas, évêque de Chalcédoine. Ce Cosmas, bien qu'on l'ait écrit (2), n'est pas du v^e siècle : je crois avoir suffisamment prouvé ailleurs (3) qu'il vécut sous les iconoclastes et qu'il mourut peut-être vers 822. L'Auxence expressément donné comme son compagnon de lutte (4) est donc un iconophile de cette époque, iconophile point autrement connu du reste, à moins qu'il ne faille l'identifier avec l'higoumène Auxentios qui posa diverses questions d'exégèse à saint Théodore Studite et en reçut une lettre de réponse parvenue jusqu'à nous (5).

Terminons sur cette remarque la vie de notre ermite. Le résumé qu'on vient d'en lire s'est borné aux seuls points chronologiques ou géographiques susceptibles soit de présenter quelque difficulté, soit de fournir quelque renseignement. Le reste regarde plutôt les hagiographes, s'il s'agit des miracles et des vertus qui remplirent l'existence du scholaire et de l'anachorète, les hymnographes ou les liturgistes, s'il s'agit du rôle que joua l'ancien *σπουδαῖος* de Sainte-Irène aux origines de la poésie ecclésiastique. Je n'ai point voulu empiéter sur leur terrain et leur ai laissé le soin d'ajouter tous les développements qui seraient moins à leur place dans le présent travail d'histoire et de topographie byzantine.

II. — LES ERMITES SUCCESSEURS D'AUXENCE.

Sanctifié par la vie d'un homme si en renom, consacré par

(1) G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie byzantine*, p. 59.

(2) A. ALEXOUDIS, *Ἐπισκοπικοὶ καταλόγοι*, dans le *Νεολόγος*, n° 6359, 9 octobre 1890.

(3) *Les premiers évêques de Chalcédoine*, dans les *Échos d'Orient*, t. IV, p. 109-112.

(4) H. DELEHAYE, *op. cit.*, col. 613, 13.

(5) *Lettre II*, 184, dans MIGNE, *P. G.*, t. XCIX, col. 1565.

la mort d'un vétéran qui avait donné l'habit anachorétique à tant de disciples répandus dans les alentours, le petit ermitage d'Auxence ne pouvait manquer de trouver un nouvel occupant. Il en fut ainsi : l'ex-scholaire eut un successeur et ce successeur compta lui-même des émules et des héritiers. Parmi ces hôtes du mont Skopa quelques-uns nous sont plus ou moins connus. En dehors de saint Étienne le Jeune qui nous arrêtera plus tard (1), les documents byzantins nous signalent Serge, Bendidianos, Grégoire et Jean.

Les documents byzantins auxquels je viens de faire allusion sont tous d'ordre hagiographique. En tête se présente la Vie de saint Étienne le Jeune écrite vers 809 par le diacre Étienne, du clergé de Sainte-Sophie à Constantinople, et publiée par B. de Montfaucon (2) : je la citerai d'après Migne qui l'a reproduite dans sa Patrologie (3). Vient ensuite une autre Vie du même saint dont j'attribuerai volontiers la paternité à quelque Syméon métaphraste : donnée en latin par Surius (4), signalée en grec dans plusieurs manuscrits, par exemple dans le codex sinaïtique 391 (5) et les codices athonites 14 d'Esphigménou, 5 de Dokhiar et 116 de Dionysiou (6), M. M. Gédéon l'a rencontrée dans le codex 74 Δ de Lavra, au mont Athos, et il en a extrait les courts fragments (7) qui seront cités ici sous la rubrique Anonyme D. La même œuvre, subissant deux métaphrases tardives, a successivement paru en grec romain dans le *Nouveau Paradis* d'Agapios Landos (8) et le *Grand Synaxariste* de K. Doukakis (9) : bien que rien n'autorise à voir dans la publication de ces deux auteurs une Vie distincte de la précédente, je la désignerai, pour plus de clarté, sous la rubrique Anonyme E et la citerai, à moins d'indication contraire, d'après le seul Agapios Landos. A ces deux biographies du

(1) Voy. p. 43.

(2) *Analecta graeca*, p. 396-531.

(3) *P. G.*, t. C, col. 1069-1185.

(4) *Vitae Sanctorum*, ad diem 28 novembris.

(5) V. GARDTHAUSEN, *Catalogus codicum graecorum sinaïticorum*, p. 93.

(6) S. LAMBROS, *Catalogue of the greek manuscripts on mount Athos*, n° 2027, 2679 et 3650, t. I, p. 171, 232 et 335.

(7) Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον, p. 284-287.

(8) Νέος παράδεισος, éd. de Venise, 1872, p. 198-215.

(9) Μέγας Συναξαριστής, novembre, p. 600-625.

martyr Étienne, il faut ajouter celle qu'un auteur inconnu, qui sera pour nous l'Anonyme F, a consacrée au saint anachorète Bendidianos : cette pièce git inédite en plusieurs manuscrits, tels que le codex 186 E de Lavra (1) et le codex 593 d'Iviron (2) ; mais le compilateur du *Nouveau Paradis* (3), d'après lequel je la citerai, et celui du *Grand Synaxariste* (4) nous en ont livré le fond habillé en grec vulgaire.

Demandons à ces documents toutes les données quelque peu intéressantes qu'ils peuvent contenir touchant les quatre premiers grands imitateurs connus de saint Auxence au mont Skopa, je veux dire Serge, Bendidianos, Grégoire et Jean.

A. — Serge.

Serge prit la place du maître dès que celui-ci eut rendu le dernier soupir. En nous le présentant comme le premier successeur d'Auxence, le biographe original de saint Étienne le Jeune nous déclare que l'ermitage hérité du grand anachorète était une grotte (5). Le biographe métaphrastique du même saint parle d'Auxence et de Serge ainsi que de leur demeure dans le même sens (6). On trouve la même note dans l'hagiographe anonyme à qui nous devons la Vie de saint Bendidianos (7). C'est, évidemment, que la bicoque de bois charpentée par les moines de Rufinians en 452 avait disparu de bonne heure. Elle était, nous donne à penser le biographe de Bendidianos (8), dans le voisinage d'un rocher plus ou moins concave. Le *κλυσός* primitif détruit, ce creux de rocher garda pour lui seul la gloire d'avoir abrité Auxence. On l'agrandit un peu sans doute, on l'aménagea, et la postérité, ignorante de cette légère transformation, attacha le souvenir du saint à la petite grotte où elle voyait les anachorètes se succéder derrière quel-

(1) Βυζαντινὸν ἱστοριόγιον, p. 67.

(2) S. LAMBROS, *op. cit.*, n° 4713, t. II, p. 179.

(3) Édition citée, p. 383-386.

(4) Février, p. 18-22.

(5) ÉTIENNE, *Vita Sancti Stephani junioris*, col. 1088; cf. col. 1089, 1097, 1184, etc.

(6) ANONYME D, p. 284; ANONYME E, p. 200.

(7) ANONYME F, p. 386.

(8) *Op. et loc. cit.*

ques planches. Qu'il y ait eu ce petit déplacement, cela paraît certain. Déjà, au début du ix^e siècle, le diacre Étienne (1) faisait observer que la position de la grotte ne répondait point tout à fait à la position indiquée pour le κλουβός d'Auxence dans la Vie de ce dernier.

Serge, présenté seulement comme le disciple de l'ex-scolaire (2), devait être son disciple préféré, son disciple par excellence, car le nombre était assez grand de ceux qui, revêtus du costume anachorétique par le solitaire du mont Skopa, pouvaient se donner à juste titre pour ses fils spirituels. Mais Serge ne survécut pas beaucoup à son maître. Cinq ans après la mort de ce dernier, son ermitage était libre et passait à Bendidianos.

B. — Bendidianos.

Bendidianos naquit dans ce que l'hagiographe appelle τὴν μεγάλην Μυσίαν (3) d'une famille opulente (4). Peu affectionné aux biens de la terre, il s'en vint, jeune homme, à Constantinople en quête d'un moine qui voulût bien lui couper les cheveux et le revêtir du froc. Sans retard, la montagne lui fut indiquée où vivait Auxence. Bendidianos s'y rendit, manifesta son désir d'embrasser la vie religieuse à l'insu de sa famille, subit quelques jours d'épreuve et de formation, puis fut établi ermite. Son maître dans la vie spirituelle, dit l'hagiographe, ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Au contraire, d'après la biographie originale d'Auxence (5) et d'après la notice de Bendidianos dans le Ménologe dit basilien (6), le jeune disciple eut le temps de rendre beaucoup de services au saint vieillard.

Quoi qu'il en soit, à la mort d'Auxence, Bendidianos *hérita de sa vertu et de son ascèse*. Ainsi, du moins, s'exprime le biographe qui nous sert de guide (7). Car cet hagiographe, pour

(1) *Op. cit.*, col. 1101.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1088; ANONYME D, *loc. cit.*

(3) ANONYME F, p. 383.

(4) ANONYME F, p. 384.

(5) MÉTAPHR., 57, col. 1428.

(6) MIGNE, *P. G.*, t. CXVII, col. 289.

(7) ANONYME F, p. 384.

mieux louer son héros, feint d'ignorer le pauvre Serge. Heureusement que les autres documents sont là qui nous aident à rétablir l'exacte vérité. Bendidianos, déclarent-ils en termes exprès, ne vint qu'au troisième rang (1) dans la dynastie d'anachorètes fondée par le scolaire de Théodose II. Aussi bien, le biographe de Bendidianos le confesse-t-il à moitié. Son saint, même d'après lui, resta durant cinq ans après la mort d'Auxence dans une toute petite cellule construite sur le flanc de la montagne, un peu au-dessous du saint ermitage. Pourquoi cette attente de cinq longues années complètes, sinon parce qu'un autre disciple plus avantagé occupait déjà la retraite du maître?

Le successeur de Serge survécut à Serge quarante-deux ans (2). Durant cette longue période, les vocations religieuses continuèrent à fleurir sur la montagne, tant et si bien que finalement le pieux solitaire se trouva diriger toute une légion de disciples. Ceux-ci vécurent, au moins dans les débuts, dispersés de droite et de gauche, comme au temps d'Auxence. En vinrent-ils dans la suite à former une communauté? La présence parmi eux d'un ecclésiarque, la mention d'une église conventuelle et d'un monastère (3) tendraient à le prouver. Par contre, comme nous le verrons plus tard, les documents relatifs à saint Étienne le Jeune nous défendent, en ce qui regarde les hommes, d'introduire la vie cénobitique au mont d'Auxence avant le milieu du VIII^e siècle. Auquel s'en rapporter de ces témoignages contradictoires? Peut-être que le biographe de Bendidianos, lequel est sans mérite et me paraît tardif, n'a pas bien saisi la nature du groupement de disciples opéré autour de son héros. Peut-être aussi, mais cette hypothèse offre moins de probabilité, qu'Agapios Landos, le métaphraseur de la biographie, n'a pas toujours suffisamment pesé la valeur des termes qu'il employait. En tout état de cause, soyons sages : évitons de résoudre le problème tant que nous feront défaut les éléments de la solution.

Qu'il eût des cénobites autour de lui ou qu'il eût des ermites, Bendidianos personnellement n'en mena pas moins la vie ana-

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1088; ANONYME D, p. 284; ANONYME E, p. 200.

(2) ANONYME F, p. 386.

(3) ANONYME F, p. 385.

chorétique, et cela jusqu'à la fin de ses jours. Il la mena telle qu'il convenait à un fils spirituel d'Auxence. D'accord avec son biographe, les biographes de saint Étienne le Jeune proclament très haut ses mérites. Le diacre de Sainte-Sophie le présente comme un thaumaturge en qui resplendissait l'éclat de toutes les vertus (1). L'auteur métaphrastique le qualifie d'un mot, θαυμάσιος (2). Et l'Église a sanctionné ces éloges en fêtant sa mémoire au 1^{er} février.

C'est ce jour-là, entre les années 510 et 520, que Bendidianos fut enseveli sur le théâtre de ses exploits ascétiques. Il faisait froid, la neige tombée en abondance couvrait le sol : quelques moines seuls purent venir des environs assister aux funérailles du serviteur de Dieu et prendre part au deuil de ses disciples. Ceux-ci, quelque temps auparavant, s'étaient réunis autour de leur maître pour l'entendre prêcher la nécessité de la foi, de la charité fraternelle et de l'aumône, puis, ils l'avaient vu condamner de l'intérieur l'unique ouverture de son ermitage. Chaque jour depuis, et plusieurs fois par jour, ils étaient venus lui adresser de pressants appels, sans jamais recevoir de réponse. Le 1^{er} février, enfin, ils avaient osé forcer l'entrée de sa retraite, et lui, à genoux, leur était apparu dans l'attitude de la prière, ne vivant plus (3).

Avant de mourir, Bendidianos avait fourni de nombreux renseignements à l'écrivain qui devait, quelques années plus tard, composer cette Vie de saint Auxence dont nous retrouvons la transcription à peu près textuelle dans le recueil métaphrastique. L'auteur en question, pour donner plus de poids à son récit, déclare que son informateur a connu le saint. « Celui-là, dit-il (4), celui qui nous a renseigné parlait une langue barbare en sa qualité de Mysien, mais il était d'un caractère infiniment vénérable, ayant vécu auprès du bienheureux Auxence. Il n'usait ni de vin, ni d'huile, ni de mets cuits, ni de fruits; du pain, de l'eau, des graines crues lui suffisaient, et encore n'en prenait-il jamais à sa faim, jamais à sa soif. Il passait presque toute la nuit en prière; le jour, il travaillait des mains façon-

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1068.

(2) ANONYME C, p. 284.

(3) ANONYME E, p. 386.

(4) SYM. MÉTAPHR., 57, col. 1428.

nant de charmantes petites croix (1) destinées à être distribuées en souvenir aux chrétiens qui montaient le visiter. » Pour terminer, l'hagiographe ajoute que cet anachorète « avait recueilli, après la mort d'Auxence, la double succession de ses mœurs et de son ermitage ». Et voilà des renseignements contemporains qui ne le cèdent pas en intérêt aux phrases plutôt vides du biographe de Bendidianos.

Ces renseignements, il faut le dire en passant, le bollandiste G. Henschen (2) les a entendus de Serge, premier successeur d'Auxence. M. M. Gédéon (3), qui d'ailleurs ne connaissait point ce passage du bollandiste, les a au contraire appliqués à Bendidianos. Entre ces deux opinions, on n'éprouve aucune peine à se décider pour la dernière. Serge n'ayant pas survécu plus de cinq ans à son maître, quiconque aurait pu consulter Serge aurait pu consulter plusieurs autres témoins oculaires de la vie d'Auxence, et le biographe de ce dernier, si préoccupé d'appuyer la véracité de son écrit, n'aurait pas manqué d'en appeler à eux. De plus, l'informateur de ce biographe était ἐκ τῆς Μουσίκης ἐρμώμενος (4), et, précisément, Bendidianos ἐγεννήθη εἰς τὴν μεγάλην Μουσίκην (5). Ajoutez, en outre, que la notice du Ménologe basilien (6) et celle du Synaxaire de Sirmond (7), très certainement basées sur une source différente de la Vie que nous possédons, disent en toutes lettres : « Bendidianos, sachant qu'il allait mourir, raconta la vie de saint Auxence à l'écrivain qui devait composer cette Vie. »

Je ne puis terminer ces lignes sur le troisième grand anachorète du mont Skopa sans faire observer que son nom, connu sous différentes formes, ne se trouve nulle part, que je sache, imprimé sous la forme *Bendidianos* que nous lui donnons. Le ménologe dit de Basile porte Βενδιμιανός (8); la Vie originale de

(1) L'auteur indique la matière dont les croix étaient faites. Le texte grec que j'ai sous les yeux, celui de Migne, porte ἐκ κερπίων, évidemment pour ἐκ κερατίων, et la traduction latine des Bénédictins *ex siliquis*. S'agit-il de corne ou de caroubier?

(2) *Acta Sanctorum februaryi*, t. II, p. 770.

(3) Βυζαντινὸν ἑρμολόγιον, p. 67.

(4) MÉTAPHR., 57, col. 1428.

(5) ANONYME F, p. 383.

(6) MIGNE, P. G., t. CXVII, col. 289.

(7) H. DELEHAYE, *op. cit.*, col. 438, 34.

(8) *Loc. cit.*

saint Étienne le Jeune, Βενδημινός (1); le *Nouveau Paradis*, Βενδεμινός (2) et Βενδιμινός (3); le *Grand Synaxariste*, Βενδημινός (4), Βενδεμινός (5) et Βενδιμινός (6); tous les autres livres hagiographiques ou liturgiques grecs, ceux du moins que j'ai sous les yeux, reproduisent unanimement l'une de ces formes, à l'exception toutefois d'un Synaxaire du xii^e siècle qui porte Βενδιανός (7) et du Synaxaire de Sirmond qui donne Βενδινιανός (8). Seul, dans son *Héortologe byzantin*, M. M. Gédéon écrit Βενδεδιανός, avec un δ à la troisième syllabe, parce que c'est là, dit-il (9), l'orthographe fournie par deux codices athonites. Et ces deux codices, ajouterai-je, ont peut-être raison, ou peu s'en faut. Il suffit en effet, pour mettre leur témoignage d'accord avec la philologie et la linguistique, d'adopter la forme Βενδιειανός ou Βενδιδιανός.

C'est que, devant un nom propre gréco-barbare commençant par Βενδ, il est impossible de ne pas reporter sa pensée sur la déesse Βενδῆς, l'Artémis ou Diane thrace, dont le nom également prononcé Μενδῆς, s'est déjà retrouvé plusieurs fois dans l'onomastique de la région. Nous devons, en effet, à l'épigraphie de connaître des hommes et des femmes tels que Μενδῆς (10), Μενδιῶρος (11), Μενδᾶς (12) et Βενδιῶρα (13). Le nom de notre saint, venu ἐκ τῆς Μουσῆας, a certainement la même origine. Seulement, au lieu d'être le nom même de la déesse ou d'en descendre par composition comme les quatre exemples ci-dessus, il en dérive indirectement par l'intermédiaire de βενδιδειον ou de βενδιδεια.

(1) ÉTIENNE, *op. et loc. cit.*

(2) Νέος Παράδεισος, édition citée, p. 383.

(3) Page 200.

(4) Novembre, p. 603.

(5) Février, p. 18.

(6) *Ibid.*

(7) H. DELEHAYE, *op. cit.*, p. viii; col. 437, 44 et 47.

(8) H. DELEHAYE, *op. cit.*, col. 438, 24.

(9) Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον, p. 67 et 185.

(10) J. MORDTMANN, Ἐπιγραφαὶ τῆς Θερσαλονίχης dans l'Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος, supplément au t. XIII (1881), p. 37 et 38.

(11) Corrigé à tort en Βενδιῶρος par Boekh, *CIG.*, n° 2034, t. II, p. 70. P. DETHIER et A. MORDTMANN, *Epigraphik von Byzantion und Constantinopolis*, dans les *Denkschriften der kais. Acad. der Wissensch., philos.-histor. Classe*, t. XIII, Vienne, 1854, part. II, p. 52.

(12) J. MORDTMANN, *op. et loc. cit.*; M. GÉDÉON, Ἐγγραφοὶ λίθοι καὶ κεράμια, p. 125.

(13) *CIG.*, n° 496, t. I, p. 474.

Un βενδιειον, nul ne l'ignore, était un temple de Bendis et les βενδιειαι étaient sa fête. De ces deux mots, le plus souvent écrits βενδιειον et βενδιειαι, découle comme de lui-même βενδιειανός ou, avec la graphie vulgaire, βενδιειανός. Comment, au contraire, dériver les autres formes? Et voilà, je crois, notre préférence pour *Bendidianos* suffisamment justifiée.

Ainsi établi, le nom propre de l'anachorète va nous aider à déterminer quelle fut sa patrie. Car sa patrie, non plus, n'est pas connue bien au juste. Le mot grec Μυσία s'applique tout ensemble à deux provinces, l'une européenne, la Mésie, l'autre asiatique, la Mysie : pour laquelle des deux nous faut-il prononcer? Plutôt, je crois, pour celle d'Europe, bien que l'expression ἡ μεγάλη Μυσία, qu'emploie le biographe de notre saint, ait officiellement désigné, à une certaine époque, une des parties de la Μυσία d'Asie. Voici, d'ailleurs, les raisons de cette préférence. D'abord la phrase déjà citée où il est dit que Bendidianos parlait un langage barbare du fait de son pays d'origine : τῇ γλώττῃ μὲν βάρβαρος ὑπῆρχεν ἐκ τῆς Μυσίας ὀρμώμενος, cette phrase, dis-je, se comprend aisément de la Mésie, que la civilisation gréco-romaine avait à peine entamée; mais comment la comprendre aussi bien de la Mysie, surtout de la Grande Mysie, où le flambeau des lettres grecques s'était allumé de si bonne heure pour y briller, grâce à Pergame, d'un éclat si vif? En second lieu, le nom même de Bendidianos, emprunté à la déesse thrace Bendis, paraît moins convenir à un Mysien, à un homme né relativement assez loin de la Thrace, tandis qu'il est tout naturel de le faire porter par un Mésien, par un homme né dans un pays limitrophe de cette province.

C. — Grégoire.

Le quatrième grand anachorète du mont Skopa fut Grégoire. Sur le compte de ce Grégoire nous serons bref, et pour cause : les documents à son endroit nous font complètement défaut. Ils se bornent, pour tout dire d'un mot, à la petite incidente que lui consacrent les deux Vies de saint Étienne le Jeune. Τέταρτος Γρηγόριος ὁ ἐγκρατὴς καὶ τῆς ἱερᾶς πολιάρχου ἀνάπλεως, ainsi parle le diacre Étienne (1). Plus concis, le biographe anonyme

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1088.

se contente de dire : ὁ ἱερεὺς Γρηγόριος τέταρτος (1), et les modernes métaphraseurs de son texte ont eu la bonne inspiration de n'y rien introduire de plus. Imitons-les.

Qu'il nous suffise, du moins, d'ajouter une phrase ou deux pour mettre en garde contre la confusion de notre Grégoire avec d'autres saints de même nom et des mêmes parages. Le saint Grégoire commémoré le 5 janvier ne mit les pieds sur le sol de la Bithynie qu'en 812, et c'est au cap Acritas qu'il vécut (2). Le saint Grégoire inscrit au 2 avril ne mourut qu'en 1240, et c'est sur la rive méridionale du golfe de Nicomédie qu'il fleurit (3). Le Grégoire du mont Skopa, point élevé d'ailleurs aux honneurs du culte, n'a rien de commun avec ces deux personnages.

D. — Jean.

Nous sommes un peu mieux documentés sur l'anachorète Jean, grâce aux deux biographies qu'a méritées son disciple Étienne le Jeune.

Jean revêtit le jeune Étienne de l'habit religieux et devint son maître en 731. Les hagiographes, qui profitent de cette occasion pour nous le présenter comme le quatrième successeur de saint Auxence, relèvent surtout en sa personne le charisme de la prophétie. Chez le diacre hagiophite il est appelé τίμιος Ἰωάννης, ὁ νέος Ἀδραᾶμ καὶ τοῦ διορατικοῦ χαρίσματος μετασχών (4). L'auteur de la métaphrase l'introduit avec ces cinq mots : ὁ τὴν ψυχὴν διορατικώτατος Ἰωάννης (5). De ses vues prophétiques Jean donna une preuve éclatante en instruisant le jeune Étienne de son avenir.

Celui-ci, un jour, avait été obligé de quitter le sommet de la colline. Au retour, il trouva son maître la tête appuyée sur la fenêtre de l'ermitage et pleurant à chaudes larmes. Il entra et se prosterna comme d'ordinaire, attendant la bénédiction ; mais

(1) ANONYME D, p. 285.

(2) Cf. *Saints iconophiles*, dans les *Échos d'Orient*, t. IV (1901), p. 347.

(3) Sa Vie, écrite par Joseph Calothète, a paru, métaphrasée en grec vulgaire, dans le *Νέον ἐκλόγιον* de Nicodème et reparu dans le *Grand Synaxariste* de Doukakis, avril, p. 27-35.

(4) *Op. cit.*, col. 1088.

(5) ANONYME D, p. 285.

le vieillard continua de pleurer, sans le bénir. Lui, toujours prosterné, se demandait au fond de son âme quel pouvait bien être le motif d'une si amère douleur. Alors, éclairé d'en haut sur les pensées de son disciple, Jean se tourna vers lui et d'une voix douce : « C'est, lui dit-il, à cause de toi que je pleure, mon très cher enfant. J'ai appris que le lieu où nous sommes jouira d'une grande importance et sera ruiné par nos brûleurs d'images, sous toi. » Aussitôt Étienne de pousser un douloureux gémissement et de s'écrier : « Quoi ! mon père, moi aussi je périrai dans leur hérésie ? Je ne ferai point mon salut ? » Mais Jean le rassura. « Ce n'est point cela, mon enfant, lui dit-il, mais prends garde qu'il est écrit (1) : *Celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.* » Et il lui prédit tout ce qui devait arriver (2).

Jean, déjà d'un âge avancé lors de la vêtue d'Étienne, eut ce dernier comme disciple durant une quinzaine d'années seulement. Les détails de son existence durant cette période nous sont inconnus. Nous savons, cependant, qu'une simple natte constituait son lit (3). Nous savons en outre que les solitaires et les moines des environs se rendaient souvent auprès de lui et que, lors de leurs visites, il envoyait chercher au couvent des Trikhinaires tout ce qu'il fallait pour les recevoir (4).

Assidus auprès de Jean durant sa vie, ces religieux ne manquèrent point d'assister à ses funérailles. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, Étienne s'empressa de les en informer en frappant de la simandre (5), et cet appel, communiqué de proche en proche, les rassembla, nombreux, de tous les environs. Ils déposèrent le dernier baiser sur le front de l'ascète et descendirent ses restes vénérés au cimetière où ses prédécesseurs dormaient leur dernier sommeil. C'était en 743 ou 746. Dans l'ermitage devenu libre Étienne le Jeune allait s'enfermer.

Avant de passer à ce nouvel occupant et de résumer sa vie, nous ne pouvons pas ne pas faire une petite remarque sur la dynastie anachorétique du mont Skopa. D'après l'hagiographe

mat.

(1) Matth., x, 22.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1093.

(3) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1104.

(4) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1092 et 1093.

(5) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1096; ANONYME D, p. 285.

Étienne (1) et le métaphraste qui l'a suivi (2), il n'y eut que quatre solitaires à se succéder dans le vénérable ermitage entre la mort d'Auxence et l'inclusion d'Étienne le Jeune. Or, l'espace est réellement trop grand d'une date à l'autre pour que si peu d'ascètes aient pu assurer une succession ininterrompue. Mort un 14 février du règne de Léon, Auxence termina nécessairement sa carrière terrestre au plus tard en l'année 473. Serge, possesseur de son ermitage durant cinq ans, ne put l'occuper, même en mettant les choses au mieux, au delà de 478. Ajoutez à ce chiffre les quarante-deux années fournies par Bendidianos et vous arrivez à 520. Si, ensuite, vous laissez Grégoire pour passer à Jean, vous trouvez que cet ascète, mort en 743 ou 746, n'a guère pu s'enfermer dans l'ermitage avant 680. Et que vous reste-t-il d'années à combler, une fois mise de côté la part de Serge, de Bendidianos et de Jean? Il vous reste à combler de 520 à 680, la bagatelle de plus d'un siècle et demi. Est-ce le seul Grégoire qui suffit à boucher un pareil trou? Poser la question c'est y répondre. Donc, de deux choses l'une, ou l'ermitage resta longtemps inoccupé, ou ses occupants furent plus nombreux.

La première de ces deux hypothèses ne s'accorde point avec le récit de l'hagiographe Étienne, lequel paraît bien vouloir mettre son lecteur en présence d'une série d'anachorètes se succédant l'un à l'autre sans aucun intervalle dans le même ermitage. Quant à la seconde hypothèse, elle contredit encore plus formellement ce même hagiographe : pour lui, et la chose se trouve répétée quatre ou cinq fois, Étienne le Jeune est bien le sixième solitaire du mont Skopa (3), au même rang vis-à-vis d'Auxence que Jared vis-à-vis d'Adam (4). Il y avait évidemment une grosse lacune dans les informations du diacre de Sainte-Sophie touchant l'histoire, aux VI^e et VII^e siècles, de la montagne ou colline de saint Auxence.

Je dis ici *montagne ou colline de saint Auxence*, et c'est l'expression qui s'impose. A l'époque où nous sommes parvenus, en effet, le mont Skopa n'a plus d'autre nom ; tout le monde

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1088.

(2) ANONYME D, p. 284 et 285.

(3) Cette affirmation est exprimée à plusieurs reprises aux col. 1088, 1096, 1097.

(4) *Op. cit.*, col. 1096.

l'appelle τὸ ἔπος τοῦ ἁγίου Αὐξέντιου. Implantée dès la fin du v^e siècle, cette dénomination devait rester en usage, non point, comme l'espérait un hagiographe (1), durant toute l'éternité, du moins durant toute la période byzantine, et c'est elle qu'il nous faut employer désormais.

III. — SAINT ÉTIENNE LE JEUNE.

Le mont Saint-Auxence n'a pas eu, après son éponyme, d'habitant plus glorieux que saint Étienne le Jeune.

Deux époux vivaient, au début du règne d'Anastase II, à Constantinople, sur la grand'rue impériale, au Stavrion, près du quartier dit τὰ Κόνιστα (2). L'un s'appelait Grégoire (3) et l'autre Anne (4). Ils avaient déjà deux filles depuis longtemps, mais point de garçon. Anne de ce fait éprouvait un profond chagrin, et ce chagrin allait d'autant plus en augmentant que s'approchait davantage le moment où serait perdue pour elle toute espérance de maternité. Aussi, dévote chrétienne, priait-elle avec ferveur. Tous les sanctuaires dédiés à la Vierge dans les murs de Constantinople étaient l'objet de ses pèlerinages. Elle fréquentait celui des Blakhernes à peu près chaque jour, ne manquant jamais surtout d'y prendre part à la grande vigile hebdomadaire qui réunissait les meilleurs chrétiens de la capitale dans cette église la nuit du vendredi au samedi. Une de ces nuits, la Vierge daigna donner à la pieuse femme l'assurance qu'il lui serait fait selon son désir (5).

Anne touchait presque au terme de sa grossesse le jour où saint Germain de Cyzique fut intronisé sur le siège de Constantinople. Ce jour-là, les coudes vigoureux de son mari lui ouvrant un chemin à travers les rangs pressés de la foule, elle réussit à pénétrer dans Sainte-Sophie et put demander au nouveau pa-

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1088.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1073.

(3) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1088. Mais il est appelé Jean dans le Synaxaire de Sirmond, col. 261, 28, et par Nicodème l'hagiorite, *Συναξαριστής*, édition de Zante, 1868, t. I, p. 303.

(4) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1076; ANONYME E, p. 198.

(5) ÉTIENNE et ANONYME E, *op. et loc. cit.*

triarche une bénédiction toute spéciale pour le fils à naître. « Que Dieu le bénisse, répondit Germain, que Dieu le bénisse par l'intercession de la Théotokos et du protomartyr Étienne! » Le nom de ce protomartyr fut solennellement imposé à l'enfant le huitième jour après sa naissance. Le quarantième jour, ses parents le portèrent aux Blakhernes et promirent à la Vierge de le consacrer au Seigneur dans l'état monastique. Plus tard, le samedi saint, ils le présentèrent au patriarche qui le baptisa.

Ces faits, racontés par le diacre Étienne (1), par un métaphraste (2) et par le biographe anonyme de saint Germain (3), ne peuvent laisser aucun doute sur la date de la naissance de saint Étienne le Jeune. Pour Nicodème l'hagiorite (4) et pour K. Doukakis (5), Étienne serait né en 713. Pour M. M. Gédéon (6), il serait né en 714. Ni 713, ni 714 ne sont acceptables. Germain, au témoignage exprès de Théophane le Chronographe (7), inaugura son patriarcat seulement le 11 août 715, et le fils d'Anne, ainsi que l'affirme le diacre hagiosophite (8), naquit seulement plusieurs jours après l'intronisation du prélat. Étienne le Jeune vint donc au monde vers le mois de septembre 715, et son baptême, célébré par le patriarche au premier samedi saint qui suivit sa naissance, eut lieu le 18 avril 716.

A six ans, le petit Étienne fut appliqué aux études et sa vie, dès lors, fut toute de travail, toute de prière. Auprès de ses maîtres, il fit les plus rapides progrès. Avec sa mère, il apporta dans les églises la plus extraordinaire ferveur. Là, durant les leçons de l'office, au lieu de s'asseoir, il se tenait debout le plus près possible du lecteur, écoutait de toutes ses oreilles la lecture faite et en apprenait ainsi le texte par cœur au point de pouvoir le réciter ensuite de mémoire. Passion de martyr, vie de saint, passage patristique, il apprenait tout,

(1) *Op. cit.*, col. 1076, 1077 et 1080.

(2) ANONYME E, p. 198 et 199.

(3) Βίος τοῦ ἁγίου Γερμανοῦ, n° 7 et 8, publié par M. A. Papadopoulos-Kerameus dans les Ἀνέκδοτα ἑλληνικά τῆς μαυροκορδατείου βιβλιοθήκης, Constantinople, 1884, p. 8.

(4) Συναξαριστής, t. I, p. 303.

(5) Μέγας Συναξαριστής, novembre, p. 600.

(6) Βυζαντινὸν ἱστοριόγιον, p. 195.

(7) *Chronographia*, ad annum 6207.

(8) *Op. cit.*, col. 1077.

bien qu'il eût une préférence marquée pour les extraits de saint Jean Chrysostome (1).

Avec de pareils goûts, l'enfant ne pouvait que sourire à cette vie monastique dont ses parents avaient fait vœu pour lui. Grandi, tous ses désirs furent d'entrer dans un des monastères de Constantinople. Mais comment, dans ces monastères, se promettre le calme nécessaire à la vie religieuse? L'iconoclasme venait d'éclater, un hérétique pesait sur le trône des empereurs, un intrus occupait le siège des patriarches : orthodoxe, iconophile ardent, le monachisme était en proie à toutes sortes de persécutions. Anne et son mari estimèrent que leur fils serait mieux hors des murs de la capitale. Aussi, lorsqu'il eut seize ans (2), le conduisirent-ils au mont de saint Auxence. L'anachorète Jean, qui sanctifiait alors cette colline, prévint l'avenir du jeune postulant et fut trop heureux de se l'attacher en lui donnant l'habit religieux (3).

De 731, date de sa vêtue, à 743 ou 746, date de sa propre réclusion, Étienne fut le disciple le plus soumis et le plus dévoué. Il pria Dieu et servit Jean. Le service personnel de l'anachorète n'avait rien, à vrai dire, de bien compliqué. Seulement, les visiteurs affluaient à son ermitage et quelqu'un devait être là pour les introduire auprès de lui. De plus, il n'y avait point d'eau sur le sommet de la colline et force était d'aller s'en approvisionner au couvent de femmes établi au bas. Recevoir ces visiteurs et monter cette eau était le travail du disciple (4).

Au cours des années qui nous occupent, le père d'Étienne mourut à Constantinople. Étienne obtint aussitôt d'aller régler ses affaires de famille et ce règlement lui fut aisé, grâce aux bonnes dispositions de sa mère et de ses deux sœurs. Une de ces dernières avait déjà pris le voile au monastère urbain de Monokionion (5). L'autre, qui s'appelait Théodote (6), éprouvait, elle aussi, l'attrait le plus vif pour la vie religieuse. Quant à la mère, elle avait trop de piété pour ne pas, devenue veuve,

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1081 et 1084.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1089; ANONYME D, p. 285.

(3) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1088 et 1089.

(4) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1092.

(5) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1093 et 1177.

(6) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1156.

se consacrer tout entière à Dieu. Cela étant, quelques jours suffirent à tout arranger : les biens de la famille furent vendus et, tandis que la vierge de Monokionion restait dans sa cellule, Anne et Théodote se rendirent avec Étienne auprès de l'anachorète Jean. Là, elles obtinrent l'habit monastique et descendirent s'enfermer au pied de la colline dans le monastère fondé par Auxence (1). Étienne accompagna jusqu'au seuil de leur nouvelle demeure cette mère et cette sœur qui ne devaient jamais plus cesser de vivre auprès de lui.

En 743 ou 746, lorsque Jean s'éteignit, Étienne devint l'héritier de son ermitage. Le nouveau reclus, âgé de vingt-huit ou de trente et un ans (2), ne voulut point vivre aux dépens d'autrui. Il apprit à tisser les filets de pêche, à copier les manuscrits, double source de petits revenus où les pauvres ne manquèrent point de trouver leur compte. Bientôt, avec les pauvres, une foule d'autres chrétiens accourut auprès de l'ermite. Bientôt même, quelques-uns de ces pèlerins s'éprirent si fort de lui qu'ils résolurent de quitter le monde et de vivre à ses côtés. De là, ainsi que nous le verrons plus tard, la construction d'un monastère qui s'appela monastère de saint Auxence.

Étienne, quoique reclus, se trouva réduit à subir l'higouménat. Il le subit le moins possible. Dès 754 ou 757, en effet, pour être moins distrait dans son ascétisme, il promut le moine Marin à la dignité d'économe et lui confia la direction de tous les autres religieux. En même temps, pour se mortifier davantage, il abandonna la grotte de ses devanciers et s'improvisa une prison encore plus étroite tout au sommet de la colline, en un point que le diacre hagiographe estimait être le véritable emplacement du *κλυστήριον* primitif (3). C'est là que les moines de Constantinople et des environs, partout malmenés, accoururent chercher conseil et réconfort contre l'iconoclasme ; là aussi que la persécution vint prendre l'illustre reclus.

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1093.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1097. La métaphore moderne d'Agapios Landos, p. 201, et de K. Doukakis, p. 604, dit trente ans ; mais le texte métaphrastique primitif cité par M. M. Gédéon, *Βυζαντινὸν ἱστορικόν*, p. 295, porte trente et un ans comme celui du diacre. J'introduis, pour ma part, l'âge de vingt-huit ans dans l'hypothèse que le diacre Étienne, biographe primitif, a mal calculé la date de la naissance du saint. Il sera question plus bas de cette hypothèse.

(3) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1101.

En 753, un conciliabule ouvert au palais de Hiéria le 11 février et clôturé à l'église des Blakhernes le 27 août, avait lancé l'anathème aux saintes images, et, depuis, Constantin Copronyme imposait la reconnaissance de son hérésie à tous les sujets de l'empire. Voisin de la capitale et connu comme il l'était, Étienne finit par être mis en demeure de souscrire à la doctrine iconoclaste. On devine l'échec du patrice Calliste chargé de le conquérir. Calliste, de retour à Constantinople, fit son rapport. Aussitôt des ordres lui furent donnés et des soldats pour qu'il s'en retournât sur la montagne arracher Étienne de son trou et ses moines de leurs cellules. Parqués au bas de la colline, dans le cimetière contigu au couvent des Trikhinaïres, les malheureux y restèrent sans nourriture six jours durant. Ils y seraient morts de faim, sans doute, si la guerre à soutenir contre les Bulgares n'avait placé Copronyme dans la nécessité d'employer ses soldats à autre chose qu'à torturer de pauvres religieux. Le septième jour donc, à l'arrivée d'un messager impérial, Étienne et les siens reçurent la permission de regagner le sommet de la montagne et les hommes de Calliste allèrent rejoindre leur corps pour entrer en campagne (1).

Calliste, avant de partir, avait acheté un moine auxentien, le moine Serge, et combiné avec lui tout un plan contre Étienne. Serge s'enfuirait auprès d'Aulicalamos, préposé aux douanes dans le golfe de Nicomédie; là, il accuserait son higoumène d'entretenir des relations coupables avec Anne, religieuse au couvent des Trikhinaïres, et s'empresserait de faire parvenir cet acte d'accusation au camp de l'empereur. Celui-ci, aussitôt, enverrait ordre au patrice Anthès, préfet de Constantinople, de lui expédier la prétendue complice. Anne, dont on avait déjà gagné la servante, succomberait sans doute aux flatтерies, tout au moins à la peur; en acceptant de gré ou de force la honte des crimes infâmes qu'on lui imputerait, elle finirait par fournir une arme contre Étienne. Alors, ce misérable iconophile serait déshonoré tout ensemble et perdu : on pourrait sévir contre lui et le mettre à mort sans risquer de le voir passer pour un martyr. Tel était le plan. Il échoua au dernier moment devant la fermeté héroïque d'Anne (2).

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1121-1125.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1125-1132.

Une autre manœuvre agencée dès le lendemain réussit mieux. Si elle n'atteignit pas la réputation du saint, elle suffit du moins à établir son mépris des ordonnances impériales. Entendez ici les mesures prises par Léon III et Constantin V contre le monachisme. Dans cette comédie Georges Syncletous, jeune courtisan chéri de Copronyme, fut destiné à jouer le premier rôle. Il s'en alla, muni d'instructions détaillées, trouver l'ermite, feignit auprès de lui un profond dégoût pour la vie du monde, sollicita ardemment l'habit religieux, l'obtint au bout de trois jours, resta trois autres jours dans le monastère, puis s'en revint à la cour avec son froc, preuve indiscutable de la propagande monastique exercée en dépit des lois aux portes mêmes de Constantinople. Le retour du fourbe fut l'occasion des scènes les plus sacrilèges sur l'Hippodrome. Quant à Étienne, il y gagna d'être arraché de son ermitage et enfermé à Chrysopolis, dans le couvent de Philippique, durant dix-sept jours. Là, une fois, il eut à tenir tête à tout ce que l'iconoclasme comptait de docteurs, à des prélats comme Théodose d'Éphèse, Constantin de Nicomédie, Constantin de Nacolia (1), Sisinnios Pastillas de Pergé, Basile Trikakabos de je ne sais d'où, à des fonctionnaires civils comme Calliste, Kombokonon et Masaras. Il réfuta sans peine tous leurs arguments et fut exilé à Proconnèse (2).

Exilé, Étienne ne se départit point de sa vie solitaire. Un creux de rocher lui servit d'abri sur la falaise de Kissouda, au sud de l'île, près d'une église dédiée à sainte Anne. Peu de jours après son installation dans cette grotte, qu'une petite construction devait bientôt remplacer, il vit accourir auprès de lui presque tous les religieux du mont Saint-Auxence. Anne, sa mère, et Théodote, sa sœur, quittant le couvent des Trikhinaires, vinrent également se fixer dans l'île à proximité de son ermitage. C'est là que la carrière de ces deux femmes devait prendre fin. Anne mourut la seconde année de son séjour à Proconnèse. A sa fille, avant de rendre le dernier soupir, elle

(1) Je maintiens ce nom ici pour donner la liste complète fournie par l'hagiographe; mais il semble bien que, lors du passage de saint Étienne à Chrysopolis, le fameux Constantin de Nacolia était mort depuis de longues années déjà. Cf. A. LOMBARD, *Constantin V, empereur des Romains*, Paris, 1902, p. 7 et 8.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1132-1145.

dit : « Ne pleure point, ma Théodote, tu vas me suivre. » Et, en effet, Théodote s'éteignit doucement sept jours plus tard (1).

L'anachorète avait fermé ces deux tombeaux depuis plusieurs mois lorsque la persécution se ralluma contre lui. Un de ses miracles en fut la cause. Il avait guéri un soldat arménien de Thrace, et le miraculé, par reconnaissance, vénérât les images. « Comment, s'écria l'empereur en apprenant le fait, comment, même déporté, il continue à prêcher au peuple son idolâtrie ! » Et il ordonna sur-le-champ d'aller prendre le solitaire, de le jeter pieds et poings liés dans un des cachots de Constantinople.

Après quelques jours d'incarcération dans la Phialé, Étienne comparut devant Constantin Copronyme. Il parla, durant l'interrogatoire, avec une entière franchise, et même, pour donner plus de poids à son argumentation, il ne craignit pas de fouler aux pieds une monnaie frappée à l'effigie du prince. Tant de hardiesse ne pouvait lui valoir sa grâce : il fut remis dans les fers et dirigé sur la prison du Prétoire. La prison du Prétoire à ce moment ne comptait guère, en fait de criminels, que des moines, mais elle en comptait beaucoup, exactement 342, et pas un sur le nombre qui n'eût souffert pour la foi, pas un auquel il ne manquât ou les cheveux, ou la barbe, ou les oreilles, ou le nez, ou les yeux, ou les mains. Cette phalange de glorieux mutilés choisit d'un commun accord Étienne pour supérieur et la prison du Prétoire se trouva transformée en couvent (2).

Étienne y languit durant onze mois (3). Un beau jour, ce temps écoulé, ordre fut donné de lui trancher la tête. Moins d'une heure plus tard, tandis que l'on conduisait sa victime au supplice, Constantin Copronyme feignit de se raviser et contremanda l'exécution. Il ne voulait pas, disait-il, chagriner l'impératrice Eudoxie, en l'honneur de qui, ce jour-là, tout le paganisme de la cour était en fête. Mais son unique mobile, au vrai, était de préparer par cette mesure le succès du suprême effort qu'il voulait tenter pour gagner cet iconophile dont la perversion lui importait plus que la mort. Dès la nuit

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1145-1156.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1156-1168.

(3) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1164.

venue, il envoya deux fonctionnaires solliciter Étienne, leur enjoignant, si l'anachorète restait obstiné, de lui arracher l'âme sous les coups de verges. Meilleurs que leurs maîtres, les deux fonctionnaires ne firent ni l'un ni l'autre. L'empereur s'en plaignit au réveil. Tout aussitôt, de féroces courtisans se précipitèrent au Prétoire, attachèrent une corde aux fers de l'anachorète et le trainèrent ainsi, par les pieds, hors de sa prison. Piétiné, lapidé, bâtonné, Étienne eut encore la force de saluer au passage le sanctuaire de saint Théodore. A l'instant même, en punition de cette marque de vénération, il reçut d'un certain Philommatès un coup si violent sur la tête qu'il en mourut. Son cadavre n'en fut pas moins traîné, plusieurs heures encore, à travers les rues de la ville, parmi les outrages de la populace. On le conduisit même au couvent de Monokionion dans l'intention de forcer la sœur d'Étienne à jeter de ses propres mains une pierre ou deux sur les restes du martyr. Si la religieuse, prévenue à temps, ne s'était enfermée dans un tombeau qui la déroba à toutes les recherches, elle serait devenue, elle aussi, la victime de ces misérables. A la fin, le corps d'Étienne fut jeté dans le lieu réservé à l'inhumation des païens et des criminels (1).

Seule, une partie du cerveau reçut une sépulture plus digne. L'iconophile Théodore, attaché au couvent de Dalmate, l'avait furtivement recueillie dans la rue. Il la porta à l'higoumène de Dios qui la déposa religieusement dans un des oratoires du monastère, dans l'oratoire du protomartyr Étienne. Cette opération, en dehors de l'higoumène et de Théodore, eut un troisième témoin, qui devait plus tard se jeter dans l'hérésie et tout dévoiler à Constantin Copronyme (2).

Le supplice d'Étienne est fixé par l'hagiographe primitif (3) et ses métaphrastes à un 28 novembre. Le mois est certain. Le jour l'est aussi. Si le texte de Théophane porte : τῇ κ' τοῦ νοεμβρίου (4), et la traduction d'Anastase : 12 *calendas decembris* (5), c'est que le chronographe ou sa source a oublié par

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1168-1177.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1177-1181.

(3) *Op. cit.*, col. 1177.

(4) *Chronographia*, ad annum 6257.

(5) *Chronographia*, MIGNE, P. G., t. CVIII, col. 1383.

distraction l'η de κη'. Du moins, les documents liturgiques, d'accord avec le biographe, sont trop unanimes en faveur du 28 pour que l'on puisse hésiter un seul instant sur ce quantième. Mais le 28 novembre de quelle année? C'est ici que la certitude manque et que les auteurs discutent.

Le P. Carpentier, des bollandistes, défend 767 (1). Fabricius, qui indique une fois 767 (2), indique une autre fois 766 (3). M. C. de Boor se prononce pour 765 (4). M. A. Lombard donne ses préférences à 764 (5). C'est 764, en effet, qu'indiquent Théophane le Chronographe et Nicéphore le patriarche. Théophane (6), suivi par Anastase (7) et Cedrenus (8), fixe le martyre à la vingt-cinquième année de Constantin et à la dernière IV^e indiction de son règne : or, d'après une particularité chronologique récemment mise en lumière (9), cette vingt-cinquième année s'ouvrit le 18 juin 764 et cette IV^e indiction commença de courir le 1^{er} septembre 764. Quant à Nicéphore, il raconte la mort de saint Étienne (10) avant la chute du patriarche Constantin (11), et ce patriarche, nous le savons par Nicéphore lui-même (12) et par Théophane (13), chuta le 30 août 765. Les deux chroniqueurs sont donc bien pour novembre 764. Par malheur, le diacre de Sainte-Sophie ne parle point dans le même sens. Le saint, déclare-t-il (1), mourut le 28 novembre durant la cinquante-troisième année de son âge, et cette indication amène nécessairement au 28 novembre 767. Des chroniqueurs ou de l'hagiographe qui a raison?

Je n'ose jeter la pierre aux chroniqueurs. En effet, non con-

(1) *Acta Sanctorum octobris*, t. VIII, p. 131.

(2) *Bibliotheca graeca*, V, 32, éd. Hambourg, t. IX, p. 144.

(3) *Op. cit.*, V, 11, t. VII, p. 478.

(4) *Nicephori opuscula historica*, Leipzig, 1880, p. 72.

(5) *Constantin V, empereur des Romains*, p. 156, note 3.

(6) *Op. et loc. cit.*

(7) *Op. et loc. cit.*

(8) *Historiarum compendium*, MIGNE, *P. G.*, t. CXXI, col. 893.

(9) H. HUBERT, *Chronologie de Théophane*, dans la *Byz. Zeitschrift*, t. VI, p. 491.

(10) *Opuscula historica*, p. 72.

(11) *Op. cit.*, p. 74.

(12) *Op. cit.*, p. 75.

(13) *Op. cit.*, ad annum 6257.

(14) *Op. cit.*, col. 1177.

tents d'être d'accord entre eux, non contents d'affirmer l'un et l'autre avec assurance, ils mettent tous deux la mort de l'ermite en relation avec des événements trop considérables pour qu'on puisse aisément supposer qu'ils les ont fixés trois ans trop tôt. Rien de pareil ne défend le biographe.

Celui-ci doit être cru quand il écrit que la naissance d'Étienne suivit l'intronisation de saint Germain : la raison en est qu'il tenait directement le fait de plusieurs personnes à qui la mère du solitaire l'avait elle-même affirmé par serment (1). Mais cette naissance, qu'il faut ainsi placer au commencement de l'automne 715, je soupçonne fort le biographe de l'avoir rattachée dans son esprit et dans ses calculs à une date antérieure de deux ans. Au vrai, la seule donnée chronologique explicite qu'il mette à la base de son récit, et très solennellement, c'est l'an 1^{er} d'Anastase II avec l'an 6222 de l'ère mondaine d'Alexandrie (2), et pareille indication se rapporte de toute nécessité à l'automne 713. Ainsi, le biographe aura cru que son héros, né en 715, au début d'une quatorzième indiction, était né en 713, au début d'une douzième.

A cette première inadvertance, il en a, ce me semble, ajouté une autre. Comme Théophane, il a su que le solitaire auxentien était mort durant la dernière quatrième indiction de Constantin Copronyme, mais, au lieu d'imiter Théophane et de nous transmettre cette donnée telle quelle, il a préféré nous indiquer la date par l'âge du saint. En calculant cet âge il a fait erreur. La chose, certes, lui était facile. Aux premières années du ix^e siècle, alors que l'indiction rendue irrégulière en 725 était redevenue régulière en 773 (3), nul ne songeait plus à l'avance de douze mois que l'indiction byzantine officielle avait eue, durant quarante-huit ans, sur l'indiction véritable. Faute d'y songer, le diacre hagiophile se dit : « Né en septembre-octobre, durant la douzième indiction contemporaine d'Anastase II, et martyrisé le 28 novembre, durant la dernière quatrième indiction de Constantin V, mon héros est mort dans la *cinquante-troisième* année de son âge ». Il fallait : *cinquante-deuxième*.

De là, si nos hypothèses sont justes, il reste que le biographe

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1077.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1073.

(3) H. HUBERT, *op. cit.*, p. 505; A. LOMBARD, *op. cit.*, p. 51, note.

a donné trois ans d'existence de trop à saint Étienne le Jeune, deux au commencement de sa vie, un à la fin. Le saint, au lieu de 53, n'a vu que 50 novembres sur la terre. Il a vécu, non pas de la douzième indiction (septembre-octobre 713) à la quatrième indiction régulière (novembre 765), mais bien de la quatorzième indiction (septembre-octobre 715) à la quatrième indiction anticipée (novembre 764). Moyennant quoi, il n'est plus question de 767 comme date mortuaire et le biographe se trouve d'accord avec les chroniqueurs.

Pouvons-nous, sur ces bases, essayer de résumer la chronologie de saint Étienne? Les dates de l'hagiographe, nous l'avons dit, sont données par l'âge du martyr. Les deux dernières, qui se rapportent à un détail du séjour dans l'île de Proconnèse et à la mort, sont nécessairement comptées, dans notre système, d'après l'âge fautif. La première qui se réfère à la vêtue, doit être plutôt comptée d'après l'âge réel, sous peine de faire débiter le saint excessivement jeune. Quant aux dates intermédiaires, elles peuvent être comptées soit d'après l'âge réel, soit d'après l'âge fautif, selon que le diacre hagiophile a appris d'autrui ou a calculé lui-même le nombre d'années qu'avait le saint lors de tel ou tel événement. Nous nous arrêterons donc à ceci :

715, septembre-octobre : naissance.

731 vêtue.

743 ou 746 réclusion.

754 ou 757 changement d'ermitage.

760, printemps entrevue avec Calliste.

760, automne séjour à Chrysopolis, exil à Proconnèse.

760, fin, ou 761, début réclusion dans l'exil.

762 mort d'Anne et de Théodote.

763, décembre rappel à Constantinople.

764, janvier comparution devant Constantin V.

764, 28 novembre martyre.

Ce n'est pas cependant que cette chronologie ne souffre deux grosses difficultés : 1° Contrairement à l'hagiographe qui place le séjour forcé d'Étienne à Chrysopolis immédiatement après une campagne de Constantin Copronyme contre les Bulgares, on ne voit pas que pareille campagne ait eu lieu en l'année 760; 2° Contrairement à l'hagiographe qui enferme au Prétoire avec

Étienne un moine torturé en Asie par le stratège Michel Lakhanodrakon, l'on ne voit pas que pareil stratège ait pu agir en Asie avant le 1^{er} septembre 765. Telles sont les deux difficultés. Elles sont considérables assurément. Le sont-elles au point qu'il faille leur sacrifier la chronologie établie ci-dessus?

Examinons la première. Qui nous renseigne sur les luttes byzantino-bulgares aux années 755-765? Deux chroniqueurs, Nicéphore et Théophane. Mais celui-ci, au témoignage du récent historien de Constantin V (1), est incomplet. Et celui-là, tout le monde peut le constater, raconte les événements de cette décade en deux fois sans les distribuer chronologiquement. Cela étant, au lieu de chercher dans les deux chroniqueurs un élément d'objection contre l'hagiographe, ne vaut-il pas mieux chercher dans l'hagiographe un élément de précision pour les deux chroniqueurs? Une succession de faits qui arrangerait toutes choses serait celle-ci : invasion des Bulgares jusqu'au Long-Mur (755); expédition de Constantin V contre les Slaves de Thrace (758); campagne des Grecs contre les Bulgares et succès de ceux-ci à Veregaba (759); nouvelle campagne et revanche des Byzantins à Marcellae (760); révolutions intérieures en Bulgarie (761-762); campagne de Copronyme contre Teleztès et défaite de ce dernier à Anchialo (30 juin 762); nouveaux changements politiques en Bulgarie et négociations avec Byzance (762-764); courte campagne contre les Bulgares (764); autre campagne de Constantin V du 21 janvier au 17 juillet (765). Cette succession des faits, je le répète, non contente d'arranger toutes choses, ruinerait l'objection par la base. Et qui nous dit, dans le désaccord ou le silence des chroniqueurs, que les événements ne s'enchaînerent pas ainsi?

La seconde difficulté, à peine indiquée plus haut, veut être expliquée en détail. Au Prétoire, écrit le diacre de Sainte-Sophie (2), Étienne eut pour compagnon le prêtre Théostéricte de Pélécète qui lui raconta les cruautés exercées par Lakhanodrakon, gouverneur d'Asie. Or, au témoignage de Théophane (3), Michel Lakhanodrakon ne fut promu stratège du thème des Thrakésiens, ancienne province d'Asie, que durant la cin-

(1) A. LOMBARD, *op. cit.*, p. 44.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1165.

(3) *Op. cit.*, ad annum 6258.

quième indiction, laquelle courut du 1^{er} septembre 765 au 31 août 766. Comment, martyrisé dès novembre 764, notre anachorète aurait-il jamais entendu parler des exploits iconoclastes de ce haut fonctionnaire? A cela je n'ai qu'une réponse : c'est que la rencontre de saint Étienne et de saint Théostéricte n'a pas eu lieu. M. A. Lombard a déjà vu de la légende dans cet épisode (1). Si, obstiné à le tenir pour historique, on préfère fixer le martyre d'Étienne à novembre 767, on se heurte à une autre difficulté non moins grande. En effet, le biographe ménage une entrevue entre deux certains Podopagouri et le saint la veille même de la mort de celui-ci. Or, nous attestent les chroniqueurs (2), les deux personnages en question furent décapités le 26 août 765. Leur rencontre avec le saint ne peut donc être postérieure à novembre 764. Transférer le martyre trois ans plus tard, c'est dire que l'hagiographe a erré en affirmant cette rencontre. Erreur pour erreur, autant vaut admettre celle dont nous parlons plus haut, surtout si l'on songe que les relations des Podopagouri avec Étienne, attestées par l'hagiographe, le sont aussi par Théophane (3).

Saint Étienne mort ne tarda pas à jouir d'une grande célébrité. La légende, en s'emparant de lui, étendit démesurément la durée de sa réclusion. D'après Georges Hamartole (4), cette réclusion aurait été de quarante ans; d'après Théophane (5), transcrit par Anastase (6) et par Cedrenus (7), elle aurait atteint une soixantaine d'années. Ce même Théophane, qui mentionne le supplice d'un autre iconophile trois ou quatre ans plus tôt (8), présente saint Étienne comme le protomartyr de l'iconoclisme. C'est que l'ermite du mont Saint-Auxence éclipsa tous ses émules. Soit à cause de son homonymat avec le diacre de Jérusalem, soit à cause d'une sainteté plus grande, il groupa autour de son nom, sous la date du 28 novembre, la plupart des autres martyrs tués par Constantin Copronyme. Ces der-

(1) *Op. cit.*, p. 8 et 156.

(2) THÉOPHANE, ad annum 6257; NICÉPHORE, p. 74.

(3) *Op. et loc. cit.*

(4) *Chronicon*, IV, MIGNE, P. G., t. CX, col. 944.

(5) *Op. et loc. cit.*

(6) *Op. et loc. cit.*

(7) *Op. et loc. cit.*

(8) *Op. cit.*, ad annum 6253.

niers, bien que généralement pōurvus d'un culte spécial au jour anniversaire de leur mort ou aux environs, se virent inscrits une seconde fois à ses côtés, et plusieurs livres liturgiques, partout suivis de nos jours encore, n'hésitèrent pas à les donner comme ses compagnons de martyre.

Cette erreur, comme celle de la durée prêtée à sa réclusion, prouve la grande place dévolue à notre saint parmi les premiers iconophiles confesseurs de la foi. D'autres erreurs commises sur le compte d'Étienne le Jeune prouvent simplement l'ignorance ou la distraction de certains auteurs. Antoine de Novgorod, si précieux pour qui veut connaître la Constantinople religieuse de l'an 1200, a montré qu'il était parfaitement peu au courant de l'histoire byzantine en écrivant (1) que « le saint père Auxence... vivait sur la colline avec saint Étienne le Jeune ». Moins excusable que l'archevêque russe, M. l'abbé E. Marin s'est récemment rendu coupable d'une tout aussi grosse inexactitude. Le monastère de Khénolakkos, a-t-il prétendu (2), fut « bâti par saint Étienne le Jeune, l'un des plus ardents défenseurs des images ». Où l'auteur a-t-il pris ce renseignement? Chez Du Cange et G. Henschen, nous répondent ses références. A l'endroit indiqué (3) Du Cange écrit : *Chenolaccus... monasterium aedificatum a S. Stephano qui vixit sub Leone Isauro, cujus festum agunt Graeci XIV januarii*. A l'endroit indiqué (4) G. Henschen écrit : *Chenolaccus... monasterium aedificatum sub Leone Isaurico, uti constat ex elogio quod ex menaeis graecis edidimus ad diem XIV januarii*. Et Du Cange a raison. Et G. Henschen a raison. Mais le saint Étienne fêté le 14 janvier a-t-il quoi que ce soit de commun avec « saint Étienne le Jeune, l'un des plus ardents défenseurs des images »? Il eût suffi à M. l'abbé Marin, pour se convaincre du contraire, d'aller à la source clairement signalée par ses deux guides et de la confronter avec cette Vie du véritable saint Étienne le Jeune dont il a su tirer si grand parti dans un autre endroit de son ouvrage (5).

(1) B. DE KHITROVO, *Itinéraires russes en Orient*, t. I, p. 105.

(2) *Les moines de Constantinople*, p. 23.

(3) *Constantinopolis christiana*, l. IV, sect. xv, n° 4, éd. de Venise, p. 125.

(4) *Acta Sanctorum junii*, t. III, p. 443, note b.

(5) Ajoutons ici, d'ailleurs, que le monastère bithynien de Khénolakkos est

J'en aurai fini avec saint Étienne le Jeune si j'ajoute quelques mots sur ses reliques et son office.

Le fragment de cerveau dont j'ai déjà parlé s'évanouit miraculeusement, dit l'hagiographe (1), lors des poursuites exercées contre les deux personnages qui l'avaient déposé au monastère de Dios. Le corps, jeté au lieu dit τὰ Πελαγίου (2), y fut enseveli par des iconophiles dans un tombeau qui le conservait encore au moment où fut rédigée la notice des ménées. Antoine de Novgorod, l'archevêque pèlerin de vers 1200, ne manqua point d'y venir prier. « Plus loin, dit-il (3), dans un couvent, est enterré saint Étienne le Jeune, et, le jour de sa fête, on apporte sa tête près de la fosse où il fut jeté. Le préfet de la ville porte la tête en procession pendant toute la nuit, suivi par une quantité de monde qui tient des cierges et qui chante : Kyrie eleison. » De son côté, Ignace de Smolensk écrit (4) après son pieux voyage de 1389 : « Nous nous rendîmes à Périblepte et baisâmes... le front d'Étienne le nouveau. » A la date d'octobre 1396, un inventaire du trésor de Sainte-Sophie signale : ἡ ἀγία κάρα τοῦ ἀγίου Στεφάνου τοῦ νέου (5). Après Ignace de Smolensk d'autres pèlerins de Russie mentionnent encore des reliques d'Étienne le Jeune à Constantinople (6). D'autres documents en mentionnent ailleurs, par exemple au monastère athonite des Ibères (7). Un petit ossement, un λειψικον τοῦ ἀγίου Στεφάνου τοῦ νέου se trouvait enchâssé dans le magnifique tableau reliquaire du x^e siècle dont le monde savant doit la connaissance et la description à M. G. Schlumberger (8). Par malheur, pour plusieurs de ces reli-

un de ceux, trop nombreux, que M. E. Marin a indûment introduits ou indûment conservés parmi les maisons religieuses de Constantinople. Cf. J. PAROIRE, *Saint Méthode de Constantinople avant 821*, dans les *Échos d'Orient*, t. VI, p. 126. Notons en outre que le couvent, plus haut mentionné, de Pélécète ne se trouve pas, comme il le dit, p. 340, près d'Éphèse. Cf. A. HERGÈS, *Monastères de Bithynie : Saint Jean le Théologue de Pélécète*, dans les *Échos d'Orient*, t. I, p. 274.

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1181.

(2) Sur l'église et le cimetière de ce nom voir Du Cange dans sa *Constantinopolis christiana*, l. IV. sect. VII, n° 26, p. 103, et dans ses notes à J. Zonaras, *Annales*, xv, MIGNE, *P. G.*, t. CXXXIV, col. 1336.

(3) B. DE KHITROVO, *op. cit.*, p. 102.

(4) B. DE KHITROVO, *op. cit.*, p. 138 et 139.

(5) MIKLOSICH ET MULLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, t. II, p. 567.

(6) B. DE KHITROVO, *op. cit.*, p. 204, 205, 231, 234.

(7) Codex 281 de Saint-Pantéléimon, part. III, p. 30.

(8) *Un tableau reliquaire byzantin inédit du X^e siècle*, extrait des *Monuments*

ques il y a lieu d'hésiter entre notre saint Étienne le Jeune, martyr de l'iconophilie au VIII^e siècle, et un autre saint Étienne le Jeune, frère puîné de Léon VI le Sage et successeur de Photius sur le siège de Constantinople où il mourut le 17 ou le 18 mai 893. Mais c'est bien à la tête d'Étienne l'auxentien que se rapporte la phrase d'Antoine de Novgorod. Et de même, c'est bien une petite relique de lui qui, enchâssée dans un ἐγκόλπιον de Constantin Paléologue, fils d'Andronic le Vieux, fournit à Manuel Philé le sujet de quatre épigrammes intitulées : Εἰς λείψανον τοῦ ἁγίου Στεφάνου τοῦ νέου ὃν ἐγκόλπιον τοῦ δεσπότης κυροῦ Κωνσταντίνου (1).

Quant à l'office du saint, il n'offre rien de particulièrement remarquable. Son canon, signé Joseph, est aussi décevant pour l'historien que n'importe quel autre canon affligé de cette signature. On n'y trouve rien, du moins, qui ne soit emprunté à l'œuvre du diacre hagiosophite, sauf que, dès cette époque, plusieurs des martyrs iconophiles signalés plus haut avaient déjà leur culte associé au culte de notre saint. Celui-ci, durant les X^e et XI^e siècles, était particulièrement fêté dans l'église Saint-Étienne du quartier dit τὰ Κώνστα (2), c'est-à-dire en somme dans une église de son quartier natal.

IV. — IDENTIFICATION DU MONT SAINT-AUXENCE.

Jusqu'ici nous avons simplement résumé l'existence des principaux anachorètes établis au vieux mont Skopa du V^e au VIII^e siècle. Comme les Vies de saint Auxence, de saint Bendi-dianos et de saint Étienne, qui nous ont fourni la matière de ce résumé, sont aussi les documents qui nous renseignent le mieux sur la position de la hauteur illustrée par l'ascétisme de ces grands ermites, le moment semble bien venu pour nous de recueillir leurs diverses données topographiques et de chercher, en y ajoutant toutes autres données éparses ailleurs, à identifier

et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1894, planche XIII.

(1) E. MILLER, *Manuelis Philae carmina*, épigrammes LXIII-LXVI, t. I, Paris, 1855, p. 30 et 31.

(2) H. DELEHAYE, *op. cit.*, col. 263, 18.

le sommet bithynien à qui l'ex-scholaire de Théodose le Jeune donna son nom.

Si je dis *sommet bithynien*, c'est que les auteurs byzantins qui s'attardent à la position du mont Saint-Auxence le placent tous dans la Bithynie. Sur quel point de la Bithynie? Dans cette partie de la province qui regarde Constantinople, avoisine Chrysopolis et constitue le territoire de Chalcédoine. Chalcédoine est comme le pivot autour duquel roule toute la vie de saint Auxence. Si les biographies de ce dernier et celles de saint Étienne le Jeune ne suffisaient à convaincre les plus difficiles, il serait aisé d'apporter ici plusieurs autres textes absolument péremptoires. Ainsi, par exemple, cette phrase de l'auteur anonyme qui a narré les faits et gestes d'Athanase, patriarche de Constantinople : ἀπάρας πρὸς τὸν τοῦ Αὐξεντίου βουνὸν παραγίνεται, τὸν ἀντικρὺ Βυζαντίου πρὸς ἑὸν καίμενον (1). Ainsi, encore, ces quelques mots du patriarche Philothée dans son panégyrique de Grégoire Palamas : τὸν Αὐξεντίου βουνὸν ὃς ἀπαντικρὺ Βυζαντίου πρὸς ἀνατολὰς ἐν Χρυσουπόλει πέραν πρὸς τῷ ἄκρῳ καίται τῆς Προποντίδος (2). D'autre part, une parole très explicite de saint Étienne le Jeune, le typikon de Michel Paléologue et une lettre de Maxime Planude placent formellement notre colline dans le diocèse de Chalcédoine. Parlant du quatrième concile œcuménique, saint Étienne le fait tenir ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς Καλκηδοναίων μητροπόλει (3). Parlant des honneurs dus par ses protégés auxentiens à leurs pasteurs ecclésiastiques, Michel Paléologue dit : ἡ δὲ προσήκουσα τοῖς ἀρχιερεῦσι τιμὴ ἁξίως ἀποδιδόσθω τοῖς ἱεραρχοῦσι κατὰ καιρὸν ἐν τῇ ἀγίᾳ μητροπόλει τῆς Χαλκηδόνος (4). Parlant d'un monastère auxentiens à lui donné par l'ordinaire du lieu, Maxime Planude écrit : καὶ γὰρ δεσπόζειν αὐτοῦ διὰ βίου μοι παντὸς ὁ Χαλκηδόνος ἐξέδοτο (5). La position du mont Saint-Auxence au nord-ouest de la Bithynie ne saurait donc faire le moindre doute.

Cette première constatation nous permet de rejeter sans autre examen l'opinion qui voudrait fixer le séjour de l'ermite Auxence

(1) *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, t. XVII (1897), p. 51.

(2) MIGNE, *P. G.*, t. CLI, col. 566.

(3) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1144.

(4) M. GÉDÉON, *Τυπικόν*, p. 23.

(5) M. TREU, *Maximi monachi Planudis epistulae*, p. 41.

dans l'Arganthon. L'Arganthon, autrement dit Samanly-Dagh, est le petit système montagneux qui sépare le golfe d'Ismidt de celui de Ghemlek et projette le Bouz-Bournou, ancien cap Poséidon, dans la Marmara : il ne se rattache évidemment pas au territoire de Chalcédoine. L'opinion que je réfute ici doit, je crois, son existence aux deux auteurs des Βιθυνικά (1). M. M. Gédéon en a déjà montré le mal-fondé dans ses 'Αναμνήσεις βιθυνικάί ἐννέα ἡμέραι ὑπὸ τὸ 'Αργανθώνιον ἕρος (2), et l'on s'étonnerait de la retrouver encore dans les *Vies des saints* de M. T. Évangélidès (3), si M. T. Évangélidès ne nous avait familiarisés avec les assertions les plus étonnantes. Un Auxence vécut, il est vrai, sur l'Arganthon (4), mais cet Auxence, le héros de l'anabaptisme (5), n'a rien de commun avec l'anachorète dont treize siècles le séparent.

Une erreur topographique antérieure à celle des auteurs des Βιθυνικά, mais tout aussi regrettable, est celle de Reiske. Dans une note sur le τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου βουνός, Reiske a écrit : *Erat apud Prusam et Olympum* (6), et, pour le prouver, il est allé chercher dans le glossaire grec de Du Cange (7) cette petite citation empruntée à la vingt-cinquième homélie de Damascène le Studite : κυνηγοῦντας μὲ ἄλλους πολλοὺς εἰς τὸν Ὀλυμπον τῆς Προύσης πρὸς τὸ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου παραβοῦνιν. Cette phrase ne saurait suffire à transplanter notre montagne si loin de Chalcédoine. En effet, à jeter un simple coup d'œil sur l'homélie d'où elle est extraite, on constate que le témoignage n'a rien de sérieux et qu'il se contredit. La contradiction consiste en ceci, que l'auteur, après avoir parlé de l'Olympe et de Brousse, place le mont Saint-Auxence tout auprès de Constantinople.

(1) M. KLEONYMOS et Kh. PAPADOPOULOS, Βιθυνικά, Constantinople, 1867, p. 3 et 39.

(2) Travail paru à Vienne dans la Πρόδος du 15 février 1889, p. 26.

(3) Οἱ βίοι τῶν ἁγίων, Athènes, 1896, p. 197. L'auteur, en se contredisant, se montre en partie mieux inspiré, pourtant, à la page 861.

(4) Sur cette région l'on consultera, en dehors de l'étude déjà signalée de M. M. Gédéon, les Ἑγγραφοὶ λίθοι καὶ κεράμια du même auteur, Constantinople, 1893, p. 31, et les Βιθυνικαὶ σκιαγραφαί· Τὸ Κατιπλί de M. P. Macri, Constantinople, 1888.

(5) Auxence le Charlatan, ainsi qu'on le surnomme chez les Grecs, jouit d'une influence énorme sur les foules au milieu du xviii^e siècle sous les deux patriarchats de Cyrille V, 1748-1751 et 1752-1757, ainsi que sous le quatrième patriarchat de Paisios II, 1751-1752.

(6) Note au *De Cerimoniis*, Migne, P. G., t. CXII, col. 933.

(7) Sub verbo παραβοῦνιν.

Il affirme du moins que, partis du palais impérial à la nuit tombée, Léon l'Arménien et Théodote Mélissène avaient atteint la colline à minuit (1), et comment cela serait-il possible si la colline avait été réellement voisine de Brousse? Il est peu sage, on le voit par ce détail, de se fier à Damascène Studite pour affirmer que le mont Saint-Auxence appartenait au groupe de l'Olympe.

Il n'appartenait pas non plus au territoire de Nicomédie. M. A. Ehrhard l'a cru, puisqu'il a écrit que saint Étienne le Jeune était *vom Berge des hl. Auxentios bei Nicomedien* (2). M. A. Lombard le croit encore, puisqu'il nous parle du monastère du *mont Saint-Auxence, près de Nicomédie* (3). Rien de moins vrai que ce voisinage. Si, dans une phrase que nous citerons tout à l'heure, Étienne l'hagiosophite mentionne le golfe de Nicomédie à propos de la colline, c'est qu'Étienne l'hagiosophite, comme plusieurs autres auteurs, fait commencer le golfe de Nicomédie à la pointe de Héraea, aujourd'hui Phéner-Baghtché, tout à côté de Chalcédoine.

Donc, notre montagne est à chercher dans les environs de Chalcédoine et de Chrysopolis, en tirant vers l'est. Chalcédoine, aujourd'hui Kadi-Keuî, et Chrysopolis, aujourd'hui Scutari, voient beaucoup de collines s'élever à leur horizon du côté de l'Orient. Pour diriger les recherches et arriver à un résultat, il faut demander aux auteurs des renseignements supplémentaires.

Commençons par les biographes de saint Auxence. Narrant le retour de l'ex-scholaire dans la solitude après les événements de 452, l'auteur primitif conservé dans Syméon Métaphraste écrit : Οὐχ εἴλετο ὁ μακάριος εἰς τὸ πρότερον ὑπόστρεψαι ὄρος, ἀλλ' εἰς ἕτερον τραχύτερον καὶ ὑψηλότερον, πλησιώτερον δὲ ὑπάρχον Ῥουφινιανῶν, τῶνομα Σκῶπα (4). L'anonyme de Doukakis pour la même occasion s'exprime ainsi : Οὐκ εἰς τὸ πρότερον ὄρος, ἀλλ' εἰς ἕτερον τραχύτερόν τε καὶ παραπολὺ ὑψηλότερον Σκῶπα οὕτω καλούμενον ἄνεισιν (5). L'Anonyme de M. L. Clugnet dit de même

(1) Θεσαυρός, Athènes, 1893, p. 332.

(2) Dans K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e édit., p. 193.

(3) *Op. cit.*, p. 162.

(4) ΜΕΤΑΦΡ., col. 1412 et 1413.

(5) ANONYME A, *op. cit.*, p. 247.

qu'Auxence τὸ τῆς Ὁξείας μὲν ὄρος καταλαβεῖν οὐκέτι προσέθετο, ἄλλο δὲ λίαν ἄναντες καὶ ὑπερνέφες καὶ τραχύτατον (Σκοπὸν τοῦτο καλοῦσιν ἐγγύριοι) κατειλήφει (1). De son côté, l'Anonyme de M. M. Gédéon affirme aussi qu'Auxence ne retourna pas ἐπὶ τοῦ ὄρους τῆς Ὁξείας, ἀλλ' εἰς τὸν ἀντικρὺ τοῦτου βουνὸν, τραχύτερον τε ὄντα καὶ ὑψηλότερον... ὃς Σκοπὸς τοῖς πλησιοχώροις κατονομάζεται, τῷ, ὡς εἶμαι, τὸν ἐκεῖ ἀνεληλυθότα ἐν περιωπῇ γεγεννημένον πολλῇ, οἷα δὲ τοῦ βουνοῦ τῶν πέριξ βουνῶν τε καὶ ὄρέων ὑπερανεστηκότος ἀποσκοπεῖν ἐξ ἀπόπτου μετέωρον τι καὶ ὑπερόριον (2). Auxence, déclare enfin Michel Psellos (3), ἡξίου τοὺς ἐπομένους αὐτῷ πρὸς τῷ τοῦ Σκοποῦ ὄρει τὴν σκηνὴν τοῦτῳ συμπήξασθαι, ὃ δὲ ταπεινότεραν μὲν τοῦ προτέρου τὴν θέσιν εἰλήξει, τραχύτεραν δὲ τὴν φύσιν παραπολύ.

Chez le biographe de Bendidianos, notre colline est l'objet d'une peinture effroyable où triomphe l'exagération. Notons seulement que, de Constantinople, elle apparut à Bendidianos sous la forme d'un ὄρος μακρὰν ἀπ' ἐκεῖ ὑψηλὸν καὶ ὑπέρνεφον..., πολλὰ τραχὺ καὶ κακόβελον, καὶ πολὺς ἀνήφορος, καὶ ὑστερημένον ἀπὸ ὅλα τὰ βρώσιμα (4).

Le premier historien de saint Étienne le Jeune, tout en comparant sa montagne aux sommets les plus fameux de l'Écriture, Horeb, Carmel, Sinai, Thabor et Liban, ne laisse pas d'écrire cette phrase un peu plus utile : ἔστι δὲ τοῦτο τὸ ὄρος πρὸς τὸν εἰσπλεόμενον τῆς Νικαμηδείας κόλπον, τῆς τῶν Βιθυνῶν μερῶν ἐπαρχίας, ἀντικρυς, καὶ ὑπάρχει... ὑψηλὸν μὲν παρὰ πάντας τοὺς συγκειμένους λόφους, ψυχρὸν τε καὶ ξηρὸν (5). De son côté, après avoir mentionné la colline Saint-Auxence, le métaphraste byzantin ajoute : καίτοι δὲ τοῦτο ἀντικρὺ Βυζαντίου περὶ τὴν τῶν Βιθυνῶν ἐπαρχίαν, τοὺς ἐκ γειτόνων βουνοὺς ἱκανῶς ὑπερκείμενον (6). Les métaphrastes modernes n'ont fait que mettre cette phrase en grec vulgaire (7).

Les historiens et les chroniqueurs sont, comme de juste, moins explicites que les hagiographes. Le patriarche Nicé-

(1) ANONYME B, *op. cit.*, p. 10.

(2) ANONYME C, *op. cit.*, p. 281.

(3) PSELLOS, *op. cit.*, p. 282.

(4) ANONYME F, *op. cit.*, p. 384.

(5) ÉTIENNE, *op. cit.*, p. 1089.

(6) ANONYME D, *op. cit.*, 284.

(7) AGAPIOS LANDOS, *Νέος Παράδεισος*, p. 199; K. DOUKAKIS, *Μέγας Συναξαριστής*, novembre, p. 602.

phore, par exemple, se contente d'écrire que l'ermitage de saint Étienne le Jeune était ὑπὸ τὴν τοῦ μεγίστου ὄρους ἰδρύμενον ἀκρόρειαν, ὃ καλοῦσι τοῦ ἑσίου Αὐξεντίου λόγον (1). Par contre, Nicéphore Calliste ne se refuse pas quelques indications topographiques : Auxence, dit-il, se retira κατὰ τὸ ἀντικρὺ Βυζαντίου διακείμενον ὄρος ἀνὰ τὴν Βιθυνῶν πάντας τοὺς περικύκλω βουνοὺς ὑπερκείμενον (2).

De tous ces textes, trois renseignements précis se dégagent. Nous savions déjà que le Skopa se dressait à l'est de Chrysopolis et, par conséquent, de Chalcédoine. Nous savons, en outre, désormais : 1° qu'il était le point culminant de la région ; 2° qu'il était plus élevé que l'Oxia ; 3° qu'il était plus rapproché de Chalcédoine que l'Oxia. La première de ces conclusions se présente appuyée sur trop de témoignages pour être mise en doute. La deuxième se trouve dans le même cas : Michel Psellos donne bien au Skopa une altitude inférieure à celle de l'Oxia, mais cette affirmation isolée ne peut l'emporter sur l'affirmation contraire de tous les autres auteurs. Quant à la troisième conclusion, elle s'impose d'elle-même dès que l'on connaît les lieux : s'il était, comme le déclare un de nos textes et des meilleurs, plus voisin de Rufinianes que l'Oxia, le Skopa était nécessairement aussi plus voisin de Chalcédoine, car Rufinianes, localité correspondante au moderne Djadi-Bostan, se trouvait seulement une heure à l'est de cette ville et bien en deçà de la ligne des montagnes.

Si l'on ajoute à ces données que le mont Oxia, plus éloigné que le mont Skopa, s'élevait à dix milles environ de Chalcédoine, ὡς ἀπὸ δέκα μιλίων Χαλκηδόνος comme dit un hagiographe (3), ou δέκα μιλίσις Χαλκηδόνος διέσχον, comme dit un autre (4), ou σημείσις ὡσεὶ δέκα τῆς Χαλκηδόνος ἀπέχοντι, comme dit un troisième (5), on n'aura pas de peine à trouver une indication précise. Dix milles, cela équivaut à quinze petits kilomètres. Quel est, à l'est de Scutari, moins de quinze kilomètres à l'est de Kadi-Keuī, le seul sommet qui dépasse tous les sommets

(1) *Nicephori opuscula historica*, p. 72.

(2) *Historia ecclesiastica*, xiv, 52, MIGNE, *P. G.*, t. CXLVI, col. 1249.

(3) SYM. MÉTAPHR., *op. cit.*, col. 1385.

(4) ANONYME A, *op. cit.*, p. 244.

(5) ANONYME B, *op. cit.*, p. 5.

environnants et réponde aux descriptions citées ci-dessus? C'est le Kaïch-Dagh. Le Kaïch-Dagh représente donc le mont Skopa ou mont Saint-Auxence.

Cette identification, je me hâte de l'ajouter, n'a absolument rien d'une découverte. A. Paspatis l'a défendue, voici de longues années déjà (1), et, depuis, plusieurs topographes ont répété ce qu'il avait dit. Seulement, avant comme après, la question n'a pas toujours été traitée avec toute la clarté désirable, d'où quantité d'erreurs et de confusions que notre devoir ici est de relever.

Et d'abord, il nous faut regretter que l'on ait parfois regardé les expressions géographiques *mont Oxia* et *mont Skopa* comme deux noms différents d'un seul et même sommet. Ainsi, pour le moins, en a agi M. W. Tomaschek (2). Cette méprise échappée à la sagacité du savant géographe n'a pas besoin d'être réfutée, tant elle est évidente.

Tout aussi évidente, mais plus ancienne et plus répandue, l'erreur qui fait du mont Saint-Auxence l'ancien Oxia. Nous la trouvons déjà dans certains livres ecclésiastiques byzantins. Ainsi, le Synaxaire de Sirmond (3) et le Ménologe dit de Basile (4) font vivre, dans leur notice du 1^{er} février, saint Bendidianos à l'Oxia. Non content de cela, le Ménologe de Basile ne craint pas d'ajouter, au 14, touchant le scholaire du v^e siècle : Τὸ ἔρος τὸ λεγόμενον τῆς Ὁξείας, πλησίον Χαλκηδόνος... ἀπ' ἐκείνου ὠνομάσθη τὸ ἔρος τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου (5). Du Cange, en tombant dans cette erreur, lui a donné tout le crédit qui s'attache, très justement d'ailleurs, à son grand nom. Il confondit l'Oxia avec le mont Saint-Auxence dans une note à son édition de Jean Cinname (6). De même, plus tard, annotant Jean Zonaras, il écrivit : *Collis seu mons in partibus Bithyniae desertis, 10 circiter millibus a Chalcedone dissitus qui primo Ὁξεία, deinde Βουνὸς τοῦ Αὐξεντίου dictus est* (7). De ceux qui

(1) Τὰ ἀνατολικά προΐστατα τοῦ Βυζαντίου dans l'Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, t. XII, p. 49; Τὰ βυζαντινὰ ἀνάκτορα, p. 153, note 3.

(2) *Zur historischen Topographie von Kleinasien in Mittelalter*, Vienne, 1891, p. 4 et 5.

(3) H. DELEHAYE, *op. cit.*, col. 438, 29.

(4) MIGNE, *P. G.*, t. CXVII, col. 290.

(5) *Op. cit.*, col. 313.

(6) *Historiarum*, lib. II, MIGNE, *P. G.*, t. CXXXIII, col. 347, note 54.

(7) MIGNE, *P. G.*, t. CXXXV, col. 28, note 59.

ont erré sur les traces de Du Cange, sans renommer ici M. W. Tomaschek, le nombre est grand. M. M. Treu est de ceux-là (1). De ceux-là aussi, malgré sa connaissance des lieux, M. M. Gédéon (2).

C'est une distraction évidemment qui a conduit M. M. Gédéon à ce résultat fâcheux. Le mont Saint-Auxence, dit-il lui-même, doit son nom au long séjour du saint ermite qui y vécut ἐν πολυετίᾳ (3). Or, déclare-t-il ailleurs, ledit ermite ne passa que deux années (διετίαν) à l'Oxia (4), tandis qu'il resta sur le Skopa depuis le IV^e concile jusqu'à sa mort (5), c'est-à-dire de 451 à 470/472 (6). Donc... Vous concluriez, vous : Donc le mont Saint-Auxence représente l'ancien Skopa. M. M. Gédéon conclut, lui : Donc le mont Saint-Auxence représente l'ancien Oxia (7). Et, fixant le mont Saint-Auxence au Kaïch-Dagh, ce qui est très bien, il relègue le mont Skopa à l'Aïdos-Dagh, ce qui est très mal. Évidemment, encore une fois, l'auteur a été victime d'une distraction.

Pour nous, répétons bien haut que l'Oxia n'a rien de commun avec le mont Saint-Auxence. C'est au Skopa que le grand ermite vécut la dernière et la plus illustre partie de sa vie anachorétique. C'est au Skopa qu'il établit le monastère des Trikhinaires. C'est au Skopa qu'il mourut et qu'il eut son tombeau. C'est au Skopa que Serge, Bendidianos et leurs successeurs se remplacèrent dans son ermitage. C'est le Skopa, par conséquent, qui s'appela mont Saint-Auxence.

Quant à l'Oxia, présenté par les biographes comme le premier séjour de l'ex-scholaire, il n'est jamais plus mentionné ni dans l'hagiographie, ni dans l'histoire. Du Cange et tous ceux qui estiment l'y avoir rencontré se sont laissé induire en erreur par l'homonymie. J'ai montré ceci en détail dans une étude sur *Les monastères de saint Ignace et les cinq plus petits*

(1) *Maximi monachi Planudis epistulae*, p. 215.

(2) *Τοπικόν*, p. 11.

(3) *Op. cit.*, p. 6.

(4) *Op. cit.*, p. 7 et note 3 de la page 7.

(5) *Op. cit.*, p. 8.

(6) *Op. cit.*, p. 9. Je donne ici la chronologie de M. M. Gédéon. Elle ne concorde pas toujours avec celle que j'ai essayé d'établir en résumant la vie de saint Auxence, mais ceci importe peu à la question que nous agitions en ce moment.

(7) *Op. cit.*, p. 11 et 73.

ilots de l'archipel des Princes (1); traiter ici la question une seconde fois serait me répéter inutilement. Mieux vaut, l'identité du mont Skopa et du mont Saint-Auxence vengée, revenir à la colline en qui nous avons reconnu cette hauteur.

C'est, on ne l'a pas oublié, le Kaïch-Dagh, ou, pour lui donner son nom plus complet, le Kaïch-Bounar-Dagh. En turc, Kaïch-Bounar-Dagh signifie, d'après Paspatis, *montagne de la source de cuir* (2), et d'après M. J. Miliopoulos, *montagne de la ceinture des sources* (3). L'emploi du cuir au temps jadis dans la canalisation des eaux de la magnifique source qui jaillit là, telle serait la raison de cette appellation entendue dans le premier sens. La présence de cette même source et de sources secondaires tout autour de la hauteur, telle serait la cause de cette dénomination comprise dans le second sens. De Kaïch-Bounar-Dagh est venu par abréviation Kaïch-Dagh, seule forme d'un usage courant aujourd'hui. Mais Kaïch-Dagh, la *montagne du cuir* ou *de la ceinture*, pourrait bien aussi, insinue M. J. Miliopoulos (4), être la *montagne de la glissade*. Le sens du mot turc *kaïch* permet, en effet, cette interprétation : quel dommage que la nature du terrain, pas plus glissant là qu'ailleurs, ne la favorise pas davantage!

Quoi qu'il en soit de l'étymologie de son nom, le Kaïch-Dagh est une hauteur bien caractérisée. Il se détache sur l'horizon, conique et noir, terminant au nord la petite chaîne dont la colline de Mal-Tépé, sur le rivage de la mer, et les îles des Princes, au milieu des flots, sont comme les anneaux extrêmes. Il s'appuie à cette chaîne par son flanc méridional. Isolé des trois autres côtés, son isolement le grandit. Avec ses 430 mètres d'altitude, il en impose plus que l'Alem-Dagh, qui en compte 445, plus même que l'Aïdos-Dagh, qui en mesure 528 (5).

L'Alem-Dagh, la *montagne de l'étendard*, n'a jamais été pris, que je sache, pour le mont Saint-Auxence. Les 16 kilo-

(1) *Izviéstia russkago arkheologiticheskago Instituta v Konstantinopolé*, t. VII (1901), p. 88.

(2) *Tà anatoliká proásteia tou Bužantiou*, p. 49.

(3) *Bounós Aúžentiou*, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. IX, p. 71.

(4) *Op. et loc. cit.*

(5) J'emprunte ces chiffres à H. Kiepert, *Specialkarte vom Westlichen Kleinasien*.

mètres qui le séparent de Rufinianas à vol d'oiseau et les 18 qui le séparent de Chalcédoine le jettent hors de la zone où les hagiographes font vivre le scholaire devenu ermite. En revanche, l'Alem-Dagh passe généralement pour le Damatrys des Byzantins. En fait, selon moi, cette dénomination de Δαματρός s'appliquait réellement au moderne Alem-Dagh et aux hauteurs voisines, mais elle s'appliquait aussi, très certainement, à la région plus basse, mais fort accidentée, qui se déploie au sud jusqu'au pied du Kaïch-Dagh. Par là s'explique sans peine la phrase où Théophane le Chronographe fixe le séjour de saint Étienne le Jeune εἰς τὸν ἅγιον Αὐξέντιον εἰς τὸ πλησίον ἕρος τοῦ Δαματρός (1).

L'opinion que je viens d'exposer sur la situation de Damatrys est celle de M. X. Sidéropoulos (2). Le travail de ce consciencieux investigateur me dispense de réfuter Hammer (3), qui plaçait Damatrys aux deux Tchamlidja, près de Scutari. Il me dispense également de corriger le patriarche Constantios (4) qui restreignait Damatrys au seul Alem-Dagh. Mise en œuvre de tous les textes byzantins relatifs à la question, il devra aussi dispenser le lecteur de recourir à la compilation faite par Tafel de tous ces mêmes passages (5).

Si l'Alem-Dagh n'a été l'objet d'aucune identification erronée, il n'en va pas de même de l'Aïdos-Dagh. L'Aïdos-Dagh est la *montagne de l'aigle*, car le mot *aïdos* n'est qu'une corruption du grec αἰτός. Entre son faite et le sommet du Kaïch-Dagh on compte 9 kilomètres à vol d'oiseau. La distance n'est pas excessive, on le voit; encore est-elle assez considérable pour qu'on ne confonde pas les deux collines en une seule. Voilà pourtant la confusion commise par M. G. Albert dans son

(1) *Chronographia*, ad annum 6257.

(2) Περὶ τοῦ Δαματρός τῶν Βυζαντινῶν dans l'Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, supplément archéologique du t. XVII, p. 126-134 et du t. XIX, p. 15-24.

(3) *Constantinopolis und der Bosporos*, Pesth, 1822, t. I, p. 25.

(4) Διατριβὴ περὶ τοῦ Ἀλέμ-Δαγί, dans les Συγγράμματα ἐλάσσονες réunies par Th. Aristocles, Constantinople, 1866, p. 369-378.

(5) *Symbolarum criticarum geographiam byzantinam spectantium partes duae*, part. I, p. 88-90. Le texte de Codinus dont Tafel écrit aux dernières lignes : *Nil facit ad locum nostrum qui Asiam spectat, non Europam*, et dont il ne veut absolument point sous le seul prétexte que Codinus de *aedificiis Constantinopolitanis agit, non asiaticis*, ce texte-là ne doit pas être rejeté, du tout, et la raison invoquée contre lui ne signifie rien, car Codinus a rangé parmi les édifices de

Die Prinzeninsel Antigoni und der Aïdos-Berg (1). La montagne que l'auteur décrit et qu'il identifie très justement avec le βουνὸς τοῦ ἁγίου Αἰδέντιου est le Kaïch-Dagh ; mais pourquoi l'identifie-t-il aussi avec l'Aïdos-Dagh ? Un simple coup d'œil jeté sur une carte, une simple question posée aux indigènes lui eût épargné cette bévue.

Dans la montagne de l'Aigle, je l'ai déjà dit, M. M. Gédéon a voulu voir l'ancien Skopa (2). Inutile, après tout ce qui précède, de nous arrêter à cette opinion erronée. Les autres topographes y placent presque tous le mont Oxia, premier séjour du grand ermite, et ceci mérite davantage de nous retenir un instant.

Est-il possible que l'Aïdos-Dagh représente l'ancien Oxia ? Je ne le crois pas. Pour l'Oxia, il faut une montagne située à 10 milles, autrement dit à 15 kilomètres, de Chalcédoine : or, l'Aïdos-Dagh se trouve à 20 kilomètres de cette ville. Pour l'Oxia, il faut une altitude inférieure à celle du Skopa : or, l'Aïdos-Dagh a 528 mètres, tandis que le Kaïch-Dagh, ancien Skopa, n'en a que 430. Comment, dans ces conditions, proclamer l'identité de l'Oxia et de l'Aïdos-Dagh ? Paspatis (3), qui l'a proclamée le premier, et M. J. Miliopoulos (4), qui la proclame après lui, n'ont sans doute point réfléchi à ces deux petites difficultés. Dans tous les cas, ils n'ont apporté aucune preuve à l'appui de leur assertion. Et c'est pourquoi je préfère, en ce qui me concerne, identifier le mont Oxia avec l'un des sommets plus voisins.

Avec quel sommet ? N'était que la distance de Rufinianos au Kara-Bach-Baïr n'est guère supérieure à celle de Rufinianos au Kaïch-Dagh, je chercherais le mont Oxia dans le Kara-Bach-Baïr. Cette hauteur s'élève à 14 kilomètres de Chalcédoine, ce qui répond assez exactement aux 10 milles indiqués par les hagiographes. Il a 406 mètres de hauteur, ce qui remplit la condition d'infériorité voulue vis-à-vis du Skopa. Sa posi-

Constantinople quantité de constructions sises dans la banlieue asiatique, et sises parfois à une distance considérable.

(1) Article paru dans les *Mitteilungen des Deutschen Excursions-Clubs in Constantinopel*, 1891, fascicule III, p. 24-51. La partie qui se rapporte à notre sujet occupe les pages 44-48.

(2) Τυπικόν, p. 11.

(3) Τὰ ἀνατολικά προάστεια, p. 48.

(4) *Op. cit.*, p. 69.

tion générale est telle, par ailleurs, qu'elle cadre à merveille avec toutes les données des Vies de saint Auxence. Il est tout naturel, en particulier, que de là les gens de l'empereur Marcien aient conduit l'anachorète au monastère de Rufinianos. Si la partie occidentale du Kara-Bach-Bair paraît trop rapprochée, on peut se reporter à sa partie orientale, à l'un de ses contreforts. Rien n'empêche même de passer à l'un des sommets plus éloignés, mais en deçà de l'Aïdos-Dagh (1).

J'ajouterai, avant de terminer ce trop long chapitre, deux ou trois phrases sur l'onomastique de la hauteur dont nous esquissons l'histoire. Appelée Σκῶπα ou Σκοπός en 452, au moment où saint Auxence alla s'y établir, elle ne tarda pas à prendre le nom de son hôte illustre. De bonne heure, pour les écrivains et dans le beau langage, elle ne fut plus que ἡ ἔρημος, le βουνός ou le λόφος τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου; pour le peuple et dans le parler courant, elle ne fut plus que l'Ἅγιος Αὐξέντιος tout court (2). Les livres liturgiques eux-mêmes, désireux de distinguer l'anachorète de son homonyme martyr, n'osèrent conserver le vieux nom Skopa et se contentèrent d'écrire : Αὐξέντιος ὁ ἐν τῷ βουνῷ. Vint Constantin Copronyme. Cet iconoclaste forcené était doublé d'un grand laïcisateur : l'épithète *saint* lui déplaisait au suprême degré, et ses courtisans, comme aussi tous les adeptes de son hérésie, le supprimaient partout. L'un d'entre eux allait-il à l'église des saints Apôtres, il disait : « Je vais εἰς τοὺς ἀποστόλους ». De même : « εἰς τοὺς τεσσαράκοντα μάρτυρας », s'il allait à l'église des saints quarante martyrs; « εἰς τὸν μάρτυρα Θεόδωρον », ou « εἰς τὸν μάρτυρα Ἀχάκιον », s'il allait à celle d'un de ces deux saints (3). Pareillement, dès qu'il pouvait détruire un sanctuaire, Copronyme s'empres-
sait d'imposer à son emplacement le nom de l'ancien patron, mais avec l'adjectif ἅγιος en moins. L'emplacement du sanctuaire de sainte Maure, choisi pour les exécutions capitales, fut baptisé Μαῦρα (4). Celui du sanctuaire de saint Pélégios

(1) Pour plus de détails, voir mon *Autour de Chalcedoine* dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. XI, p. 348.

(2) THÉOPHANE, ad annum 6257.

(3) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1144.

(4) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1169.

ou de sainte Pélagie, affecté à la sépulture des païens et des condamnés, fut dénommé τὰ Πελαγίου ou τὰ Πελαγίας (1). Notre colline ne pouvait échapper à cette manie de laïcisation : ὁ τοῦ Αὐξεντίου βουνός (2), ὁ Αὐξέντιος tout court (3), furent les deux seules dénominations employées par l'empereur et les iconoclastes.

La tourmente iconoclaste passée, le nom de *Mont Saint-Auxence* redevint général. Il est peu probable que l'appellation Σκῶπα ou Σκοπός ait eu un regain de vie à cette époque. Constantin Porphyrogénète semblerait pourtant l'indiquer. Parlant des sommets d'Asie Mineure par où se transmettait à Constantinople la nouvelle des incursions sarrasines, il cite notre colline en ces termes : Ὁ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου βουνός ὁ Σκοπός προσαγορευόμενος (4). Mais jusqu'où peut-on se fier à cette simple phrase d'un auteur qui ne se préoccupa jamais beaucoup, comme on sait, de distinguer le présent du passé? Le mot Σκοπός sous sa plume n'est-il pas dû à une réminiscence de lettré? Je suis fort porté à le croire. Quoi qu'il en soit, M. W. Tomaschek a commis une petite méprise (5) en regardant ce nom comme une dénomination postérieure, parue pour la première fois après celle de *mont Saint-Auxence*.

La montagne, si l'on en croit Paspatis (6), conserve toujours son nom byzantin parmi les Grecs du village de Beuyuk-Bakal-Keui. D'après M. J. Miliopoulos (7), une des sources secondaires qui naissent au flanc de la colline s'appelle encore aujourd'hui ἁγίασμα τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου. Mais le nom le plus répandu est le nom turc : Kaïch-Bounar-Dagh jusqu'au milieu du xix^e siècle (8), et Kaïch-Dagh depuis.

Il ne nous reste rien à dire de plus sur l'identification avec le Kaïch-Dagh de la colline bithynienne où Auxence, Serge.

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1177. Ce dernier sanctuaire était sous le vocable d'une sainte qui avait, comme tant d'autres en Orient, pris un nom et des habits masculins. De là, selon Du Cange, la divergence entre les auteurs byzantins qui disent les uns Ηελάριος et les autres Ηελαγία. *Note à J. Zonaras*, loc. cit.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1124, 1128, 1133, 1140.

(3) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1161, 1169, 1172, 1173, 1176.

(4) *De Cerimoniis*, lib. I, append., MIGNE, *P. G.*, t. CXII, col. 933.

(5) *Op. cit.*, p. 5.

(6) Τὰ ἀνατολικά προάστεια, p. 49.

(7) *Op. cit.*, p. 66.

(8) HAMMER, *Constantinopolis und der Bosphoros*, t. I, p. 26.

Bendidianos, Grégoire, Jean et Étienne le Jeune menèrent la vie érémitique. Mais la vie cénobitique fleurit, elle aussi, dans ce même lieu, et c'est le moment pour nous d'en suivre les développements en consacrant quelques pages à ses divers monastères.

V. — COUVENT DES TRIKHINAIRES.

Les origines du couvent des Trikhinaires se trouvent exposées tout au long dans les Vies de saint Auxence (1).

C'était, si les biographes ont suivi l'ordre chronologique, après 460 : les foules accouraient au mont Skopa et parmi elles, plus enthousiaste que tout autre et plus assidue, se faisait remarquer une certaine Stéphanie (2) ou Stéphanis (3), ancienne cubiculaire de l'impératrice Pulchérie. Renoncer au monde, vivre en religieuse sous la direction de l'anachorète était le désir de cette âme. Longtemps rebutée, elle finit par obtenir gain de cause et put s'établir sous la colline, à un mille de l'ermitage, en un lieu dit Gyréta.

Là, Stéphanie reçut bientôt force compagnes, d'abord Kosmia, femme du pentépítrope Pamphile (4), puis la femme d'un gardien de fauves de l'amphithéâtre, puis d'autres. En peu de temps, les postulantes eurent dépassé le chiffre de soixante-dix. Alors, il fallut songer à bâtir. Auxence fit d'abord construire une chapelle. Un couvent sortit ensuite de terre (5). Pour l'inaugurer, l'anachorète descendit jusqu'à Gyréta. La fête avait attiré une grande affluence de peuple : groupés devant l'ermitage, ces pèlerins s'organisèrent en procession et leurs rangs couvrirent les sentiers de la montagne, tandis que tous les échos d'alen-

(1) Voy. p. 1, 240.

(2) ANONYME A, p. 250.

(3) PSELLOS, *op. cit.*, p. 283. D'après Métaphraste, *op. cit.*, col. 1429, cette femme s'appelait Eleuthera; d'après l'Anonyme de M. L. Clugnet, p. 13, elle portait le nom d'Eleuthera et le surnom de Stephanis. Ce dédoublement a pour base, selon moi, un contre-sens. Il devait s'agir, dans la source primitive, de *Ἐλευθέρα Στεφανίς*, de la *matrone Stephanis*, et le premier de ces deux mots grecs aura été considéré comme un nom propre.

(4) MÉTAPHR., *op. cit.*, 61, col. 1429; PSELLOS, *op. cit.*, p. 283.

(5) MÉTAPHR., *op. cit.*, 62 et 65, col. 1432 et 1436.

tour répondaient au chant des hymnes et des psaumes. Ainsi parlent deux hagiographes (1).

A ses religieuses Auxence donna un costume de même nature que le sien. Comme les hommes, ses disciples, qui vivaient en ermites dans les environs, il les revêtit d'habits grossiers connus sous le nom de *τρίχινα*. Ces habits, ainsi que le mot l'indique, étaient faits de poils, j'ajouterai même, en généralisant un témoignage byzantin (2), faits de poils de chèvre. Leur usage en Orient, dans le monde monastique et surtout anachorétique, est attesté des centaines de fois et les saints de l'Église grecque ne sont pas très rares qui leur doivent le surnom de *Τρίχινος* (3). Mais le public du v^e siècle n'avait pas encore eu le temps de se familiariser avec cet accoutrement austère. Il en fut surpris, il en parla, et bientôt, comme l'a écrit un des biographes (4), les filles spirituelles d'Auxence n'eurent d'autre dénomination que celle de religieuses *Trikhinaires*.

De là, sans doute aucun, l'origine du nom donné au lieu qu'elles habitaient. Oui, si le monastère s'appela *Τρίχινάπτεας* (5), ou *Τρίχινάπτεα* (6), ou *τῶν Τρίχινάπειων* (7), ou n'importe quoi d'approchant, il dut ce nom à ses pieuses *Τρίχινάπειαι* (8), *Τρίχινάπει* ou *Τρίχινάπεις* (9), nullement à l'aspérité, *τὸ τραχύ*, de son emplacement. Entre ces deux étymologies, je ne l'ignore point, Étienne l'hagiosophite (10) et le biographe métaphrastique (11) ont hésité; mais je ne crois pas, pour le dire une fois de plus, qu'il y ait vraiment lieu de mettre en doute l'influence du costume adopté sur la désignation du couvent.

Dès leur installation au pied de la colline, avant la construc-

(1) MÉTAPHR., *op. cit.*, 65, col. 1436; PSELLOS, *op. et loc. cit.*

(2) *Vita S. Basilii junioris*, 55 et 56, dans *Acta Sanctorum martii*, t. III, p. xxxi.

(3) Le bollandiste V. de Buck cite jusqu'à trois Étienne décorés de ce surnom, parmi lesquels notre Étienne le Jeune, *Acta Sanctorum octobris*, t. XII, p. 673. Le saint Théodore Trikhinas fêta le 20 avril vécu dans un monastère également surnommé Trikhinas. *Ménologe de Basile*, dans MIGNE, *P. G.*, t. CXVII, col. 413.

(4) ANONYME C, p. 283.

(5) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1092.

(6) ANONYME E, p. 603.

(7) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1148.

(8) ANONYME C, p. 283.

(9) MIKLOSICH ET MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, t. III, p. 18 et 19.

(10) *Op. et loc. cit.*

(11) ANONYME E, p. 603.

tion des cellules qui devaient les abriter d'une façon définitive, Stéphanie, Kosmia et leurs compagnes ne manquèrent pas de mettre à profit la présence du saint anachorète. Deux fois par semaine, le dimanche et le vendredi, elles montaient auprès de son ermitage, et lui, sage directeur, leur donnait une conférence ou une instruction. Les paroles qu'il leur adressa dans une circonstance plus solennelle nous sont parvenues par la voie du Métaphraste (1). Jusqu'où sont-elles conformes au texte même de l'orateur, jusqu'où la néfaste facilité de Syméon les a-t-elle embellies, je ne saurais dire. Mais elles ont cela de remarquable, ces paroles sur la grandeur et les avantages de la virginité, qu'on peut les regarder comme le testament spirituel de l'anachorète à ses filles. Auxence, en effet, les prononça dans son ermitage le jour même où fut inauguré le couvent. Trois jours plus tard il tombait malade et dix jours de maladie le conduisaient au tombeau.

La chapelle des Trikhinaires avait dû, à peine construite, recevoir les saintes reliques dont Stéphanie s'était dé faite en faveur de son père spirituel. A la mort de ce dernier, comme je l'ai dit, cette même chapelle s'enrichit de son corps et cette relique y fut plus précieuse à elle seule que toutes les autres, et plus vénérée. Endormi là, Auxence attira la dépouille mortelle de ses successeurs dans le voisinage. Ainsi fut créé, tout contre le couvent, le cimetière que l'on trouve plusieurs fois mentionné par les biographes de saint Étienne le Jeune.

Ce que fit la pieuse communauté du dernier quart du v^e siècle au premier quart du viii^e nous est inconnu. Serons-nous téméraires, pourtant, si nous supposons que chacun des nouveaux anachorètes établis sur la montagne fut pour elle un nouvel Auxence, je veux dire un père et un guide? Très probable pour Serge, pour Bendidianos et pour Grégoire, la chose paraît à peu près certaine pour Jean et pour Étienne le Jeune. Au temps de ces deux derniers les rapports entre l'ermitage et le couvent sont de toutes les heures. Avant de prendre rang parmi les Trikhinaires, déclare le diacre de Sainte-Sophie (2), Anne et Théodote, mère et sœur d'Étienne le Jeune, vinrent recevoir la bénédiction et les conseils de Jean. Par leur profes-

(1) *Op. cit.*, 62-64, col. 1432-1436.

(2) *Op. cit.*, col. 1093.

sion dans le monastère, ajoute le même auteur, ces deux femmes devinrent les filles selon la grâce de celui qui était leur fils et frère selon la chair. Évidemment, les successeurs d'Auxence devaient rendre toute sorte de bons offices spirituels aux religieuses et celles-ci, en retour, devaient s'intéresser à leur temporel.

Jean, pour sa part, envoyait chercher chez les Trikhinaires tout ce dont il avait besoin. Et comment ne pas mentionner ici le petit chien dont il employait le ministère? Étienne, disciple de l'ermite, avait la charge de monter l'eau ainsi que toutes autres provisions prévues, et il s'en acquittait chaque jour, par le soleil d'août comme par les neiges de janvier, avec une régularité parfaite. Mais parfois, tandis qu'il était en course ou occupé à d'autres soins, arrivaient soudain des visiteurs inattendus. Le moyen, avec la pénurie de l'ermitage, de subvenir à leurs nécessités? C'est alors que Jean recourait à son petit chien. Il écrivait un billet et, le lui attachant au cou : « Descends au monastère, lui disait-il, porte ce billet à la supérieure et reviens au plus vite. » Quelques minutes plus tard le fidèle animal se trouvait devant la cellule de la supérieure, aboyant de toutes ses forces jusqu'au moment où les gens du monastère lui prenaient le billet pour le passer à qui de droit et faire ensuite selon son contenu (1).

A lire ces dernières lignes, à voir comment la destinataire du billet ne le prend point elle-même, il paraîtrait assez naturel de croire que la supérieure était une recluse. Cette opinion semblerait confirmée par le fait que les soldats de Constantin Copronyme envahissant l'église conventuelle à l'heure de l'office, trouvèrent toutes les religieuses au chœur, mais point l'higouménesse. 'Εν καλλιῳ γὰρ ἡσύχαζεν, dit le biographe (2), ἡ τιμία γραῦς καὶ τῆς μονῆς προσετώσα. Il est vrai que le biographe ajoute : Ταύτην τὴν μιὰν ἔφοδον γνοῦσα... ἔξεισι πρὸς αὐτούς. Mais que conclure? Cette sortie au-devant des soldats peut s'expliquer chez une recluse par la gravité de la circonstance, comme aussi cette absence du chœur peut s'expliquer chez une cénobite par tout autre motif que la réclusion. Il y a donc là un petit problème peu susceptible d'une solution absolue. Je pencherais volontiers, cependant, pour la réclusion. Auxence avait vécu de la sorte,

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1092 et 1093.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1128.

ses successeurs aussi. Ce genre de vie était si ancré dans les traditions de la montagne qu'il n'y a rien d'in vraisemblable à ce qu'il fût pratiqué par la supérieure des Trikhinaïres. D'autant que, nous le constatons par plusieurs exemples, diriger une communauté de cénobites et vivre soi-même en reclus ne s'excluaient point sur notre colline, pas plus d'ailleurs qu'en bien d'autres endroits.

Je viens de montrer la soldatesque pénétrant dans l'église du couvent. Cette invasion, qui constitue un des mille épisodes tristes de la lutte engagée par Copronyme contre le monachisme, devait être le point de départ de toutes sortes de souffrances morales et physiques pour une des religieuses Trikhinaïres. Il s'agit ici d'Anne, cette veuve constantinopolitaine, que la calomnie, on se le rappelle, voulut présenter comme la complice des désordres imaginaires imputés à saint Étienne le Jeune. « Livrez-nous Anne, la maîtresse d'Étienne; l'empereur la veut dans son camp », tels étaient les cris des soldats répandus dans le monastère. Il n'y avait pas à résister. La supérieure appela sans retard sa religieuse calomniée, lui adjoignit une compagne du nom de Théophano, les munit l'une et l'autre de ses conseils et les envoya.

Au camp où le retenait la guerre bulgare, Constantin Copronyme ne put rien arracher de ce qu'il désirait à la fermeté d'Anne. Alors, il la fit garder en prison, tandis que Théophano, désireuse de partager sa captivité, était reconduite de force jusqu'à son couvent. La campagne terminée, l'empereur revint à Constantinople et Anne fut incarcérée dans les ténèbres de la Phialè. Là, un soir, je ne sais quel eunuque du cubiculariat palatin vint la trouver au nom du maître. Celui-ci avait résolu de l'interroger en public le lendemain matin et il lui faisait porter ses dernières propositions. Ou elle chargerait Étienne, et alors, débarrassée du froc monastique, elle vivrait à la cour, avec l'impératrice, comblée d'honneurs et de présents. Ou elle continuerait à nier, et alors, convaincue de mensonge par sa domestique, elle subirait sur-le-champ les pires tortures, le corps partagé en lambeaux. Anne à tout cela n'eut que trois mots de réponse : « Va-t'en, homme, va-t'en ! Que la volonté du Seigneur soit faite ! »

Et le lendemain matin, ayant réuni une foule immense,

Constantin Copronyme arracha la religieuse de son cachot et la fit comparaitre nue sur la place publique. Des nerfs de bœuf gisaient devant elle, en quantité. « Tout cela, dit l'empereur en les montrant, c'est pour t'abîmer le dos et le ventre, si tu ne... » Anne dédaigna de répondre. Furieux, Constantin lui lança une grosse injure et commanda la flagellation. Huit hommes aussitôt se saisirent d'elle, grands et vigoureux, la tirèrent quatre par chaque main et la maintinrent ainsi debout, les bras étendus en forme de croix, dans la position la plus favorable au jeu des deux bourreaux chargés de la frapper, l'un devant et l'autre derrière. Sous les coups de ces brutes, sous les crachats de la servante dont on avait acheté le mensonge infâme, Anne sut rester fidèle au devoir et à la vérité : elle ne cessa de protester de son innocence jusqu'au moment où l'atrocité de la douleur éteignit la voix sur ses lèvres. Ce n'est pas cela que l'empereur avait espéré. Il se leva et partit en ordonnant de jeter sa victime dans un coin de monastère (1).

Anne succomba-t-elle aux suites de sa flagellation? Y survécut-elle? Le diacre de Sainte-Sophie a négligé de nous le dire et nous ne pouvons nous prononcer ni dans un sens ni dans l'autre. Mais il est certain, par contre, que l'héroïque femme conquit à son supplice la palme des martyrs. L'Église grecque l'a inscrite comme telle dans ses livres liturgiques et elle en fait mémoire le 28 novembre, le jour même où elle fête saint Étienne le Jeune.

Anne de Constantinople, veuve, religieuse et martyre, est la seule sainte de nous connue qui ait habité le couvent des Trikhinaires. Ce couvent, si menacé lorsque saint Étienne le Jeune attirait toutes les colères de l'iconoclasme, ne sombra point dans cette affreuse tempête. L'hagiographe hagiophite, qui écrivait vers 807, nous le montre encore existant et prospère. « Οπερ ἅγιον φροντιστήριον, dit-il (2), μέχρι τῆς δεῦρο φυλάττεται καὶ βίῳ λαμπρύνεται ταῖς τῶν θεῶν πατέρων εὐχαῖς.

Peut-être exista-t-il plusieurs siècles encore. Du moins, en février 1192, lorsque l'empereur Isaac l'Ange confirma le traité passé entre ses prédécesseurs et les Pisans, Constantinople

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1128-1132.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1092.

possédait dans ses murs un μετόχιον τῶν Τριχιναρῶν (1) et rien ne prouve que ce métokhion ne fût pas une dépendance de notre monastère du mont Saint-Auxence.

Chercherons-nous maintenant à dire en quel endroit de la colline s'élevait le couvent? Diverses petites incidentes des hagiographes peuvent nous aider à déterminer exactement sa position.

D'abord, il n'était pas au haut de la montagne, mais au bas, mais au pied. Le diacre de Sainte-Sophie l'appelle, en effet, une fois τὸ κάτω μοναστήριον (2) et une autre fois τὸ μοναστήριον τὸ πρὸς πόδα τοῦ Αὐξεντίου βουνοῦ (3). Il ne faudrait pas, toutefois, le descendre tout à fait en plaine. On serait tenté d'en agir ainsi en voyant que le premier biographe de saint Auxence le met ἐν ἐπιπέδῳ (4); mais les données du diacre Étienne s'y opposent. En fixant la construction ἐπὶ τὸ πρανὲς καὶ καθόμαλον et en cherchant à justifier l'étymologie du mot *Trikhinaires* διὰ τὸ τραχὺ τοῦ τόπου καὶ δύσβατον (5), Étienne l'hagiosophite nous maintient aux approches immédiates de la colline, ou plutôt sur le flanc.

En second lieu, de l'eau sourdait au monastère, car c'est là, je l'ai dit et redit, que le disciple de l'anachorète Jean allait en chercher la provision nécessaire aux besoins de l'ermitage.

De plus, le séjour fixé à Stéphanie et à ses compagnes par Auxence n'était distant du sommet que d'un mille, ἀπὸ ἐνὸς σημείου (6), que d'environ un mille, σταδίου ὡς ἐνός (7).

Enfin, les cellules des Trikhinaires s'élevaient au midi de la colline : ἐπὶ νότον μέρος τοῦ ὄρους (8).

Complétés et corrigés les uns par les autres, ces quatre renseignements nous conduisent tout droit, ce me semble, au large col par où le Kaïch-Dagh soude son flanc méridional aux autres sommets de la chaîne qui descend vers Mal-Tépé. Là se trouve, encore entouré de larges murs en pierres sèches, un

(1) MIKLOSICH et MULLER, *op. cit.*, t. III, p. 18 et 19.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1108, 1125.

(3) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1128.

(4) MÉTAPHR., *op. cit.*, 61, col. 1429.

(5) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1092.

(6) MÉTAPHR., *op. cit.*, col. 1429.

(7) ANONYME B, *op. cit.*, p. 13. Lisez σημείου au lieu de σταδίου.

(8) ÉTIENNE, *op. et loc. cit.*

vaste emplacement qui répond à toutes les conditions requises, assez plat pour être dit καθύμαλον, assez en pente pour être qualifié de πρανές. Là se distinguent par endroits, au milieu des buissons et des ruines, les arasements des murs extérieurs d'une modeste église. Là coule silencieusement, à trois mètres environ de profondeur, l'hagiasma que les orthodoxes de Beuyuk-Bakal-Keuī visitent à l'Ascension et qu'ils appellent ἁγίασμα τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου d'après les renseignements recueillis par M. J. Miliopoulos (1), ἁγίασμα τῆς Ἀναλήψεως d'après le dire des gens que j'ai rencontrés moi-même sur les lieux.

On peut objecter à l'encontre de cette identification que la distance entre l'hagiasma et le sommet de la colline est de beaucoup inférieure à un mille. Mais l'objection n'a pas grande valeur. En effet, le trajet entre les deux points demande, à l'ascension, plus d'un quart d'heure et c'est bien là, comme temps, l'équivalent d'un mille. D'ailleurs, la présence d'une petite source à l'endroit indiqué rend tout doute impossible. Quand ils s'approvisionnaient d'eau, les ermites du sommet s'en approvisionnaient évidemment au plus près. Or, ils s'en approvisionnaient aux Trikhinaires. C'est donc que les Trikhinaires n'habitaient pas plus loin que l'excellente petite source dont nous parlons.

VI. — MONASTÈRE SAINT-AUXENCE.

Introduite au mont Skopa par des femmes, la vie cénobitique devait y être pratiquée aussi par des hommes.

Les ouvrages ne manquent pas où nous trouvons saint Auxence présenté comme un archimandrite bithynien, fondateur d'un monastère et chef de cénobites. En fait, nous l'avons vu dans le chapitre consacré à sa vie, Auxence n'a jamais rien eu d'un higoumène proprement dit. Le seul couvent qu'il fonda est celui des femmes Trikhinaires. Il fut le conseiller des moines qui venaient le visiter un peu chaque jour, il fut l'initiateur à la vie anachorétique d'un grand nombre d'ermites, mais jamais on ne le vit à la tête d'un monastère d'hommes.

Si pareil monastère s'ouvrit sur la montagne au temps de

(1) Βουδὸς Αὐξεντίου, etc., dans la *Byzantinische Zeitschrift*. t. IX (1900), p. 66.

Bendidianos, on ne peut ni l'affirmer trop haut ni le nier trop fort. La Vie du saint, ainsi qu'il a été dit en son lieu, nous met en face de cénobites. Mais quel degré de confiance doit-on accorder à cette Vie? Jusqu'où la paraphrase moderne, dans laquelle on nous l'a donnée, reproduit-elle exactement la teneur de l'original? Jusqu'où l'original, en qui l'on devine à première vue un écrit de date postérieure, restait-il lui-même fidèle au document primitif? Jusqu'où enfin le document primitif constituait-il une source sûre? Toutes questions qui, demeurant sans réponse, ébranlent notre confiance en la Vie de saint Bendidianos et nous permettent de tenir son renseignement en suspicion. D'autant qu'une précieuse liste de 536, où figurent quarante monastères d'hommes appartenant au diocèse de Chalcédoine (1), ne présente aucune maison qui soit, comme il faudrait s'y attendre si la donnée biographique était juste, désignée par le nom de Skopa, d'Auxence ou de Bendidianos. Et vers 807, dans tous les cas, Étienne de Sainte-Sophie ne soupçonne même pas qu'il ait pu exister au mont Saint-Auxence un monastère d'hommes contemporain de saint Bendidianos. Pour lui, exception faite en faveur des Trikhinaïres, le cénobitisme ne s'introduisit sur la colline qu'au milieu du VIII^e siècle.

Dans les environs de la colline, au contraire, les maisons religieuses s'étaient multipliées à profusion bien avant cette date. Elles y fleurissaient en grand nombre dès le V^e siècle. Dans sa biographie de l'higoumène saint Hypace, qui mourut à Rufinianes le 30 juin 446, Callinique nous montre que la ville de Chalcédoine et ses faubourgs avaient toute une armée de moines dès 434 ou 435 (2). Il cite, en particulier, le petit couvent dirigé par le pieux higoumène Eumathios à trois milles du proasteion rufinien (3). En 452, on se le rappelle, entre le mont Oxia et le cloître de Saint-Hypace, Auxence rencontrait un monastère de Saint-Jean-Baptiste. La quantité vraiment considérable d'ermites à qui l'exemple de saint Auxence et de ses successeurs suggéra de s'établir aux alentours ne manqua certainement point d'y provoquer une sensible augmentation de monastères, car on sait le peu de peine des ermitages

(1) MANSI, *Amplissima conciliorum collectio*, t. VIII, col. 1014-1018.

(2) *De vita S. Hypatii liber*, édit. Teubner, Leipzig, 1895, p. 70 et 71.

(3) *Op. cit.*, p. 57-59.

à se transformer en couvents. Plusieurs d'entre eux durent subir cette métamorphose auprès de notre colline. De fait, au VIII^e siècle, les hauteurs voisines se trouvaient couvertes de maisons religieuses. Aussi passionné pour la chasse qu'il l'était contre les moines, Constantin Copronyme fit détruire ces asiles de l'iconophilie, afin de rendre la contrée plus giboyeuse (1). Il ne pensait pas, le pauvre empereur, qu'un nouveau monastère établi là même au beau milieu de son règne, allait s'y perpétuer durant plusieurs siècles. Telle devait être pourtant la destinée du monastère dit de Saint-Auxence.

Depuis 743 ou 746, Étienne le Jeune habitait l'ermitage et ses vertus y brillaient d'un éclat chaque jour plus vif : quelques disciples vinrent à lui, sollicitant de vivre sous sa direction. Lui, solitaire avant tout, leur opposa tout d'abord un refus catégorique et net. Eux, point découragés, insistèrent. Ils insistèrent tant qu'ils finirent par avoir gain de cause, et le monastère désiré surgit avec douze moines.

De ces douze sujets, le premier reçu fut Marin, un homme que le diacre de Sainte-Sophie ne sait comment louer suffisamment. Après lui vint Jean, puis Zacharie, puis Christophore. Deux vipères, Étienne et Serge, se glissèrent dans le nombre : leurs crimes, dont nous aurons encore à dire un mot, leur ont seuls valu d'échapper à l'oubli. Plût au ciel qu'ils eussent imité leurs six autres premiers compagnons, moines obscurs, mais vertueux, dont les noms, déclare l'hagiographe, sont écrits au livre de vie !

Les constructions du nouveau couvent s'élevèrent tout à côté de l'ermitage, au sommet de la colline, non point sur la plateforme supérieure, mais un peu en contre-bas, sur une petite terrasse méridionale, inférieure de cinq ou six mètres comme niveau et protégée contre le vent du nord par un mur de rochers. L'ensemble fut placé, comme il convenait, sous le patronage de saint Auxence.

Tant que la communauté resta composée comme au début, Étienne le Jeune en fut le seul directeur. Du réduit qui le tenait reclus, il ne laissa point passer un seul jour sans lui prêcher les devoirs des vrais religieux et sans veiller en per-

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1092.

sonne à l'accomplissement exact de tout ce qu'impose la discipline cénobitique. Mais bientôt, le nombre des moines atteignit la vingtaine. Alors, c'était en 754 ou 757, il se déchargea sur un autre de presque toutes ses obligations de supérieur. S'il conserva le titre d'higoumène, il ne joua plus guère que le rôle de père spirituel et vécut à l'écart dans une retraite plus éloignée. Marin, constitué économe, eut à prendre sur lui d'assurer la marche régulière de la maison dans les mille détails de la vie quotidienne (1).

Quelques années plus tard, au printemps 760, le monastère Saint-Auxence avait affaire au patrice Calliste et à ses soldats. J'ai déjà raconté, à propos de saint Étienne le Jeune, comment les moines restèrent alors durant six jours sans nourriture enfermés dans un cimetière; je n'y reviens pas. Mais il me faut ajouter ici que la reprise de la persécution amena, pendant l'automne ou l'hiver suivant, la mise à sac et la ruine du monastère.

Avant de pleurer ce désastre, les moines eurent à déplorer l'apostasie de deux d'entre eux. Étienne et Serge comptaient parmi les plus anciens du couvent : ils succombèrent l'un et l'autre aux intrigues du trop fameux Calliste. Pour de l'or versé et de l'or promis, Serge s'enfuit de la montagne et s'en alla dresser, auprès de l'officier des douanes Aulicalamos, un acte d'accusation calomnieux destiné à ruiner la réputation de saint Étienne le Jeune. Après une pareille infamie, il n'avait plus qu'à jeter le froc : c'est ce qu'il fit. Étienne, complice de Serge, rentra aussi dans le monde, bien que prêtre. Il avait passé autrefois par le service de Calliste, et c'est là sans doute ce qui explique sa chute. Constantin Copronyme, aimable à tous les apostats, voulut le revêtir de l'habit séculier de ses propres mains. « Seigneur, lui dit alors le misérable, vous m'avez arraché à la gueule de Satan et vous me revêtez de lumière. » Pour récompenser tant de flagornerie, l'empereur prit cet homme à son service dans le palais de Sophianes, sauf à le surnommer *papas de joie*, τῆς χαρᾶς παπᾶν (2).

Tandis qu'Étienne et Serge s'engageaient ainsi dans la voie

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1097-1104.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, 1148. Le mot *χαρά*, au moins actuellement, signifie *noce* en grec vulgaire.

mauvaise, leurs confrères ne reculaient devant rien pour demeurer jusqu'au bout fidèles à leur vocation. Les gens de l'empereur avaient incendié Saint-Auxence; de l'église et des cellules, il ne restait plus qu'un monceau de cendres (1). En outre, Copronyme venait de porter ce décret : « Quiconque sera surpris allant à la colline d'Auxence le paiera de sa tête (2). » Que pouvaient faire dans ces conditions les cénobites auxentiens? Tous n'eurent qu'une idée : rejoindre Étienne le Jeune au lieu de son exil. Quelques semaines après leur dispersion, Proconnèse les vit débarquer l'un après l'autre et l'ermitage d'Étienne à Kissouda se compléta d'un monastère.

Ainsi le couvent Saint-Auxence ne fleurit pas longtemps, au moins dans sa forme première, sur l'ancien Skopa. Inauguré après 743 ou 746, très probablement vers 750, confié à la direction de Marin en 754 ou 757, il succomba sous les coups de Copronyme à la fin de 760. M. M. Gédéon donne à sa carrière des dates toutes différentes : 744 pour la fondation et 755 pour la ruine (3). Mais 744 ne peut être accepté, ni 755. En 744, Étienne le Jeune était encore, ou du moins cessait à peine d'être le simple disciple de Jean, point à même, par conséquent, d'exercer une grande action et d'attirer des vocations religieuses. En 755, le monastère prospérait, on ne peut mieux : sa ruine est assurément présentée par le biographe comme une des conséquences désastreuses du conciliabule tenu en 753, mais cette conséquence, ainsi qu'il appert de plusieurs indications très formelles, ne se fit pas sentir avant de longues années. Ici, d'ailleurs, nous sommes en face de détails chronologiques déjà établis dans le chapitre relatif à saint Étienne le Jeune et je n'ai pas à y insister de nouveau. Je néglige même de relever les trop nombreux auteurs, tel Héfélé (4), tel M. T. Évangélidès (5), qui font un higoumène de l'ermite Jean et conduisent Étienne le Jeune, lors de son arrivée sur la colline, dans une maison religieuse constituée (6).

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1137.

(2) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1139.

(3) Τυμπζόν, p. 12.

(4) *Histoire des conciles*, trad. franç., t. IV, p. 306.

(5) Βίοι τῶν ἁγίων, p. 897. D'ailleurs, dans ce polygraphe, la Vie de saint Étienne le Jeune, comme celle aussi de saint Auxence, n'est qu'un tissu d'inexactitudes.

(6) On lit dans telle notice de saint Étienne : Ἰωάννης ὁ τοῦτου καθητούμενος.

Donc, pour en revenir à l'histoire, le monastère bâti vers 750 disparut au bout de quelque temps seulement. Mais disparut-il pour toujours? Ce serait peu connaître la ténacité des moines byzantins et leur esprit traditionaliste que de le penser. Un lieu sanctifié par un ascète comme Auxence et par un martyr comme Étienne était sacré pour eux et l'abandonner sans retour leur eût paru sacrilège. Aussi, la persécution de Copronyme passée, ermites et cénobites revinrent-ils au poste.

Tel anachorète, s'il fallait en croire deux auteurs modernes, y serait même revenu immédiatement après la dévastation de 760. M. M. Gédéon dit, en effet, à propos d'un Μακαρίου ὁσιομάρτυρος qu'il inscrit au 17 août : Μοναχὸς ἐγκλειστος ἐν τῷ βουνῷ τοῦ Αὐξεντίου, ἡθλήσεν ὑπὲρ τῶν ἀγίων εἰκόνων ἐπὶ Κοπρωνύμου τῷ 768 (1). Et M. J. Miliopoulos met également au mont Saint-Auxence un saint Macaire, martyr en 768 (2). Ce faisant, M. J. Miliopoulos ne fait que reproduire, sans le citer naturellement, l'assertion de M. M. Gédéon dont il ignore la source, et M. M. Gédéon, en parlant comme il parle, ne fait qu'entendre à la façon de Goar (3) un passage de Théophane qui demande à être entendu tout autrement.

Copronyme, déclare le Chronographe (4), mit à mort un certain Stratège : Στρατήγιον τὸν τοῦ Ποδπαγούρου... ἀηδῶς ἔχοντα πρὸς τὰς ἀθεμίτους ἀνδρομανίας αὐτοῦ, καὶ τῷ Μακαρίῳ τῷ ἐγκλειστῷ τοῦ Ἀγίου Αὐξεντίου ταύτας ἐξαγορεύοντα, σωτηρίας τε φάρμακα λαμβάνοντα... σὺν τῷ ἐγκλειστῷ, ὡς προλέλεκται, ἀνείλεν. Voilà le texte grec, tel qu'il a été donné dans l'édition primitive et tel qu'il est passé de là dans les éditions postérieures (5), sauf dans celle de M. C. de Boor (6). Mais est-il vrai qu'il s'y agit d'un Macaire? Point du tout. Il s'y agit purement et simplement de saint Étienne le Jeune. Et en voici une double preuve.

Les mots ὡς προλέλεκται, placés où ils sont, signifient que

Mais ces quatre mots, pour ne pas aller contre l'histoire, doivent se traduire : *Jean, son maître*. Ils ne signifient pas que Jean était un supérieur de monastère. H. DELEHAYE, *op. cit.*, p. 261, 32; 1107.

(1) Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον, p. 156.

(2) Βουνὸς Αὐξεντίου, *Byzantinische Zeitschrift*, t. IX (1900), p. 67.

(3) Note à la Chronographie, MIGNE, P. G., t. CVIII, col. 893.

(4) *Chronographia*, ad annum 6259.

(5) Même dans celle de Bonn, t. I, p. 685.

(6) *Chronographia*, t. I, p. 443.

Théophane a déjà mentionné la mort de Stratège et du reclus. Or, avant le passage qui nous occupe, le Chronographe n'a nullement mentionné la mort d'un reclus Macaire, mais il a bel et bien raconté comment l'empereur envoya au supplice : 1° saint Étienne le Jeune, ἐγκλειστον ὄντα εἰς τὸν Ἅγιον Αὐξέντιον (1); 2° Stratège, frère de Constantin Podopagouros (2). Le reclus du passage cité ci-dessus ne peut donc que s'identifier avec saint Étienne le Jeune.

La seconde preuve est plus convaincante encore. Pourquoi, d'après le texte discuté, Stratège fut-il mis à mort? Parce que, victime des luxures contre nature de l'empereur, il s'était rendu auprès du reclus de Saint-Auxence pour lui confier son cas et lui demander conseil. Or, avant de dresser la liste des 19 personnages sacrifiés en une seule fois par Constantin Copronyme, liste où figurent au premier rang le patrice Constantin Podopagouros, logothète du drome, et son frère le patrice Stratège, domestique des excubiteurs, Théophane dit expressément que certains de ces malheureux souffrirent δι' εὐλάβειαν καὶ ὡς εἰς τὸν προρρηθέντα ἐγκλειστον ἀπερχομένους καὶ τὰ πάθη αὐτοῦ θριαμβεύοντες (3). Et quel προρρηθέντα ἐγκλειστον entend-il désigner ici, sinon saint Étienne le Jeune dont le martyre est raconté aux lignes qui précèdent immédiatement? Le reclus du mont Saint-Auxence auprès de qui se compromet Stratège est donc bien saint Étienne le Jeune en personne.

M. M. Gédéon, qui sait combien se tromper est chose facile, se rendra peut-être à ces deux raisons, mais point, je parie, M. J. Miliopoulos. Cet homme, toujours en guerre contre les vérités les plus évidentes, m'objectera : Comment serait-ce Étienne le Jeune que Stratège alla voir au mont Saint-Auxence, puisque Étienne le Jeune, d'après la chronologie donnée ci-dessus, avait cessé d'habiter le mont Saint-Auxence dès les derniers mois de 760? A cela je réponds que l'objection, tout en restant facilement soluble, signifierait pourtant quelque chose, si Théophane disait : *Stratège alla au mont Saint-Auxence voir un reclus*. Mais Théophane ne dit point cela; il dit que *Stratège fit certaines révélations au reclus du*

(1) *Chronographia*, ad annum 6257.

(2) *Chronographia*, ad annum 6257.

(3) *Chronographia*, ad annum 6257.

mont Saint-Auxence, et la différence des deux expressions vaut la peine d'être remarquée. Même après 760, même pendant son exil à Kissouda, même pendant son incarcération à Constantinople, Étienne le Jeune restait aux yeux de ses contemporains, comme il l'est resté pour tous depuis, le reclus du mont Saint-Auxence. Rien n'empêche donc les confidences rapportées par le chronographe d'avoir eu lieu hors de la colline, postérieurement à 760. Et cela suffit pour que l'objection reste sans valeur.

Cette objection paraîtra encore plus insignifiante et notre manière de voir s'entourera d'une évidence nouvelle, si j'ajoute que l'on peut aisément fixer l'année, le mois, le jour, presque l'heure, où saint Étienne le Jeune et Stratège se rencontrèrent. Ouvrez la Vie d'Étienne par le diacre hagiiosophite au récit de sa mort : qu'y lisez-vous? Que le soir du 27 novembre 764, Constantin Copronyme ayant appelé δύο τινὰς ἐμποατρῖους καὶ ἐμομητρῖους ἀδελφούς, ἐν Ἀξίᾳ προὔχοντας, ὡραίους τε τῷ εἶδει καὶ τῇ ψυχῇ, καὶ πάνυ θαυμαστούς, οὕσπερ ἐσχάτως ζήλῳ φθονήσας πεφόνευκεν (1), les envoya tenter le reclus dans sa prison du Prétoire, et que ces deux envoyés, au lieu d'exécuter la consigne reçue, traitèrent le captif avec toute sorte d'égards, l'encourageant à persévérer dans son orthodoxie, baisant ses pieds et demandant sa bénédiction. Et comment dans ces deux personnages de l'hagiographe ne pas reconnaître les deux Podopagouri, du chroniqueur? L'hagiographe nous présente deux frères; le chroniqueur nous présente deux frères. Dans l'hagiographe nous avons deux dignitaires investis de hautes fonctions; dans le chroniqueur nous avons deux patrices, dont l'un logothète du drome et l'autre domestique des excubiteurs. Les deux frères, chez l'hagiographe, sont doués d'un physique agréable; l'un des frères, chez le chroniqueur, est exposé aux excès voluptueux de Copronyme, suffisant indice d'un extérieur avantageux. Les deux anonymes de l'hagiographe ont de belles âmes; l'un des deux Podopagouri du chroniqueur expose au reclus les secrets de sa conscience inquiète, preuve assez claire d'un intérieur délicat. Les deux personnages de l'hagiographe sont tués par Copronyme, les deux personnages du chroniqueur

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1172 et 1173.

sont décapités par Copronyme. Voilà ce que disent les deux auteurs parallèlement l'un à l'autre, en parlant l'un et l'autre du reclus du mont Saint-Auxence. Si, d'une pareille confrontation, vous ne concluez pas à l'identité des anonymes d'Étienne l'hagiosophite avec les Podopagouri de Théophane le Chronographe, il faut que la science historique renonce pour toujours à chercher la lumière dans le rapprochement des textes.

L'identité des deux Podopagouri et des deux dignitaires envoyés au Prétoire le soir du 27 novembre 764 ne permettrait plus de douter, si l'on en doutait encore, que le reclus auxentien auprès de qui se compromet Stratège ne soit notre saint Étienne le Jeune en personne. Anastase le bibliothécaire, pour citer son témoignage, ne l'a pas entendu autrement. L'empereur, lisons-nous dans sa traduction (1), *Strategium Podopaguri fratrem... cum... sensisset eum moleste tulisse infandas in viros molestias suas, et beato Stephano inclauso sancti Auxentii has manifestas reddidisse, salutisque remedia suscepisse... una cum inclauso, ut praedictum est, interfecit*. D'où il suit que le texte grec, au lieu de τῷ Μακκαρίῳ τῷ ἐγκλείστῳ, doit se lire τῷ μακαρίῳ <Στεφάνῳ> τῷ ἐγκλείστῳ, et c'est τῷ μακαρίῳ Στεφάνῳ τῷ ἐγκλείστῳ que M. C. de Boor a imprimé dans son édition (2).

Ainsi croule, sans remède aucun, l'existence du Macaire imaginé par Goar. Ce fantôme, je dois l'ajouter, n'en imposait déjà plus à personne depuis les observations de Combefis (3), et je m'étonnerais fort de voir M. M. Gédéon le prendre encore au sérieux, si je ne devais réserver toutes mes puissances d'étonnement pour la hardiesse avec laquelle M. M. Gédéon a osé lui assigner une place dans le festival de Constantinople. Sans doute quelques rares manuscrits liturgiques inscrivent au 17 et 18 août un saint Macaire homologète dont M^{sr} Serge distrait (4) a fait une victime de Constantin Copronyme. Mais, en l'inscrivant au 19 août, d'autres manuscrits (5) et M^{sr} Serge

(1) *Historia ecclesiastica*, dans MIGNE, P. G., t. CVIII, col. 1388.

(2) *Chronographia*, t. I, p. 443.

(3) Note à la Chronographie, ad annum 6259.

(4) Dans son *Polnij Miésiatsestov Vostoka*, et même dans la seconde édition de cet ouvrage, Vladimir, 1901, t. II, p. 250.

(5) H. DELEHAYE, *op. cit.*, col. 909.

lui-même (1) le donnent très expressément pour le saint Macaire, higoumène de Pélécète, plus communément fêté le 1^{er} avril (2). Il n'y a donc rien là qui justifie le faire de M. M. Gédéon. Celui-ci, très préoccupé dans sa préface de montrer comment certains personnages suspects ont forcé l'entrée des catalogues hagiologiques, aura voulu sans doute se ménager pour une seconde édition de son ouvrage un exemple encore inédit, typique et frappant, de canonisation peu régulière. En attendant, je crains fort que le prétendu saint Macaire, ermite et martyr auxentien, ne soit guère invoqué que par M. J. Miliopoulos.

VII. — LE MONACHISME AUXENTIEN AUX IX^e-XII^e SIÈCLES.

A défaut de ce reclus imaginaire, le mont Saint-Auxence dut recevoir de nouveaux hôtes à l'avènement d'Irène, car la régence de cette princesse fut une époque d'universelle restauration pour le monachisme de Constantinople et de Bithynie. Rien ne prouve cependant que le monastère auxentien fut relevé de ses ruines tout aussitôt.

Vers 807, le diacre hagiophile dédiait sa biographie de saint Étienne le Jeune à un émule des Auxence, des Serge, des Bendidianos et de leurs successeurs, à un Épiphane qu'il interpellait ainsi : ὦ πάτερ τίμιε, καὶ τοῦ αὐτοῦ βουνοῦ καὶ τοῦ σπηλαίου καὶ τοῦ τρόπου διάδοχε, δοῦτάτε Ἐπιφάνιε (3). Où l'on voit que cet ascète, malheureusement inconnu par ailleurs, occupait sur notre colline l'ermitage d'Étienne le Jeune. A la pratique personnelle de la vie érémitique joignait-il, comme Étienne le Jeune, la direction plus ou moins directe d'un monastère d'hommes? Ceci, l'hagiographe ne le dit point et l'on peut en douter.

Il reste que vers 807 le mont Saint-Auxence possédait, sinon de nouveau son monastère d'hommes, du moins un homme pour y continuer les traditions du passé. Je dis vers 807 et cette date est sûre. Il s'était en effet écoulé quarante-deux ans depuis le martyre de saint Étienne le Jeune, survenu le 28 novembre

(1) *Op. cit.*, p. 251.

(2) H. DELEHAYE, *op. cit.*, col. 577.

(3) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1184.

764, le jour où Étienne l'hagiosophite écrivit sa biographie à la prière de l'ascète Épiphané (1). Cette indication formelle précise et corrige un peu la phrase de M. M. Gédéon, d'après laquelle Στέφανος ὁ διάκονος... δηλός ἐστι τιθεὶς τὴν ἐν τῷ βουνῷ ἄσκησιν τοῦ Ἐπιφανίου περὶ τὰ τέλη τοῦ Η' αἰῶνος καὶ κατὰ τινὰς μέγρι καὶ τῶν πρώτων ἐτῶν τοῦ Θ' (2).

Au xi^e siècle, la colline Saint-Auxence prêta sa hauteur au service des feux qui donnaient l'éveil à Constantinople chaque fois que s'opérait quelque mouvement de troupes ennemies aux frontières ciliciennes.

L'organisation de cette sorte de télégraphe optique était des plus simples. Au fort de Loulon, en Cilicie, et au palais sacré, à Constantinople, deux cadrans semblables partageaient le jour en douze heures et portaient, inscrit en face de chaque heure, le nom d'un des douze événements principaux susceptibles de se passer à la frontière. Les guetteurs de Loulon allumaient leur feu à telle ou telle heure suivant ce qu'il s'agissait d'annoncer. Ils le faisaient, par exemple, à une heure pour les invasions sarrasines, à deux pour l'ouverture des hostilités, à trois pour les incendies. Dès que leur feu brillait, les postes intermédiaires s'allumaient l'un après l'autre, sans aucun retard, et les diétaires de veille au palais impérial n'avaient qu'à prévenir qui de droit. Voilà quel était le système. Voilà du moins comment Syméon Magister nous le décrit (3), peut-être en l'embellissant et en le compliquant un peu.

Quels que fussent au vrai les détails de son fonctionnement, ce télégraphe avait été inventé ou tout au moins perfectionné, sous le règne de Théophile, par le fameux philosophe Léon (4), neveu du patriarche iconoclaste Ianni et métropolite de Thessalonique (5) durant trois ans, de 840 à 843. Il ne devait pas servir longtemps. On sait, en effet, comment l'empereur-cocher Michel l'Ivrogne ordonna de l'abolir à l'automne 866, furieux que de sinistres nouvelles vinssent le surprendre à Saint-

(1) ÉTIENNE, *op. cit.*, col. 1072.

(2) Τυπικόν, p. 65.

(3) *Annales*, Michael et Théodora, 46, MIGNE, *P. G.*, t. CIX, col. 744.

(4) SYM. MAGIST., *op. et loc. cit.*; CONSTANTIN MANASSÈS, *Compendium chronicum*, MIGNE, *P. G.*, t. CXXVII, col. 417 et 418; Σύνοψις χρονικῆς SATHAS, *Bibliotheca graeca medii aevi*, t. VII, p. 144.

(5) L. PETIT, *Les évêques de Thessalonique*, dans les *Échos d'Orient*, t. IV, p. 217.

Mamas et distraire le peuple chargé d'applaudir à ses exploits hippiques (1).

Tant que le système fut en usage, la colline auxentienne porta le poste le plus voisin de la capitale. A cette occasion, on trouve le nom de notre hauteur sous la plume de tous les chroniqueurs ou historiens byzantins qui nous ont rapporté la stupide mesure de Michel l'Ivrogne. Tous, et ils sont nombreux (2), l'appellent d'un commun accord Saint-Auxence. Il n'y a que le Porphyrogénète, plus érudit et plus archéologue, qui ne se contente point de cette dénomination; il y ajoute celle de *Skopos*, écrivant : ὁ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου βουνὸς ὁ Σκοπὸς προσαγορευόμενος (3).

La présence des guetteurs impériaux sur le sommet de la montagne pouvait ne pas empêcher la présence de cénobites sur la terrasse un peu inférieure où nous avons vu, au milieu du VIII^e siècle, la communauté de l'économe Marin. Des cénobites y vivaient-ils réellement? Nous ne pouvons pas plus répondre pour 866 que nous ne l'avons fait pour 807. Mais si l'heure de la restauration n'avait pas encore sonné pour le monastère Saint-Auxence au temps de l'ermite Épiphané ou de l'empereur Michel III, elle sonna plus tard. La chose est certaine. Jusqu'ici, faute de documents, on était peut-être en droit de nourrir quelque doute à cet égard. Il n'en va plus de même aujourd'hui, après les textes fournis par la *Vie de saint Syméon le nouveau théologien*, d'une part, et le *Typikon du monastère de la Theotokos Eleousa*, d'autre part.

C'était au second quart du XI^e siècle, après 1022, date de la mort de saint Syméon le nouveau théologien, avant 1050, date de la mort de son biographe Nicéas Stéthatos; c'était un 3 janvier, anniversaire de l'exil de Syméon : ses dévots célébraient la mémoire du grand événement au lieu de sa retraite, près de Chrysopolis. Or, dit l'hagiographe (4), εἰς τῶν συνεσπταζόντων καὶ

(1) THÉOPH. CONT., IV, *Michael et Theodora*, 35, Migne, P. G., t. CIX, col. 212; SYM. MAG., *op. et loc. cit.*; CONST. PORPHYROGÉNÈTE, *De Cerimoniis*, Migne, P. G., t. CXII, col. 933; CONST. MANASSÈS, *op. et loc. cit.* Voir pour plus de détails J. PARGOIRE, *Les Saint-Mamas de Constantinople*, dans *Izviestia russkago arkheologicheskago Instituta v Konstantinopolié*, t. VIII, 1904.

(2) Aux auteurs déjà nommés ajoutez Skylitzès, Cedrenus, Zonaras.

(3) *Op. et loc. cit.*

(4) La *Vie de Syméon* par Nicéas est encore inédite. Le R. P. L. Petit, qui en prépare la publication, m'a signalé et communiqué les textes que je cite ici.

Κοσμάς εὐλαβέστατος μοναχὸς καὶ καθηγούμενος τοῦ Ἁγίου Στεφάνου τοῦ κατὰ τὸν βουνὸν τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου ἔτυχεν εἶναι. Cet higoumène Cosmas tenait le nouveau théologien en très haute estime : possédant ses œuvres, il voulut introduire sa fête dans le couvent auxentien, et, pour cela, pria Nicétas Stéthatos de lui donner une copie des panégyriques et des hymnes que celui-ci avait composés en l'honneur de Syméon, de lui donner aussi une image représentant ses traits. L'icone, que Nicétas s'empressa d'accorder, fut remise par l'higoumène à un de ses moines, avec ordre de la porter directement à la montagne où elle devait être conservée ἐν τῇ ῥηθείᾳ τοῦ ἁγίου Στεφάνου μονῇ. Paresseux et désobéissant, le susdit moine se déchargea de la commission sur un domestique de l'higoumène, sur un barbare de Scythie, lequel ne trouva rien de mieux que d'aller en faire un peu de monnaie : courir à Chalcédoine, prendre une barque, passer à Constantinople, y chercher des brocanteurs, leur vendre la pieuse image, tout cela ne fut pour lui que l'affaire de quelques heures. On devine la consternation de Cosmas, lorsque, de retour au mont Saint-Auxence, il n'y trouva point son trésor. Heureusement que Dieu se mêla de l'affaire et tout finit par s'arranger : l'image recouvrée occupa une place d'honneur ἐν τῇ τοῦ ἁγίου Στεφάνου μονῇ, le diable reçut quelques jours d'hospitalité dans le corps du Scythe, le saint délivra miséricordiausement ce malheureux, et l'on ne parla plus de la chose que pour louer le Seigneur.

Cette page, sur laquelle se termine la Vie de saint Syméon par Nicétas Stéthatos, est le seul passage, que je sache, où saint Étienne le Jeune soit donné comme le titulaire d'un couvent auxentien. A mon humble avis, le couvent Saint-Étienne doit répondre au couvent Saint-Auxence relevé de ses ruines. Du moins, sans affirmer l'identité d'emplacement entre l'ancienne et la nouvelle maison religieuse, il me semble tout naturel d'identifier le monastère Saint-Étienne mentionné par Nicétas Stéthatos avec la μονὴ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου signalée quelques années plus tard dans le Typikon de la Theotokos Eleousa.

Celui de qui les moines de Notre-Dame de Pitié, près de Stroumitza en Macédoine, reçurent leur règle, déclare être Μανουὴλ ὁ ἐλάχιστος μοναχὸς καὶ ἐπίσκοπος Τιβεριουπόλειως εἶπουν Στρουμιβίτζης, τῆς συνόδου τῶν ἐν τῇ σεδασμῇ μονῇ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου μοναχῶν εἰς

γενόμενος καὶ ἐν τῇ τριαύτῃ μονῇ τὸν ἀσκητικὸν πάλαι διαύλον χρόνον τινὰ μετελθὼν καὶ τὸ καλὸν τῆς μοναδικῆς διαγωγῆς πρὸς δύναμιν ἐκμυζήσας γάλα (1). Manuel occupait déjà le siège de Stroumitza en 1080 (2) : ses débuts dans la vie religieuse devaient remonter au milieu du XI^e siècle. A cette époque donc, le monastère Saint-Auxence florissait et c'était un titre à réglementer la marche d'une maison religieuse que d'y avoir revêtu l'habit monastique et fait profession.

De son passage sur la colline, l'évêque Manuel avait gardé, avec la connaissance et l'amour du monachisme, un culte spécial pour les saints patrons du lieu. L'inventaire, dressé longtemps après lui, des objets renfermés dans l'église et la sacristie de son couvent, mentionne en son grec plus ou moins régulier deux icones caractéristiques. La première est une εἰκὼν πηχυαίων, μάρτυρες τρεῖς Μανουήλ, Σαβὴλ καὶ Ἰσμαήλ (3) : on sait que ces trois Persans, victimes de Julien l'Apostat, souffrirent à Chalcédoine avant d'expirer dans les supplices à Constantinople. La seconde image est une ἐτέρα εἰκὼν, σὺν τῷ ἀγίῳ Στεφάνῳ τῷ νέῳ ὁ ἅγιος Αὐξέντιος, πηχυαίων (4). Détail curieux, dans la bibliothèque du couvent nous trouvons un livre ἀρχόμενον ἀπὸ τὸν σεπτέμβριον μῆνα μέχρι τοῦ ἀγίου Στεφάνου τοῦ νέου (5), puis un autre qui ne nous intéresse pas, puis un autre ἀρχόμενον ἀπὸ τοῦ ἀγίου Στεφάνου τοῦ νέου (6).

Ainsi, rien de mieux attesté que la présence d'un monastère sur notre colline vers le milieu du XI^e siècle; rien de plus probable que l'existence sur notre colline d'un monastère à qui saint Auxence et saint Étienne le Jeune prêtaient tour à tour leur nom. Ce qui nous échappe, ce sont les origines de ce couvent. Faut-il les chercher au premier quart du siècle et en faire honneur au vénérable Antoine dont il est question dans la Σύνοψις χρονική de Sathas? Cet Antoine joua, semble-t-il, un certain rôle auprès de Romain III Argyre, 1028-1034, et de Michel IV le Paphlagonien, 1034-1041. Τούτω, dit l'auteur anonyme en

(1) L. PETIT, *Le Monastère de Notre-Dame de Pitié*, dans les *Izvestia russkago arkheologitsheskago Institutu v Konstantinopolé*, t. VI, p. 70.

(2) L. PETIT, *op. cit.*, p. 6.

(3) L. PETIT, *op. cit.*, p. 119.

(4) L. PETIT, *op. cit.*, p. 119.

(5) L. PETIT, *op. cit.*, 121.

(6) L. PETIT, *op. cit.*, p. 122.

parlant de Romain, ὁ κατὰ πνεῦμα πατήρ αὐτοῦ ὁ ὅσιος Ἀντώνιος διαφερόντως ἡγαπᾶτο (1). De même, au sujet de Michel : Διαφερόντως δὲ καὶ οὗτος τοὺς ἐυλαβεῖς ἐτίμα μοναχοὺς καὶ μᾶλλον τὸν δηλωθέντα Ἀντώνιον... περιβόητον ἐπ' ἀρετῇ καὶ θαυμάσιον ὄντα τότε τὸν ἐν τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου βουνῷ ἀσκήσαντα θεαρέστως (2). Et, comme si les attaches auxentiennes de cet Antoine, favori de Michel IV, ou son identité avec l'Antoine, favori de Romain III, pouvaient être douteuses, le Chronographe a soin d'intercaler entre parenthèses : Ὁ κτήτωρ τῆς ἀπ' αὐτοῦ καλουμένης μονῆς ἐν τῷ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου βουνῷ οὗτος ἦν, ὃν καὶ Ῥωμανὸς εἶχε διὰ τιμῆς (3). Voilà bien un auxentien, un fondateur ou restaurateur de monastère auxentien.

Le monastère en question est appelé par le chroniqueur *monastère d'Antoine*. Est-ce à dire qu'il y eut dès lors sur la montagne deux couvents d'hommes différents, celui qu'Antoine établit vers 1020 et celui qu'habitèrent quelques années plus tard Cosmas et Manuel? On peut le croire. On peut croire le contraire aussi. Car, si rien ne prouve l'identité, rien ne s'y oppose non plus. Supposez qu'Antoine ait mis sa maison sous le double patronage d'Auxence et d'Étienne, les deux saints locaux les plus vénérés, et vous n'aurez pas de peine à comprendre qu'une pareille maison puisse apparaître dans l'histoire sous un triple nom, sous le nom du fondateur dans la Σύνοψις χρονική, sous le nom du premier patron dans le Typikon de la Theotokos Eleousa, sous le nom du second patron dans la Vie de saint Syméon le nouveau théologien.

Mais ceci, bien entendu, n'est qu'une hypothèse. Nous rencontrerons bientôt au mont Saint-Auxence d'autres monastères et rien ne nous dit qu'Antoine n'ait précisément fondé un de ces autres couvents.

Et maintenant ne cherchons pas à suivre les destinées de la maison gouvernée par Cosmas et habitée par Manuel. Soit qu'elle ait disparu, soit qu'elle ait subi un changement de nom, les documents postérieurs à ceux que nous venons d'indiquer n'en parlent plus, du moins à notre connaissance. On trouve, par contre, dans ces documents un monastère auxentien des Saints-Apôtres.

(1) K. SATHAS, *Bibliotheca graeca medii aevi*, t. VII, p. 159.

(2) *Ibid.*, p. 160.

(3) *Ibid.*

VIII. — MONASTÈRE DES SAINTS-APÔTRES.

Au début de 1191, lorsque Dosithée monta sur le siège patriarcal de Constantinople, vivaient encore ses quatre derniers prédécesseurs : Théodose I^{er}, Basile II, Nicétas II et Léonce. Deux de ces quatre prélats, Théodose et Léonce, paraissent avoir appartenu au groupe monastique du mont Saint-Auxence.

Pour Théodose l'Arménien (1), le catalogue de Leunclavius porte qu'il sortait d'Antioche, qu'il était moine, qu'il avait longtemps pratiqué la vie religieuse *περὶ τὸν τοῦ ἁγίου Ἀὔξεντιου βουνόν* (2). Philippe de Chypre, de son côté, l'appelle moine et ascète *τοῦ βουνοῦ τοῦ ἁγίου Ἀὔξεντιου* (3). Nicéphore Calliste, au contraire, lui donne le surnom de *Βορραδιώτης* (4), et le poète Ephrem écrit de lui :

Θεοδόσιος ἐκ μονῆς Βοραδίου
'Ανὴρ ἀγαθὸς καὶ μονοτρόπων κλέος (5).

Ces deux paires de textes, on le voit, ne s'accordent guère. Serait-ce que le monastère de Boradion s'élevait assez près de notre colline pour être regardé comme partie intégrante du groupe auxentien?

MM. M. Gédéon et J. Miliopoulos se sont arrêtés à cette opinion. M. M. Gédéon a cru pouvoir soutenir que *τὰ Βοραδίου, τὰ καὶ Βορραῖδος*, *ἔκειντο* *τόσον πλησίον τοῦ βουνοῦ τοῦ Ἀὔξεντιου ὥστε οἱ βοραιδιώται μοναχοὶ ἐλέγοντο κοινῶς καὶ μοναχοὶ τοῦ βουνοῦ τοῦ Ἀὔξεντιου* (6). De son côté, toujours très porté aux identifications hasardeuses, M. J. Miliopoulos n'a pas craint d'affirmer que certaines ruines couchées à 250 pas de la grande source du Kaïch-Dagh étaient celles de l'église Saint-Thomas d'Anthémios, ajoutant que *τὰ Βοραδίου ἔκειντο πλησίον τῶν Ἀνθεμίου καὶ τοσούτον ἐγγὺς τῆς ἐπὶ τοῦ βουνοῦ τοῦ Ἀὔξεντιου μονῆς τῶν ἁγίων*

(1) NICÉTAS CHONIATÈS, *Alexius Manuelis filius*, 12, MIGNÉ, P. G., t. CXXXIX, col. 608.

(2) BANDURI, *Imperii orientalis pars tertia*, Venise, 1779, p. 176.

(3) BANDURI, *op. cit.*, p. 189.

(4) BANDURI, *op. cit.*, p. 169.

(5) *Caesares*, vers 10191 et 10192, MIGNÉ, P. G., t. CXLIII, col. 372.

(6) Τυπικόν, p. 71. Cf. Βυζαντινὸν ἱστορικόν, p. 174.

Ἀποστέλων ὥστε οἱ Βοραδιῶται μοναχοὶ ἐλέγοντο καὶ μοναχοὶ τοῦ βουνοῦ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου (1). Si vraisemblable qu'elle paraisse à M. M. Gédéon, si indiscutable qu'elle paraisse à M. J. Milio-poulos, cette opinion ne peut être acceptée un seul instant.

Que trouvons-nous chez les auteurs byzantins au sujet du lieu dit τὰ Βοραιδίου, τὰ Βορραδίου, τὰ Βοραδίου, τὰ Βορραιδίου, etc.? Le *Chronicon paschale*, tel qu'il nous est parvenu, en parle deux fois. Anthémios, dit-il dans un passage (2), fonda le sanctuaire τοῦ ἁγίου Θωμᾶ πλησίον τοῦ Βοραιδίου. Anthémios, écrit-il quelques pages plus bas (3), construisit τὸν ἅγιον οἶκον τοῦ ἁγίου Θωμᾶ τοῦ ἀποστόλου, τὰ λεγόμενα Ἀνθημίου, πλησίον τῶν Βορραιδίου. Ces deux textes désignent deux Saint-Thomas différents : l'un vise une église urbaine élevée près du palais d'Anthémios, et celui-ci, — malgré les trois mots πλησίον τῶν Βοραδίου, que nos connaissances topographiques de Constantinople forcent à regarder ici comme une interpolation, — se trouvait fort loin du quartier boradien; l'autre vise une église suburbaine bâtie près de la villa d'Anthémios, et celle-ci, — d'après les trois mots πλησίον τῶν Βοραδίου, qui ne sauraient être interpolés des deux côtés à la fois, — se trouvait non loin du proasteion boradien. Nous savons donc que τὰ Βοραδίου, point de la banlieue, voisinait τὰ Ἀνθημίου, τὰ Ἀνθεμίου, autre point de la banlieue.

Maintenant, où ce dernier se trouvait-il? Sur la côte de Bithynie : ceci résulte de la phrase où Théophane nous montre les bateaux d'une flotte sarrasine repoussés de Constantinople se réfugier, les uns le long de la rive thrace, les autres εἰς τὰ Εὐτροπίου καὶ Ἀνθεμίου (4). Non loin de Chrysopolis : ceci ressort du texte anonyme où nous voyons Alexis Mosélé, logé κατὰ τὴν Χρυσόπολιν, se rendre en petite promenade d'agrément κατὰ τὸν Ἀνθεμίου τόπον (5). Le port d'Eutrope est depuis longtemps identifié : il répond au petit golfe actuel de Kalamich, entre Kadi-Keuî et Phener-Baghtché (6). Si, dans la phrase de Théophane, les mots τὰ Εὐτροπίου καὶ Ἀνθεμίου désignent, ainsi

(1) *Byzantinische Zeitschrift*, t. IX, p. 68.

(2) MIGNE, *P. G.*, t. CXII, col. 816.

(3) Col. 823.

(4) *Chronographia*, ad annum 6209.

(5) THÉOPH. CONT., III, 18; MIGNE, *P. G.*, t. CIX, col. 124.

(6) Cf. J. Pargoire, *Hiéria*, dans les *Izviestia russkago arkheologitcheskago Instituta v Konstantinopolié*, t. IV, fasc. II, p. 32.

que le veulent A. Paspatis (1) et M. M. Gédéon (2), des points si voisins l'un de l'autre qu'ils se confondaient entre eux, la position de τὰ Ἀνθεμίου sur le littoral de la baie de Kalamich ne fait aucun doute. Ces mots désignent-ils au contraire, ainsi que l'a très judicieusement soutenu M. S. Boutyras (3), deux ports différents, deux baies distinctes, τὰ Εὐτροπίου d'une part et τὰ Ἀνθεμίου d'autre part, cette dernière localité est à fixer sur le Bosphore, au nord de Scutari. En tout état de cause, comme les bateaux dont parle Théophane ne voguaient sans doute point hors de l'eau, le proasteion d'Anthémios reste fixé sur la côte, au bord de la mer.

Mais alors, comment τὰ Βορράδιου, dont le voisinage avec τὰ Ἀνθεμίου est certain, saurait-il être reculé au milieu des terres jusqu'au point de toucher le mont Saint-Auxence? Du Kaïch-Dagh à la petite baie de Kalamich on compte à vol d'oiseau environ dix kilomètres. On en mesure un minimum de treize du Kaïch-Dagh au Bosphore. Si τὰ Ἀνθεμίου était si loin du mont Saint-Auxence, τὰ Βορράδιου, voisin de τὰ Ἀνθεμίου, ne pouvait en être si près qu'on veut bien le dire. Et voilà ce qui m'a naguère empêché (4), voilà ce qui m'empêche encore aujourd'hui d'accepter l'opinion topographique de M. M. Gédéon et de M. J. Miropoulos.

Ce qui ne m'en empêche pas moins, c'est le témoignage d'une pièce patriarcale inédite du 18 février 1170 (5). Cet acte, dirigé contre un certain Jean Eirénikos, higoumène du monastère Saint-Nicéphore de Batala, précise la position de sa maison religieuse dans les termes que voici : Μία καὶ αὕτη ἐστὶ τῶν πρὸς τὸ ἐξῶν μέρος ἄνω που τοῦ Φρύξου λιμένος διακειμένων μοναδικῶν καταγωγῶν κατὰ τὸ Βορράδιον οὕτω καλούμενον ὄρος, τὸ τῷ Εὐξείνῳ πόντῳ συμπαρακείμενον. Or, comme je l'ai montré plus longuement ailleurs (6), pareille indication ne laisse aucun doute sur la

(1) Τὰ ἀνατολικά προάστεια, p. 44.

(2) Τυπικόν, p. 71.

(3) Βυζαντινῆς τοπογραφίας πάρεργα dans la Νεολόγου ἐβδομαδιαία ἐπιθεώρησις, t. II, p. 152.

(4) Autour de Chalcédoine, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. XI, p. 354.

(5) Cette pièce va paraître par les soins du R. P. L. Petit dans le *Vizantiiskij Vremennik*.

(6) Dans un travail intitulé *A propos de Boradion* que donnera la prochaine livraison de la *Byzantinische Zeitschrift*.

position de τὰ Βορράδιου. En effet, le site de Phryxou limèn est parfaitement connu de tous, et rien n'est plus certain que sa correspondance avec le moderne village de Kanlidja, sur la rive asiatique du moyen Bosphore. C'est donc là, sur la rive asiatique du moyen Bosphore, qu'il faut chercher τὰ Βορράδιου. Et là, nous sommes à quelque quinze kilomètres du mont Saint-Auxence.

Dans ces conditions, si ne s'est point trompée une des deux paires de textes qui indiquent le lieu de sa vie ascétique, le cas du patriarche Théodose ne supporte que la double solution suivante : ou le monastère de Théodose ἐν τοῖς Βορράδιου, quoique très éloigné, se rattachait ecclésiastiquement au district monastique du mont Saint-Auxence; ou le moine Théodose a successivement habité le mont Saint-Auxence et un monastère ἐν τοῖς Βορράδιου. La première hypothèse n'a rien que de très plausible. Si l'higoumène saint Théophane de Sigriane, vivant à quelque 75 kilomètres du mont Olympe, a pu être présenté comme un olympien (1), si l'higoumène Joachim d'Elegmi, fixé à quelque 25 kilomètres de la même montagne, a pu être l'archimandrite des monastères olympiens (2), il n'est pas impossible qu'une maison religieuse assise dans la banlieue asiatique, sur le Bosphore, ait pu faire officiellement partie du groupe auxentien. La seconde hypothèse n'a pas non plus de quoi surprendre, et je la préfère de beaucoup à la précédente, étant donné la facilité avec laquelle les moines byzantins passaient d'un couvent à l'autre.

Moine à Boradion, Théodose n'habita pas nécessairement le monastère Saint-Nicéphore de Batala. En effet, la petite localité possédait au moins un autre monastère, comme nous l'apprend la pièce patriarcale de 1170 en mentionnant un certain Paul, supérieur τῆς κατὰ τὸ Βορράδιον μονῆς τῆς ἁγίας Τριάδος. Au mont auxentien, s'il y séjourna, Théodose occupa-t-il un abri de solitaire ou une cellule de cénobite? Nous l'ignorons. Un sceau de

(1) K. KRUMBACHER, *Ein Dithyrambus, auf Theophanes* dans les *Sitzungsberichte der philos.-philol. und der historischen Classe der Academie der Wissenschaften zu München*, 1896, p. 611; cf. J. PARGOIRE, *Saint Théophane le Chronographe et ses rapports avec saint Théodore Studite*, dans le *Vizantiiskij Vremennik*, t. IX, p. 47.

(2) J. PARGOIRE, *Építaphe d'un archimandrite du mont Olympe*, dans les *Échos d'Orient*, t. IV, p. 357-359.

lui, parvenu jusqu'à nous, porte à l'avvers l'image de la Vierge, et cette représentation, si commune dans la sigillographie byzantine, n'est pas de celles qui pourraient, en témoignant de quelque attachement à un patronage spécial, jeter du jour sur un passé (1).

S'il y a lieu d'hésiter sur la nature des rapports de Théodose I^{er} avec notre colline, ceux de Léonce sont plus assurés. Les deux prélats, pour le dire sans plus de retard, fleurirent l'un et l'autre dans le même dernier quart du xii^e siècle : le premier, d'après les Πατριαρχικοί πίνακες, occupa le siège œcuménique de 1178 à 1183; le second, disent les historiens, ne s'y assit que du milieu de 1190 aux premières semaines de 1191. Ce rapide passage au patriarcat fut l'effet d'un caprice impérial. Isaac l'Ange, en nommant Léonce, prétendait que la Theotokos le lui avait expressément désigné; sept mois après en le déposant : « La Theotokos l'ordonne ainsi, » disait-il encore. Le patriarche éphémère y gagna le surnom de Théotokite.

Léonce, avant cette aventure, habitait le mont Saint-Auxence. C'est là, au témoignage d'Éphrem (2), que l'empereur Isaac l'Ange le prit pour l'élever au siège patriarcal :

Ἄνδρα μοναχὸν ἀρετῆς ἔντ' ἐργάτην,
τὸν πρῶτον Λεόντιον ἐγκαθιδρύει
Λόφων ἀπ' αὐτῶν ἀγαγὼν Αὐξεντίου.

Léonce y était non seulement moine, mais higoumène. Ἡγούμενος τῶν ἁγίων Ἀποστόλων ἐν τῷ βουνῷ τοῦ Αὐξεντίου, porte le catalogue de Nicéphore Calliste (3). Τῶν ἐν τῇ κατὰ τὸν βουνὸν τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου μονῇ τῶν ἁγίων Ἀποστόλων ἡγουμενεύων μοναχῶν, déclare le catalogue de Leunclavius (4). Ἡγουμενεύων τῶν μοναχῶν τῶν ἐν τῇ μονῇ τῶν ἁγίων Ἀποστόλων κατὰ τὸν βουνὸν τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου, répète le catalogue de Philippe de Chypre (5). Les trois témoignages concordent, ils s'imposent.

(1) G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie byzantine*, p. 730.

(2) *Caesares*, vers 10208-10210, Migne, *P. G.*, t. CXLIII, col. 372.

(3) BANDURI, *op. cit.*, p. 169.

(4) *Ibid.*, p. 176.

(5) *Ibid.*, p. 189.

Mais quel est ce monastère auxentien des Saints-Apôtres que pas un autre document ne mentionne? Les modernes topographes grecs sont les seuls à nous en parler, et la manière dont ils le font trahit assez l'absence de tout renseignement précis.

C'est, affirme le patriarche Constantios (1), au milieu du v^e siècle, sur le point culminant de la colline, par saint Auxence en personne, que fut bâti le monastère des Saints-Apôtres. Pour M. M. Gédéon (2), le fondateur ou plutôt le restaurateur du couvent n'est autre qu'Alexis Paléologue, le grand-père de l'empereur Michel VIII.

Disons tout de suite, sans nous arrêter aux énormités du patriarche Constantios, que l'opinion de M. M. Gédéon ne manque point de vraisemblance. Trois faits, du moins, semblent plaider en sa faveur : 1^o Dès avant 1190, comme le montrent les catalogues patriarcaux cités ci-dessus, un monastère des Saints-Apôtres existait au mont Saint-Auxence. 2^o Vers la même époque, déclare le Typikon de l'empereur Michel VIII (3), Alexis Paléologue restaura un certain monastère auxentien que l'on trouve plus tard restauré de nouveau par son petit-fils et nommé couvent Saint-Michel-Archange. 3^o En juin 1282, lisons-nous dans l'histoire de Georges Pachymère (4), le prince Andronic et le patriarche Jean Veccos célébrèrent la fête des saints Apôtres dans ce couvent Saint-Michel. Tels sont les trois faits qui, rapprochés l'un de l'autre, semblent nous présenter le monastère Saint-Michel comme la continuation du monastère des Saints-Apôtres et nous indiquer, par conséquent, le restaurateur de ce dernier, à la fin du xiii^e siècle, dans la personne du grand-duc Alexis Paléologue.

Ici, une question se pose : quel est celui des deux, du grand-père ou du petit-fils, qui introduisit l'appellation *monastère Saint-Michel*? M. M. Gédéon et M. J. Miliopoulos (5) ne doutent pas que ce ne soit le petit-fils. Néanmoins, il paraîtrait plutôt que c'est le grand-père, si l'on s'en tient à ces vers que

(1) Ἡ Κωνσταντινιάς, 2^e édit. grecque, Constantinople, 1844, p. 232; édit. française, Constantinople, 1846, p. 215; Συγγραφαὶ ἐλάσσονες, p. 376.

(2) Τυπικόν, p. 13 et 65; Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον, p. 120 et 188.

(3) Τυπικόν, p. 20.

(4) De Michaele Palaeologo, VI, 28, Migne, P. G., t. CXLIII, col. 964.

(5) Βουνὸν τοῦ Αὐξεντίου, p. 65.

Michel Paléologue, parlant par la bouche d'un poète anonyme, adresse quelque part à l'archange saint Michel :

Μονὴν ἁγίαν τήνδε τὴν σεβασμίαν
 Ὅν σοι προσήξαν εὐνοϊκῶ τῷ τρόπῳ
 Πάππος ἐμὸς τὸ πρὶν τε καὶ φυτοσπόρος
 Εἰς καλλονὴν ἄπασαν εὖ ἡσχημένην,
 Χρόνος δ' ἀπημαύρωσεν ἀφ' οὗ Λατῖνοι
 Τύραννον εἶδον τῇ πόλει Κωνσταντίνου,
 Κοσμήσας αὐτὸς ἀντίχαριν ἁξίαν
 Εἰς σύμβολον προσήξα δουλικοῦ χρέους (1).

A prendre, en effet, ces vers au pied de la lettre, il est certain que l'archange saint Michel avait déjà reçu le patronage du monastère dès avant la restauration de Michel VIII.

Si l'on partage l'opinion des deux topographes modernes, on dira que les choses durent se passer à peu près ainsi. Vers la fin du XII^e siècle, un monastère du mont Saint-Auxence était à son déclin, peut-être même aux trois quarts ruiné. Alexis Paléologue, le trouvant dans ce triste état, le remit à neuf et lui conserva ou lui imposa le patronage des saints Apôtres. De la maison ainsi restaurée, le patriarche Léonce fut le premier, tout au plus le second higoumène. Derechef mis à mal par la venue des Croisés, le monastère des Saints-Apôtres trouva un nouveau restaurateur dans Michel VIII qui le nomma du nom de son archange favori.

Si l'on préfère suivre, au contraire, le poète byzantin, la marche des événements pourra se fixer approximativement de la manière que voici. Aux dernières années du XII^e siècle, un couvent auxentien dit des Saints-Apôtres, dont le patriarche Léonce venait d'être higoumène, réclamait une restauration. Alexis Paléologue, en se chargeant de la besogne, dédia la maison renouvelée au chef des milices célestes. Son petit-fils, l'empereur Michel VIII, n'eut garde, lorsqu'il mit la main à de nouveaux travaux de restauration, de ne pas conserver le monastère sous le vocable de l'Archange.

(1) P. PAPAGEORGIOU, *Zwei iambische Gedichte sacc. XIV und XIII*, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. VIII (1899), p. 676.

Mais, dans tout cela, je me hâte de l'ajouter et d'y insister, rien de certain. La base, je veux dire l'identification du couvent de Saint-Michel avec celui des Saints-Apôtres, n'étant pas une certitude, tout ce que l'on bâtit au-dessus ne saurait manquer d'être hypothétique. Si, par hasard, le couvent Saint-Michel n'avait jamais rien eu de commun avec celui des Saints-Apôtres, tout ce que nous saurions de ce dernier se bornerait à la phrase des catalogues épiscopaux. Dans ce cas, nous pourrions dire qu'il existait un monastère auxentien des Saints-Apôtres avec Léonce pour supérieur en 1190, mais rien de plus. Il ne nous serait même pas loisible d'affirmer trop haut que ce monastère s'élevait sur la colline auxentienne proprement dite, la désignation de mont Saint-Auxence pouvant englober à la rigueur autre chose que le Kaïch-Dagh actuel et s'étendre aux petits sommets voisins, ainsi que le donnerait facilement à penser le pluriel employé par Éphrem :

Λόγων ἀπ' αὐτῶν ἀγαγὼν Αὐξεντίου.

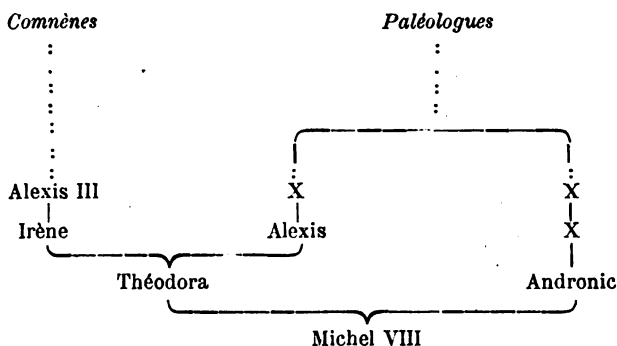
Quoi qu'il en soit de ces détails, le couvent relevé par Alexis Paléologue ne compta jamais Alexis Paléologue au nombre de ses moines, et M. M. Gédéon a eu tort de dire qu'il en alla peut-être ainsi (1). Nous le prouverons sans peine, si nous parvenons à identifier notre Alexis, restaurateur du couvent auxentien et grand-père de Michel VIII.

Michel VIII, dans son Typikon, nous donne de précieux renseignements sur sa propre famille : il s'y déclare le fils du grand domestique Andronic et de Théodora Comnène, le petit-fils du grand-duc Alexis et d'Irène Comnène (2). Mais comment était-il le petit-fils d'Alexis? Était-ce par son père Andronic? Était-ce par sa mère Théodora? Il suffit d'ouvrir les auteurs byzantins pour répondre. Muets sur les parents d'Andronic, ces auteurs affirment que la personne, jusqu'ici anonyme, qui devint la femme d'Andronic et la mère de Michel VIII était née du mariage d'Alexis Paléologue avec Irène Comnène, fille aînée d'A-

(1) Τυπικόν, p. 14.

(2) Τυπικόν, p. 44.

lexis III (I). D'où il suit que la généalogie ascendante de ce Michel VIII, si justement appelé Comnène et Diopaleologue, doit être arrêtée comme il suit :



On peut émettre, il est vrai, une petite objection. Tandis que l'Alexis Paléologue des historiens, beau-fils d'Alexis III, est présenté comme despote par plusieurs auteurs (2), l'Alexis Paléologue du Typikon, grand-père de Michel VIII, est simplement appelé grand-duc par son petit-fils (3). Cette différence de titre n'entraîne-t-elle pas un dédoublement de personne? N'entraîne-t-elle pas l'existence de deux Alexis Paléologue distincts, l'un despote, aïeul maternel de Michel VIII, l'autre grand-duc, aïeul paternel du même Michel et restaurateur du couvent auxentien? A cela, je réponds hardiment que non. Non pas que les deux Paléologues, grands-pères de Michel, n'aient pu s'appeler l'un et l'autre Alexis, mais comment supposer en même temps avec quelque vraisemblance qu'ils aient eu, tous les deux aussi, des femmes homonymes et de même famille? Voilà cependant ce qu'il faudrait admettre si l'on prêtait l'oreille à l'objection, car la femme que l'histoire donne au despote Alexis avait nom Irène Comnène et c'est au nom d'Irène

(1) NICÉPH. GRÉGORAS, *Byzantina historia*, III, 2, MIGNE, *P. G.*, t. CXLVIII, col. 197; G. PHRANTZÈS, *Chronicon majus*, I, 1, MIGNE, *P. G.*, t. CLVI, col. 641 et 642.

(2) G. ACROPOLITE, *Annales*, 5, MIGNE, *P. G.*, t. CXL, col. 989; NICÉPH. GRÉGORAS, *op. et loc. cit.*; G. PHRANTZÈS, *op. cit.*, col. 641.

(3) Sur les titres de *despote* et de *grand-duc* ou *megaduc*, voir G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 354 et 494. On dira peut-être qu'ici μέγας δούξ est une désignation vague signifiant *grand chef militaire*, point du tout un titre strict; mais la chose me paraît très difficile, car Michel VIII, parlant par deux fois de son grand-père, l'appelle officiellement μέγας δούξ les deux fois.

Commène que répondait, nous déclare Michel VIII (1), la femme du grand-duc Alexis. Il reste donc certain que le restaurateur du monastère auxentien s'identifie avec le gendre d'Alexis III.

Cela étant, nous ne pouvons en faire un moine du mont Saint-Auxence. Marié à la fille aînée d'Alexis III, Alexis Paléologue était promis à l'empire depuis le jour de ses noces. S'il ne régna point, c'est qu'il mourut de bonne heure, bien avant sa femme, avant même la prise de Constantinople par les Latins. Ainsi parlent d'un commun accord les historiens (2). Ils tiendraient sans doute un autre langage sur la ruine des projets dynastiques d'Alexis III, si son héritier présomptif avait renoncé de lui-même à la couronne pour s'en aller porter le froc sur le mont Saint-Auxence.

Que, maintenant, Alexis Paléologue soit mort sous la robe du moine, cela est vrai; mais, en fait, toute sa vie religieuse tint dans les dernières heures de son agonie. Malade, sûr de ne point guérir, il agit comme il était d'usage d'agir à cette époque dans son monde : il se fit passer l'habit monastique, échangea son nom contre celui d'Antoine (3) et rendit le dernier soupir. Ainsi devait se comporter aussi, en 1247, à Thessalonique, le mari de sa fille unique. Surpris par une maladie mortelle à la tête d'un grand commandement militaire dans la Macédoine, cet autre Paléologue voulut remplacer les brillants insignes de sa dignité par la robe noire (4) et son nom mondain d'Andronic par le nom monastique d'Arsène (5). Pareille profession religieuse *in extremis* exclut tout séjour dans le cloître. Alexis Paléologue n'a donc point vécu en caloyer sur notre colline.

Tandis que ce grand-duc expirait loin du mont Saint-Auxence, un certain Théodose Sarpeiotès y maintenait vivantes les anciennes traditions de la vie solitaire. Ce reclus, d'après M. M. Gédéon, aurait vécu là μικρῶ μετὰ τὰ μέσα τοῦ IB' αἰῶνος (6), *peu après le milieu du XII^e siècle*. Cette donnée chronologique nous conduit juste à l'époque où fleurissait dans l'ascèse le Théo-

(1) Τυπικόν, *loc. cit.*

(2) Ἀνωρύμου σύνοψις χρονική dans C. SATHAS, *op. cit.*, t. VII, p. 450; G. ACROPOLITE, *op. et loc. cit.*; NICÉPH. GRÉGORAS, *op. et loc. cit.*; G. PHRANTZÈS, *op. et loc. cit.*

(3) Τυπικόν, *loc. cit.*

(4) Ἀνωρύμου σύνοψις χρονική, p. 493.

(5) Τυπικόν, *loc. cit.*

(6) Τυπικόν, p. 13.

dose que nous avons vu monter sur le trône patriarcal en 1178. Les deux Théodose n'en feraient-ils qu'un? Gardez-vous de le croire, car l'indication de M. M. Gédéon est erronée. En fait, le document qui nous signale Théodose le reclus est postérieur à 1193. C'est la troisième des réponses adressées par Théodore Balsamon à des moines fixés dans les alentours de Constantinople. A la fin de cette troisième réponse, qui roule sur le jeûne du mois d'août, le canoniste renvoie ses lecteurs à une lettre de lui précédemment écrite sur le même sujet πρὸς τὸν ἐν τῷ βουνῷ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου ἑγκλειστον τιμιώτατον μοναχὸν κυρὸν Θεοδόσιον τὸν Σαρπειώτην (1). Cette lettre, son auteur déclare l'avoir également écrite πρὸς τοὺς ἐν τῷ θρόνῳ τῆς μεγάλης Ἀντιοχείας κληρικοὺς καὶ λοιπούς (2). Or, Balsamon ne pouvait guère écrire ainsi à l'Église d'Antioche qu'après sa nomination au patriarcat de cette ville, nomination qui eut lieu seulement en 1193. Mentionné comme simple moine reclus dans un document si tardif, Théodose Sarpeiotès refuse de se laisser confondre avec le Théodose devenu patriarche œcuménique dès 1178.

IX. — LE MONT SAINT-AUXENCE AU XIII^e SIÈCLE.

En 1203, quand la flotte vénitienne arriva dans les eaux de la Propontide, et en 1204, quand l'empire byzantin s'effondra sous les coups des Occidentaux, le mont Saint-Auxence comptait parmi les colonies monastiques les plus considérables de l'Orient. Après avoir vu naguère un de ses higoumènes monter sur le siège patriarcal de Constantinople, un de ses couvents refleurir par les soins du grand-duc Alexis, un de ses reclus traiter de questions canoniques avec Théodore Balsamon, la fameuse colline ne pouvait que continuer à jouer son rôle au XIII^e siècle. Et, de fait, elle resta sous les Latins et les premiers Paléologues ce qu'elle était sous les Anges, un foyer de vie ecclésiastique très intense, un rendez-vous monastique très fréquenté.

Aux premiers jours de l'occupation franque nous voyons les Auxentiens marcher à la tête de la réaction antilatine et orga-

(1) MIGNE, *P. G.*, t. CXXXVIII, col. 942.

(2) Col. 943 et 944.

niser la résistance contre la hiérarchie nouvellement installée par les conquérants. Οἱ κατὰ τὴν Προποντίδα καὶ τὸν τοῦ ἁγίου Ἀλεξανδρίου βουνὸν μοναχοί, tels sont les contradicteurs acharnés que trouvent devant eux, le 29 septembre 1206, Benoît de Sainte-Suzanne, cardinal légat d'Innocent III, et Thomas Morosini, patriarche latin de Constantinople (1). Les deux prélats ont cité ces moines pour leur reprocher la conduite qu'ils tiennent vis-à-vis des nouvelles autorités ecclésiastiques, mais les inculpés, ne se laissant point intimider pour si peu, riposent. Une discussion aussitôt s'ensuit entre le cardinal Benoît, président, et Mésaritès, porte-paroles des caloyers, une discussion très vive où se heurtent toutes les opinions contraires de Rome et de Byzance sur la juridiction du pape hors de l'Occident, sur la qualité apostolique de saint Jacques de Jérusalem, sur l'épiscopat romain de saint Pierre, sur la source du pouvoir dans l'Eglise.

Le compte rendu grec de ce débat fut rédigé par Mésaritès en personne. Ce moine était-il auxentien? A défaut de toute donnée précise sur son compte, on ne peut dire qu'il vivait au mont Saint-Auxence plutôt que sur tel autre point de Constantinople ou de sa banlieue. On peut supposer par contre que son lieu d'origine, que le berceau de sa famille était quelque village appelé Μεσάρι. Car, bien qu'un illustre géographe, étendant un peu trop des conclusions par ailleurs très justes, ait paru dire, voici dix ans, que toutes les localités de ce nom ou de nom approchant sont postérieures à l'occupation vénéto-franque (2), on ne voit pas bien pourquoi un mot si grec ne se trouverait pas dans la toponymie byzantine d'avant 1204.

Quoi qu'il en soit, durant la seconde moitié du xii^e siècle, les Mésaritès étaient une famille de fonctionnaires impériaux. Un Constantin Mésaritès assistait le 6 mars 1166 à la troisième session du concile sur le πατήρ μου μελῶν μου ἐστίν, et les actes le présentent comme curopalate, juge du Vélum et préposé à

(1) Sur les controverses que ces deux prélats eurent à soutenir on consultera, si l'on parvient à mettre la main dessus, le travail de M^r Arsène intitulé : *Nikolaia Gidruntskago (Otrantskago), igumena gretcheskago monastuiria v Kazulakh, tri zanisi o sobesiédovaniïakh grekov s latinianami no novodu raznoldi v viérié i obuitchaïakh tserkovnuikh*. Novgorod, 1896, 76 pages.

(2) A. MÉLIARAKÈS, Μεσσηριά, dans le Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος, t. IV, p. 422-474.

l'hippodrome (1). Un Théodore Mésarités, proche parent du précédent, peut-être son fils, florissait à la même époque. Simple secrétaire impérial, il épousa un jour la fille du sébaste Bryennios et se crut devenu du coup, non sans raison, personnage de haute volée. L'empereur, malheureusement, s'occupa de l'affaire : il déclara le mariage nul comme contracté à son insu et punit sévèrement les deux amoureux. D'après du Cange (2), l'empereur en question serait Manuel Comnène. En fait, comme Théodore Balsamon de qui nous tenons la chose écrit *ὁ κραταιὸς καὶ ἅγιος ἡμῶν βασιλεὺς* (3), si ce n'est Manuel I^{er}, c'est l'un de ses successeurs immédiats. En tout état de cause nous touchons d'assez près à 1206. Dès lors, une question se pose : le moine Mésarités de notre procès-verbal ne serait-il pas le Théodore Mésarités de Balsamon ? Le grand rôle que notre moine joue dans la conférence nous défend de le considérer comme un homme du commun. Le soin qu'il prend d'en rédiger le compte rendu nous rappelle tout de suite l'ancien secrétaire. Dans ces conditions, et le mariage manqué dont parle Balsamon n'ayant point précédé 1206 d'un nombre d'années trop considérable, il est bien permis, semble-t-il, de proposer à titre de simple hypothèse l'identification des deux Mésarités. Puni par l'empereur, l'époux trop audacieux de la fille de Bryennios aura été relégué dans un cloître et c'est là que seront venus le trouver, pas nécessairement vieux encore, les événements de 1206.

L'œuvre du moine, quel qu'il soit, ne nous est point parvenue entière. J'en ai pu du moins copier à l'Athos la partie sauvée par le codex 382 du couvent des Ibères (4). Ce fragment sur la controverse du 29 septembre 1206 est très certainement identique à celui, de même nature, de même provenance et de même étendue, que M^{sr} Arsène a publié naguère (5),

(1) MIGNE, *P. G.*, t. CXL, col. 254.

(2) *Familiae Augustae*, édit. Venise, p. 148.

(3) *In epist. S. Basilii canon. II, can. 41*, MIGNE, *P. G.*, t. CXXXVIII, col. 713.

(4) S. LAMBROS, *Catalogue of the greek manuscripts on mount Athos*, t. II, p. 116. D'après cet auteur le procès-verbal aurait été rédigé *παρὰ τοῦ Μεσαπίου*. Là, en effet, fol. 720^r, le codex porte bien *Μεσαπίου*; mais la forme vraie, *Μεσαπίου*, se lit dans le corps de la pièce, fol. 721^r.

(5) Aux pages 4-6 de la brochure signalée plus haut. Je ne connais cette édition que par le *Vizantiiskij Vremennik*, t. IV, p. 244, et la *Byzantinische Zeitschrift*, t. VI, p. 624.

à Novgorod, d'après un manuscrit de Moscou, comme relatif à une controverse de 1207 (1). Il ne remplit que deux feuillets, assez pour nous donner une idée des scènes provoquées par l'établissement de la hiérarchie latine en Orient, pas assez pour satisfaire notre curiosité jusqu'au bout. Dire, dans ces conditions, quelle fut l'issue de la conférence, quel le dernier mot des auxentiens et de leurs confrères, nous est impossible; mais il y a tout lieu de croire, étant donné la tournure prise par la discussion, que les deux parties adverses furent loin d'en sortir d'accord.

Une cinquantaine d'années plus tard, le mont Saint-Auxence nous apparaît encore entouré de tout son éclat. Comme la sainte montagne athonite, comme le désert de Juda et les rives du Jourdain, comme les sommets ou les pentes du Latros et du Galésios, il attire de partout les moines errants et, comme eux, il se trouve habité, nous dit un hagiographe anonyme (2), πολλοῖς καὶ θεοσεβείοις ἀνδράσιν. Au premier rang de ces gloires auxentiennes le pieux auteur cite Élie, Nil l'Italien et Athanase Lependrénos : Ἠλίας ἐκεῖνος καὶ Νεῖλος ὁ Ἰταλὸς καὶ ὁ Λεπενδρηνὸς Ἀθανάσιος.

D'Élie, alors illustre, nous dirons ici que Grégoire Palamas le range parmi les modèles les plus parfaits de l'hésychasme (3), mais, cela dit, nous n'en dirons pas davantage, et pour cause, la célébrité du personnage n'ayant jamais rayonné, que je sache, en dehors du monde palamiste et des deux textes qui nous révèlent son existence.

Le même silence s'impose et pour la même raison touchant Nil l'Italien. Après l'hagiographe anonyme, Grégoire Palamas est le seul, je crois, à le mentionner (4). Il le mentionne aussi comme hésychaste et il le mentionne, cela va de soi, avec les

(1) L'archimandrite Vladimir (*Sistematitšeskoe opisanie rukopisí Moskovskoï sinodalnoï biblioteki*, part. I, Moscou, 1894, p. 591 et 592) nous apprend que ce manuscrit, propriété ou copie d'un moine τῶν Ἱερίων, porte comme nom d'auteur de notre fragment: Μεσαρίτου, et comme date : μηνὶ Σεπτ. κθ', ινδ. ζ, avec, en marge : ἔτους ςψιε'. Mais l'archimandrite Vladimir s'est trompé en ajoutant : 6715 = 1207, et M^r Arsène a commis la même erreur. Le 29 septembre de l'indiction X et de l'année mondaine 6715 appartient à 1206.

(2) *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, t. XVII, p. 51.

(3) *De hesychastis*, MIGNE, P. G., t. CL, col. 1116.

(4) *Op. et loc. cit.*

plus grands éloges, le représentant comme un digne émule du grand saint Nil : Νεῖλον ἐκεῖνον τὸν ἐξ Ἰταλῶν, τὸν τοῦ μεγάλου ζηλωτῆν Νεῖλου. Mais peut-être, bien que si fort prisé de Palamas, Nil l'Italien se confond-il avec Nil de Sicile, ce faux moine, dit Georges Pachymère (1), qui fut si funeste à l'Orient en y propageant une nouvelle théorie de l'aumône. Sa doctrine consistait au juste à prêcher le discernement et la circonspection dans l'exercice de la charité chrétienne. Si vous donnez à qui n'est pas dans le besoin, criait-il aux riches, votre générosité n'a rien d'une bonne œuvre et votre action reste sans mérite devant Dieu. Avec cela, le Sicilien n'eut pas de peine à faire école parmi les moines. Quelques-uns de ses disciples s'insinuèrent fort avant dans les bonnes grâces du despote Jean, fils de Michel VIII, et l'historien des premiers Paléologues nous les montre encore à côté de lui, en 1264, cherchant à tarir et parvenant à réduire le flot de ses largesses (2). Et voilà une sourdine à la sainteté de Jean l'Italien, si l'on admet son identité avec le doctrinaire de Sicile.

Quant à Athanase Lependrénos, sans remplir l'histoire de son nom, il y a du moins laissé plusieurs traces de son passage ici-bas. Il figure à la suite d'Élie et de Nil dans le livre d'or de l'hésychasme et Grégoire Palamas lui attribue le charisme prophétique (3). De plus, on le rencontre chez deux écrivains antérieurs. Georges Pachymère lui fait une place à part dans la querelle des Arsénistes et des Joséphistes. *C'était un des anciens zélotes, et des grands*, écrit-il de lui (4) à propos des conférences qui se tinrent à Adramyttium du 19 février au 8 avril 1284. Et plus loin (5), il le présente de nouveau comme un des chefs arsénistes les plus marquants. D'autre part, le patriarche Grégoire de Chypre compta le moine Athanase Lependrénos au nombre de ses correspondants : il lui adressa deux lettres encore inédites (6), chose d'autant plus regrettable que la première commence par ces mots : Ἐπὶ τὸ ἔργον τὸ θαυμαστόν

(1) *De Michael Palaeologo*, III, 21, MIGNE, *P. G.*, t. CXLIII, col. 661.

(2) G. PACHYMÈRE, *op. cit.*, col. 662.

(3) *Op. et loc. cit.* Mais peut-être s'agit-il ici de quelque autre Athanase.

(4) *De Andronico Palaeologo*, I, 21, MIGNE, *P. G.*, t. CXLIV, col. 68.

(5) *Op. cit.*, 22, col. 78.

(6) Lettres 147 et 148, MIGNE, *P. G.*, t. CXLII, p. 430.

σπεύδοντά σε, où l'on voudrait pouvoir espérer que se cache notre mont Saint-Auxence.

Tandis que les trois moines Élie, Nil l'Italien et Athanase Lependrénos habitaient la colline auxentienne, celle-ci reçut la visite d'un autre Athanase, futur patriarche de Constantinople. La Vie de ce dernier, écrite par un contemporain, a récemment trouvé un éditeur en la personne du R. P. H. Delehaye (1), et c'est à elle que nous devons de connaître la présence là, vers le milieu du ^{xiii}^e siècle, des trois personnages qui viennent de nous retenir un instant. Pourquoi faut-il que ce document ne s'arrête pas davantage sur le mont Saint-Auxence? En dehors de ce que nous avons déjà relevé, il se borne à dire que le séjour d'Athanase, auprès d'Élie, de Nil et de Lependrénos, y fut de très courte durée (2). A ce moment-là, d'ailleurs, Athanase était tout jeune encore, point célèbre; il ne devait occuper le siège patriarcal qu'une quarantaine d'années plus tard, du 14 octobre 1289 au 16 octobre 1293 et du 18 janvier 1304 à mars 1311 (3). L'Église grecque célèbre sa fête le 28 octobre. Autrefois, elle la célébrait en plusieurs lieux le 22 du même mois, ainsi qu'en témoignent un certain nombre d'anciens manuscrits liturgiques.

Après le patriarche Athanase, le premier auxentien que nous rencontrons figure également au catalogue des saints de l'Église orientale : c'est Méléce le Galésiotte honoré tantôt le 19 et tantôt le 21 janvier. Sa Vie, écrite par Macaire Khrysokephalos de Philadelphie, a paru, habillée en grec plus simple, dans le Νέον ἐκλόγιον de Nicodème l'Hagiorite. De là, elle a passé dans le Synaxariste de K. Doukakis (4), d'après lequel je la citerai. Est-ce l'écrit de Macaire Khrysokephalos qui se lit dans tel codex de Démotika, en Thrace? Ce codex de 168 folios contient l'office complet, la Vie et les œuvres de Méléce. M^{re} Philarète Ba-

(1) *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, t. XVII (1897), p. 39-75.

(2) *Op. cit.*, p. 51.

(3) Les dates du second patriarcat d'Athanase varient un peu avec chaque auteur. Pour ne citer que les plus récents, M. M. Gédéon, *Πατριαρχικοί πίνακες*, p. 404, et Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον, p. 183, lui assigne les années 1303-1311; le R. P. H. DELEHAYE, *op. cit.*, p. 68, note, en fixe la fin vers le mois d'août 1310.

(4) Janvier, p. 381-396.

pheidès vient d'en donner une description assez détaillée (1), qui permet de corriger sur plus d'un point la paraphrase de Nicodème.

Les origines de Mélèce nous intéressent peu. De même ses premiers voyages. Nous n'irons donc pas le chercher dans sa patrie, qui était riveraine du Pont-Euxin, ni sous son nom mondain de Michel. Nous ne le suivrons pas non plus en Palestine, qu'il parcourut en pèlerin, ni au mont Sinaï, où il devint moine, ni dans les villes de Jérusalem, Alexandrie et Damas, qui le reçurent successivement, ni dans les centres monastiques du Latros et du Galésios, qui l'abritèrent de longues années. Prenons-le simplement à Constantinople où l'a attiré l'appel de Dieu, dit le biographe, peut-être aussi, ajouterons-nous, la haute fortune de Joseph, cet higoumène galésiotte devenu patriarche œcuménique le 28 décembre 1266 (2). Dans la capitale, Mélèce ne tarda pas à se fatiguer des trop nombreuses visites faites à son humble et calme personne. Aussi, désireux de silence, ἀνεχώρησεν ἀπὸ τὴν Κωνσταντινούπολιν καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸ βουνὸν τὸ χαλούμενον τοῦ μεγάλου Ἀὔξεντιου (3). Il trouva là une sorte de petite grotte naturelle, étroite et déserte, il y entra et s'y établit ermite. Mais tandis que l'anachorète vivait sur la colline, s'y tuant de jeûnes, de vigiles et de génuflexions, le maudit latinisme profitait de la faveur impériale pour étendre au loin ses ravages. Force fut à Mélèce de descendre dans l'arène et de le combattre. Il quitta donc sa retraite et se fit l'ardent apôtre de l'orthodoxie dans la Bithynie entière (4).

Entre temps lui vinrent des goûts de fondateur. On le vit alors suspendre ses courses, réunir des disciples et bâtir un monastère Saint-André à l'entrée du golfe de Nicomédie, dans l'un des flots qui regardent le moderne Touzla. Le couvent à

(1) Μελέτιος; ὁ ὁμολογητὴς καὶ τὰ συγγράμματα αὐτοῦ κατὰ τὸν ἐν τῇ μητροπόλει Διδυμοτείχῳ σωζόμενον κώδικα, dans l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, t. XXIII (1903), p. 28-32 et 53-56.

(2) Et non 1267, comme l'affirment, après tant d'autres, Muralt, *Essai de chronographie byzantine*, p. 417, et M. Gédéon, *Πατριαρχικοὶ πίνακες*, p. 393, calculant de travers l'indication de Pachymère : μηνὸς σκιροφοριῶνος εἰκοστῇ ὀγδόῃ τῇ δεκάτῃ ἐπιμετήσεως τοῦ ς' τοῦς. De *Michaele Palaeologo*, IV, 23, Migne, *P. G.*, t. CXLIII, col. 753.

(3) MACAIRE, *op. cit.*, p. 387. Cf. PH. BAPHEIDÈS, *op. cit.*, p. 28.

(4) MACAIRE, *op. cit.*, p. 389.

peine achevé, Méléce éprouva le besoin de fuir encore une fois devant le flot importun des visiteurs. Il était sur le point de retourner dans son vieil ermitage auxentien, lorsque saint Auxence lui apparut en plein midi pour lui dire : « Ce que tu as fait mérite une récompense; ta récompense sera la même que celle du saint martyr Étienne le Jeune. » Et de fait, ajoute l'hagiographe, l'heure allait sonner pour Méléce de confesser la foi comme l'avait confessée l'ermite iconophile (1).

Méléce confessa la foi, vous le devinez, en face des latinisants et des Latins (2). Une démarche hardie, qu'il fit auprès de Michel Paléologue après la déposition de Joseph et l'élection de Jean Veccos, fut le signal de ses malheurs. Déporté à Skyros, il y vécut quelque temps en exil. Envoyé à Rome, il y languit sept ans dans un cachot papal. Renvoyé à Skyros, il y regôûta de la prison. Ramené à Constantinople, il y subit mille tourments. Et Dieu, paraît-il, récompensa tant d'héroïsme. Lorsque Méléce eut perdu la langue sous le fer du bourreau, un miracle fit que Méléce continua de parler comme devant, mieux que devant même.

Tel est le récit de la métaphore. Mais la Vie de Démotika et les œuvres mêmes du Galésiotte fournissent des données plus précises. Méléce eut à subir en tout sept années de persécution (3). Compromis à la suite de l'élection de Veccos (26 mai 1275), il fut exilé à Skyros en 1276. Traîné à Rome par les ambassadeurs de Michel VIII, il y fut retenu deux ans (4), de 1279 à 1281. Ramené à Skyros, puis à Constantinople, il y perdit la langue en 1281 ou 1282. Gardé dans un cachot de la capitale, il en sortit peu après l'avènement d'Andronic II, très probablement en janvier 1283.

Dès lors, cet auxentien de passage jouit d'une grande considération. Il mourut âgé de soixante-dix-sept ans (5), après trois ans de maladie. Ce fut en janvier 1286, s'il est vrai, comme le dit M^{sr} Bapheidès, que le biographe place les débuts de la maladie tout de suite après la sortie de prison.

(1) MACAIRE, *op. cit.*, p. 390.

(2) MACAIRE, *op. cit.*, p. 390-393.

(3) PH. BAPHEIDÈS, *op. cit.*, p. 29.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

Aux premières années d'Andronic II, tandis que Mélèce disparaissait, les lieux sanctifiés par Auxence, Bendidianos, Étienne et tant d'autres offraient asile à un moine de très médiocre vertu. C'était un certain Théodose dont nous devons à M. M. Treu de connaître l'existence (1). M. Treu a rencontré ce Théodose dans la 186^e lettre de Théodore Mouzalon, lequel écrit à son sujet : μετέστησεν ἐκ τῶν Αὐξεντίου βουνῶν καὶ τῆς ἐν αὐτοῖς τρυφῆς καὶ εὐπαθείας, ἣν καὶ θαψιλῆ καὶ πλουσίαν τούτῳ χαρίζεται ὁ τῆς σεμνοτάτης καὶ ὀλβιωτάτης ἐξηγούμενος λαύρας. Adressée au patriarche Grégoire de Chypre qui monta sur le trône œcuménique en 1283, cette lettre est postérieure à la mort de Michel VIII, postérieure aussi par conséquent à la restauration de son monastère auxentien de Saint-Michel Archange. Et c'est, à n'en pas douter, le couvent Saint-Michel qu'il faut reconnaître dans *la très vénérable et très riche laure* dont l'higoumène subvenait si largement aux besoins matériels de Théodose. Ce couvent, comme nous le verrons plus tard, tenait de son impérial bienfaiteur les revenus nécessaires à l'entretien d'un certain nombre d'hésychastes. Le Théodose que mentionne Mouzalon aura été pendant quelque temps l'un de ces ermites privilégiés.

Convient-il d'émettre la même opinion au sujet de cet autre auxentien que fut Nicodème, premier père spirituel de Grégoire Palamas? Le patriarche Philothée, panégyriste de Palamas, raconte que son héros, jeune encore, παρὰ τῇ τοῦ Βατοπεδίου γενόμενος λαύρᾳ Νικοδήμῳ φοιτᾷ τῷ γενναίῳ, ἀνδρὶ θαυμαστῷ κατὰ τε πρᾶξιν καὶ θεωρίαν, ὡς οἱ τὸν Ἄθω παροικοῦντες πλὴν ὀλίγων ἴσασι πάντες, κατὰ μὲν τὸν Αὐξεντίου βουνόν, ὃς ἀπαντικρὺ Βυζαντίου πρὸς ἀνατολὰς ἐν Χρυσουπόλει πέραν πρὸς τῷ ἄκρῳ κεῖται τῆς Προποντίδος, πρότερον πᾶσαν ἀρετῆς ὁδὸν ἡσυχαστικὴν πρὸς ἄκρον (2). Avec un pareil texte on peut affirmer sans crainte que Nicodème a réellement vécu une partie de sa vie au mont Saint-Auxence. Et comme en sa personne nous apparaît un émule d'Élie, de Nil l'Italien et d'Athanase Lependrénos, je veux dire un partisan très chaud de l'hésychasme, il est infiniment plus naturel de l'asseoir dans un réduit de solitaire que dans une cellule de cénobite.

Malheureusement son séjour en Bithynie ne se prête pas aux

(1) *Maximi monachi Planudis epistulae*, p. 215.

(2) *Gregorii Palamae encomium*, dans Migne, *P. G.*, t. CLI, col. 566.

précisions chronologiques. On sait qu'il mourut fort âgé vers le milieu de la première moitié du xiv^e siècle après de longues années passées à Vatopedi; mais l'on ignore comment et dans quelles proportions exactes sa carrière monastique doit se partager entre le mont Saint-Auxence et le mont Athos. Il peut avoir débuté sur notre colline sous les Latins; il peut simplement y avoir vécu ou sous Michel VIII ou sous Andronic II, comme aussi sous l'un et l'autre de ces deux empereurs à la fois.

Nicodème est inscrit parmi les saints à la date du 11 juillet; mais son culte, d'ailleurs très pâle, ne paraît jamais être sorti du cercle athonite (1). Tout ce qui le concerne tient dans cette phrase : 'Ο ὅσιος Νικόδημος, ὁ ἐν τοῖς ὁρίοις τῆς τοῦ Βατοπεδίου ἱερᾶς μονῆς ἀσκήσας καὶ διδάσκαλος χρηματίσας τοῦ θείου Γρηγορίου τοῦ Παλαμᾶ διὰ τῆς κατὰ Χριστὸν φιλοσοφίας, ἐν εἰρήνῃ τελειοῦται. A quoi le compilateur du Synaxariste a cru devoir ajouter de son propre cru : 1^o dans le corps du livre, ces deux vers iambiques :

Πῶς ἀγέραστον καταλίπω τοῖς λόγοις
Τὸν Νικόδημον ᾧ γέρας νῆψις νόου;

2^o en note, ces deux lignes : "Ορα εἰς τὴν Φιλοκαλίαν τὴν παρ' αὐτοῦ ἐκτεθεῖσαν διδασκαλίαν περὶ νοερᾶς προσευχῆς (2).

Le compilateur du Synaxariste étant aussi le compilateur de la Philokalia, ce dernier renseignement pourrait avoir quelque valeur. Pourtant, j'ai l'ouvrage indiqué sous les yeux et je n'y découvre rien de Nicodème. J'y vois, par contre, une œuvre de Nicéphore, lequel fleurit, au dire de son éditeur, un peu avant 1340 et καθηγητής καὶ μυσταγωγὸς τῶν ὑψηλῶν τῆς ἀσκητικῆς φιλοσοφίας μαθημάτων ἐγένετο Γρηγορίου τοῦ Θεσσαλονίκης (3). Mais ce Nicéphore, fêté à l'Athos le 5 mai (4), ne se confond pas avec Nicodème. Nous savons, en effet, par Cantacuzène (5) que Grégoire Palamas eut au mont Athos deux maîtres successifs : Nicodème fut le premier durant trois ans (6); Nicéphore dut être le

(1) *Afonskij Paterik*, Moscou, 1900, t. II, p. 83.

(2) *Synaxariste*, éd. de Zante, 1868, t. III, p. 171.

(3) *Φιλοκαλία τῶν ἱερῶν νηπιτικῶν*, Venise, 1782, p. 867. Le petit traité lui-même occupe les pages 869-876. Migne a reproduit préface et traité dans sa *P. G.*, t. CXLVII, col. 943-966.

(4) *Συναξαριστής*, t. III, p. 15; *Afonskij Paterik*, t. I, p. 384 et 385.

(5) *Historiarum*, lib. II, Migne, *P. G.*, t. CLIII, col. 665.

(6) *PHILOTHÉE, Gregorii Palamae encomium*, col. 567.

second pendant huit ans (1). D'où il suit que Nicodème, s'il mérite de figurer au catalogue des saints, n'a du moins aucun titre à prendre rang parmi les auteurs ascétiques.

Le jour où ce tenant de l'hésychasme fit la mort bienheureuse dont nous parle Philothée le patriarche (2), plus de quarante années s'étaient déjà écoulées depuis que le couvent auxentien de Saint-Michel Archange avait trouvé un nouveau fondateur en la personne de Michel VIII Paléologue.

X. — MONASTÈRE SAINT-MICHEL ARCHANGE.

Tout à l'heure, à propos du grand-duc Alexis Paléologue et de son œuvre au mont Saint-Auxence, nous avons dit nos incertitudes sur le vocable du monastère qu'il restaura. Couvent des Saints-Apôtres ou couvent de Saint-Michel Archange, une chose certaine c'est que cette maison réclamait de nouvelles réparations dès le règne de Michel VIII. Andronic Paléologue, gendre du restaurateur, s'y était intéressé dans le second quart du siècle. Cela, du moins, paraît ressortir des deux vers :

Ἦν σοὶ προσῆξαν εὐναικῶ τῷ τρέπῳ
πάππος ἐμὸς τὸ πρὶν τε καὶ φουτοφόρος,

où Michel VIII met son père sur le même pied que son aïeul maternel. Mais Andronic, obligé d'agir à distance, n'avait pu neutraliser l'action dissolvante du temps et des troubles politiques alors si nombreux. D'ailleurs, il était mort, à peine âgé de quarante-deux ans, dès 1243. Empereur, maître de Constantinople, Michel Paléologue ne manqua point de continuer les traditions de sa famille, et un jour à tous ses autres titres de gloire il put ajouter celui de nouveau fondateur du couvent auxentien.

A quelle date Michel VIII restaura-t-il ainsi le couvent Saint-Michel? M. M. Gédéon (3), suivi en cela par M. A. Dmitrievski (4), estime que ce fut en 1280. Pourquoi? Parce que,

(1) CANTACUZÈNE, *op. et loc. cit.* Cette mention d'un second maître spirituel pendant huit ans ne cadre guère, il est vrai, avec le récit de Philothée, *op. cit.*, col. 567 et 568.

(2) *Op. cit.*, col. 567.

(3) *Τυπικό*, p. 14 et 15; *Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον*, p. 120 et 188.

(4) A. DMITRIEVSKI, *Opisanie liturgicheskikh rukopisei*, t. I, Kiev, 1895, p. xcix.

dit-il, on trouve Michel Paléologue campé au pied de la colline en juin 1280 et qu'on l'y retrouve en juin 1281 célébrant la fête des saints Apôtres ἐν τῇ μονῇ τοῦ ἀρχιστρατήγου. La démonstration, vous l'avouerez, n'a rien ni de pressant ni de rigoureux.

Et d'abord c'est en 1281, nullement en 1280, que Georges Pachymère nous parle pour la première fois du mont Saint-Auxence. Il nous y montre Michel Paléologue recevant, au mois de juin, l'ex-patriarche Joseph (1), et, le 12 juillet, le patriarche Jean Veccos (2). La seconde mention de notre colline se réfère de même à 1282, point du tout à 1281, et, de plus, le basileus dont il y est question est Andronic II, associé à l'empire, point du tout Michel VIII. En revenant de Nicée à Constantinople, nous dit l'historien (3), Veccos apprend que le jeune empereur a sa tente plantée au pied du mont Saint-Auxence. Aussitôt il incline à droite, va le trouver, converse avec lui et ne le quitte qu'après avoir fêté les saints Apôtres, le 29 juin, au monastère de l'Archistratège.

Telles sont les dates exactes, tels les faits. Maintenant, quelle conclusion chronologique s'en dégage-t-il? Simplement ceci : que le couvent Saint-Michel existait le 29 juin 1282. Quant à vouloir avec ces seules données assigner sa restauration à une date précise, cela ne se peut.

D'autres considérations, il est vrai, nous permettent de ne pas laisser la date de cet événement flotter entre 1261, qui vit Constantinople revenir aux Grecs, et 1282, qui vit succomber Michel VIII. D'une part, lors de son installation à Byzance, l'empereur eut vraisemblablement assez de besogne sur les bras dans sa capitale délabrée sans entreprendre si vite la reconstruction d'un monastère bithynien. D'autre part, telle page des constitutions conventuelles rédigées par le restaurateur (4), comme aussi tels vers du petit poème dédicatoire y annexé (5), nous déclarent que les travaux du basileus sur la montagne eurent lieu après que celui-ci eut écrasé toutes sortes d'enne-

(1) *De Michaelē Palaeologo*, vi, 22, Migne, *P. G.*, t. CXLIII, col. 935.

(2) *Op. cit.*, 24, col. 945.

(3) *Op. cit.*, 28, col. 964.

(4) *Typikon*, p. 19.

(5) P. PAPAGEORGIOU, *op. cit.*, *Byzantinische Zeitschrift*, t. VIII, p. 676.

mis, Latins, Bulgares, Turcs, d'autres encore, et ceci nous reporte bien à la dernière moitié du règne.

A son couvent Michel VIII ne se contenta pas d'entasser des pierres. Il voulut, comme il était d'usage alors, compléter son œuvre en accompagnant les constructions matérielles d'une règle spéciale ou typikon. Ce monument, précieux à tous égards, ne nous a pas été conservé, ou du moins n'a pas été retrouvé tout entier (1). Il se divise en chapitres de longueur variable. Les premiers sont annoncés par un titre en prose et par deux vers iambiques trimètres, les autres par les deux vers seulement. Le manuscrit s'arrête net sur le distique du dix-septième. Voici, faute de mieux, le rapide résumé de la partie parvenue jusqu'à nous.

Le premier chapitre est un prologue où l'impérial auteur, après avoir chanté la munificence de Dieu à son égard, déclare qu'il a restauré le monastère Saint-Michel en action de grâce.

Dans le chapitre II il proclame le monastère libre et porte défense à qui que ce soit de lui imposer la moindre servitude pécuniaire ou autre. Chaque année, toutefois, les moines devront offrir au métropolite de Chalcédoine trois *kaniskia* valant un hyperpyre chacun et trois livres de cire.

Le chapitre III indique la manière de procéder à la nomination de l'higoumène. L'higoumène est nommé par voie d'élection et cette élection est dévolue à la communauté entière. S'il y a partage égal des votes entre les candidats ou mésintelligence complète parmi les votants, c'est l'empereur qui tranche la difficulté ou rétablit l'accord en désignant lui-même l'homme de son choix. Présent à Constantinople, l'empereur se prononcera de vive voix; absent, il le fera par lettre. Comme qu'il soit nommé, le nouveau supérieur recevra l'investiture impériale du double bâton higouménal; puis, il sera promu ecclésiasti-

(1) Publié la même année par M. Gédéon, Τυπικόν, p. 17-57 et par A. Dmitrievskij, *op. cit.*, p. 769-795. L'édition de M. M. Gédéon a été l'objet d'un compte rendu par A. Dmitrievskij, *Vizantiskij Vremennik*, t. III, p. 150-154, ainsi que par Ph. Meyer, *Byzantinische Zeitschrift*, t. V, p. 616, et l'objet de corrections philologiques par P. Papageorgiou, *Zum Typikon des Michael Palaeologos*, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. X, p. 530-539; par A. Papadopoulos-Kérameus, Περὶ τοῦ τυπικοῦ τῆς μονῆς Αὐξεντίου, dans l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, t. XX, p. 294-298; par P. Papageorgiou de nouveau, Χειρόγραφα καὶ διορθώσεις, dans l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, t. XXI, p. 294-296 et 349-350.

quement à sa dignité par le métropolite de Chalcédoine. Est requis chez l'higoumène le caractère sacerdotal. Michel VIII prescrit aux frères de choisir toujours de préférence un des leurs, sans toutefois l'imposer absolument.

Avec les chapitres iv et v, nous heurtons contre de longues pages parénétiques adressées les unes à l'higoumène et les autres aux moines, pages remplies de recommandations fort louables et d'excellents conseils, mais pas autrement intéressantes pour la connaissance de l'époque ou l'histoire des institutions. Contentons-nous d'y relever ce détail : Si l'higoumène dévie de la voie droite, les frères les plus marquants auront à le rappeler au devoir et, en cas d'insuccès dans cette démarche, à prévenir l'empereur qui réglera la situation.

Le chapitre vi fixe le nombre des caloyers au maximum de quarante et les divise en deux catégories bien tranchées : seize religieux de chœur d'une part, et vingt-quatre frères convers d'autre part. A ceux-ci, les travaux manuels, la garde des troupeaux, la culture des terres, et toutes autres besognes de même nature qui se présentent à l'intérieur ou à l'extérieur et qui sont à faire soit en groupe, soit en particulier, conformément aux ordres de l'higoumène, aux besoins du moment et aux aptitudes d'un chacun. Aux religieux de chœur, le soin de chanter l'office divin, de pourvoir au culte liturgique, d'entretenir en un mot la vie de l'église conventuelle, sans préjudice, d'ailleurs, des occupations matérielles qui peuvent, le cas échéant, être commandées par le supérieur.

Il est question au chapitre vii des aides que l'higoumène doit se donner pour assurer la bonne marche de sa maison. En tête de ces officiers monastiques figurent l'économe, l'ecclésiarque, le dépensier, le cellerier et le sommelier. — L'économe étend sa juridiction sur tout le matériel du couvent, sur tous les biens meubles et immeubles. Il inspecte les propriétés et s'efforce d'augmenter les revenus. Il surveille agriculteurs et viticulteurs, bouviers et pâtres. Il désigne, d'accord avec l'higoumène, des moines ou des laïques irréprochables comme régisseurs des biens-fonds. — Incombe à l'ecclésiarque la direction du chœur, la direction des cérémonies et des chants. Donner ou faire donner le signal des offices nocturnes et diurnes, diriger la psalmodie, l'activer si trop lente, la modérer si trop

rapide, telle est sa fonction. — Le *dépensier* a pour mission de réunir les provisions nécessaires au couvent. Ainsi, par exemple, fournit-il aux moines artisans la matière première de leurs travaux, sauf ensuite à recevoir d'eux les objets manufacturés. Lingerie et vestiaire sont de sa compétence. Qu'il soit en mesure de remettre à chaque frère un costume monastique et deux chemises par an, un gilet et un manteau tous les deux ans; mais qu'il ne livre rien avant que les vieux effets correspondants n'aient fait retour entre ses mains. Ces hardes seront données en aumône aux pauvres ou bien même, par permission spéciale de l'higoumène, attribuées à ceux des frères chez qui des travaux plus pénibles entraînent une usure de vêtements plus rapide. Le dépensier, ce grand distributeur, n'aura jamais, du moins, à distribuer de l'argent dans la communauté : l'usage du pécule est un abus que Michel VIII réprouve de toutes ses forces et qu'il proscriit à jamais de son monastère. — Avec le *cellerier*, nous avons devant nous le pourvoyeur du réfectoire. Il dispose les portions de pain et les rations de vin sur la table, servant la même quantité et la même qualité à tous. Il distribue de même les mets cuits et les mets crus en conformité avec le règlement du jour, sans favoriser qui que ce soit, à moins d'une dispense dûment accordée pour cause de maladie. — Le soin des provisions de bouche reste au *sommelier*. Responsable du blé, du vin, de l'huile et de toutes les espèces comestibles, le sommelier prévoit la quantité nécessaire au couvent, se la procure et veille à la bonne conservation du tout. A lui s'adressent, le moment venu, le cellerier et le boulanger et, sans doute aussi, le cuisinier. — Telles sont les cinq grandes fonctions du couvent, fonctions que leurs titulaires gardent jusqu'à la mort, à moins qu'ils ne soient investis d'une charge plus haute ou que leur mauvaise conduite ne force à les casser. Quant aux bas emplois, comme cuisine, boulangerie, conciergerie, jardins et champs, les frères s'y succéderont à tour de rôle, afin que le même poids ne pèse pas toujours sur les mêmes épaules.

Le chapitre VIII indique le typikon liturgique à suivre dans le couvent. Michel VIII impose celui des monastères palestiniens, autrement dit de Saint-Sabas. Toutefois, il y introduit une exception : pour ne pas écraser ses auxentiens, il les dis-

pense de passer la nuit du samedi au dimanche tout entière à l'église.

La question financière emplit le chapitre ix. Toucher les revenus et solder les dépenses sont choses réservées à l'higoumène. Mais, comme on ne saurait abandonner le maniement de l'argent aux mains d'un seul sans courir des risques ou tout au moins provoquer des soupçons, l'higoumène est tenu de n'ouvrir la caisse, pour les entrées comme pour les sorties, qu'en présence de l'économe, de l'ecclésiarque et du dépensier ou, à leur défaut, de trois autres frères marquants. Il est tenu, en outre, de rendre compte de sa gestion chaque mois dans un conseil où prennent part, en dehors des trois témoins précités, tous les moines ecclésiastiques, c'est-à-dire tous les religieux de chœur. Par ailleurs, Michel VIII prescrit de ne pas accumuler de richesses. Au bout de chaque année, dit-il, que l'argent de reste soit consacré à de bonnes œuvres, au rachat de captifs, au soutien d'orphelins, à la dotation de jeunes filles.

Le chapitre x réglemeute le régime alimentaire des moines. Il le réglemeute pour ainsi dire d'un mot en déclarant que le typikon de Saint-Michel doit être au réfectoire comme à l'église celui de Jérusalem. Ordre est donné de le suivre dans tous ses détails, les jours ordinaires comme le samedi et le dimanche, aux fêtes de Notre-Seigneur comme à celles de la sainte Vierge et des saints. Le repas s'assaisonnera de lecture. Au sortir de table, c'est en silence que chacun se rendra là où il doit aller, dans sa cellule, à son atelier, à son travail.

Ermitages et ermites, tel est le titre du chapitre xi. Le restaurateur y impose à son couvent de vêtir et de chausser les hésychastes établis au mont Saint-Auxence. Le nombre de ces derniers n'est point indiqué. M. Ph. Meyer a voulu le fixer à deux et M. P. Papageorgiou à dix, en remplaçant le διὰ δὲ καὶ de l'édition Gédéon (1), l'un par δύο δὲ καὶ (2), l'autre par διὰ ἐξα (3); mais les deux manuscrits connus, copie l'un de l'autre, portent tous deux, au témoignage de M. A. Dmitrievski (4)

(1) *Typikon*, p. 43.

(2) *Byzantinische Zeitschrift*, t. V, p. 606.

(3) *Byzantinische Zeitschrift*, t. X, p. 532.

(4) *Op. cit.*, p. 786.

et de M. A. Papadopoulos-Kérameus (1), *ἐὶς δὲ καὶ*. Ce que l'on peut dire, d'après la teneur du chapitre, c'est qu'il y avait plus d'une paire d'ermitages. Ce que l'on peut dire aussi, c'est que le chiffre total des ermitages était fixé dans le texte primitif, car, ce total permis par lui, l'empereur autorise l'higoumène à l'augmenter, si les ressources du couvent deviennent plus considérables.

Deux questions différentes se partagent le chapitre xii. La première a trait au recrutement des moines : un postulat de six mois passés à servir la communauté est requis de tout laïque sollicitant l'habit religieux. La seconde se réfère à la présence des femmes dans l'enceinte du couvent : seules y peuvent mettre les pieds, et encore à condition d'en sortir le jour même, les princesses de la famille impériale.

Le chapitre xiii s'occupe des morts. C'est ici que Michel Paléologue mentionne les quatre ascendants dont nous avons déjà parlé : 1° son grand-père, le grand-duc Alexis, moine Antoine à la mort; 2° sa grand'mère Irène Comnène, nonne Eugénie plus tard; 3° son père, le grand domestique Andronic, moine Arsène à l'agonie; 4° sa mère Théodora Comnène, nonne Théodosie ultérieurement. Pour ces quatre défunts, le nouveau restaurateur réclame, en dehors des commémoraisons quotidiennes ordinaires, un service très solennel à célébrer le 9 novembre, lendemain de la fête de saint Michel archange. Ce jour-là, une somme de quarante hyperpyres sera consacrée au luminaire de l'église, à l'extra du réfectoire et aux aumônes de la conciergerie. — Non contents de prier pour les âmes de leurs bienfaiteurs, les moines devront prier aussi pour celles de leurs frères défunts. Chaque trépassé aura son triple service du troisième, du neuvième et du quarantième jour, avec des colybes et le canon des morts la veille au soir, encore des colybes et la messe le matin même. Sur des diptyques à deux exemplaires, dont l'un déposé à la bibliothèque et l'autre confié à l'ecclésiastique, seront inscrits, sur l'ordre du seul higoumène, les noms des moines et autres personnes à commémorer. On pourra prier dans le monastère pour une femme défunte, mais jamais l'y ensevelir. Et afin que ces dispositions ne tombent point dans

(1) *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, t. XX, p. 296.

l'oubli, Michel VIII ordonne la lecture de son typikon douze fois par an, lecture publique, au réfectoire, le 9 pour le mois de novembre et le 1^{er} pour les autres mois.

Au chapitre xiv, il est question des fêtes patronales du monastère. La principale, celle du 8 novembre, sera précédée d'une grande veille et célébrée avec tout l'éclat possible tant à l'église qu'au réfectoire. On y invitera des moines et des chantres étrangers; on y fera de larges distributions aux pauvres. A la fête secondaire du 6 septembre, anniversaire du miracle de saint Michel à Khônes, prendront part les ermites dépendant du monastère. L'empereur fixe les frais de ces deux solennités : il affecte cinquante hyperpyres à la première et douze à la seconde.

Le chapitre xv s'adresse aux futurs empereurs de Byzance. Michel VIII les y adjure de respecter son œuvre. Il déclare, comme dans le prologue, qu'il a relevé le monastère Saint-Michel pour reconnaître les immenses bienfaits de Dieu, et, comme dans le prologue, il résume sa carrière à grands traits, passant d'une main particulièrement légère sur les circonstances de son élévation au trône.

Après avoir longuement admonesté les princes à venir, Michel Paléologue se tourne, dans le chapitre xvi, vers les patriarches. C'est pour les supplier de s'intéresser personnellement à la prospérité du monastère et d'y intéresser les empereurs.

Du chapitre xvii, je l'ai dit, il ne nous reste que le distique initial, où nous voyons annoncée l'énumération des propriétés conventuelles. Ces propriétés, s'il faut en croire un autre passage du typikon (1), et on peut l'en croire sans peine, ces propriétés n'atteignaient en rien aux dimensions des immenses latifundia que d'autres fondateurs ou restaurateurs impériaux constituaient en faveur de leurs couvents favoris; mais elles n'étaient sûrement pas sans une certaine importance et nous ne saurions assez regretter de ne point les connaître par leurs noms.

Voilà, brièvement résumé, le typikon du Paléologue. S'il nous apparaît un peu désordonné dans sa marche et un peu diffus, il n'en suffit pas moins à nous donner la vision lointaine

(1) Τυπικόν, p. 49.

du genre de vie suivi par les Auxentiens de Saint-Michel au dernier quart du ^{xiii}^e siècle.

Pourquoi faut-il que, relativement si bien connu dans sa constitution intime, le monastère de Michel VIII n'ait laissé aucune trace de son histoire externe dans les monuments byzantins? Les éditeurs de sa règle n'ont su apporter le moindre texte qui permette de le suivre dans la suite des temps. C'est à peine si, plus heureux qu'eux, j'en trouve une modeste mention à la première année d'Andronic, fils et successeur de Michel.

C'était durant la dernière quinzaine d'avril 1283; Georges de Chypre, sacré patriarche sous le nom de Grégoire le 11 de ce mois, présidait un synode aux Blakhernes, jetant l'anathème et l'outrage à tous les partisans de Veccos, à tous ceux qui, durant le règne précédent, s'étaient montrés favorables à la cause de l'union. Le métropolitain de Serrès, mandé par-devant le concile, y fut traité de manière ignoble. Et Georges le métrochite, à qui nous devons ce renseignement, ajoute : Πάσχει τι παραπλήσιον καὶ τις ἄλλος ἐν τοῖς τὸν μονήρῃ βίον ἀνελομένοις ἐπίσημος ἄρχιμανδρίτην τοῦτον ἢ κατὰ τὸν τοῦ μάχαρος Αὐξεντίου βουνὸν ἀνακτορικὴ περιώνυμος μάνδρα ἐπλούτησεν, οὐκ οἶδα δὲ εἰ καὶ εἰσέτι πλουτεῖ (1).

Nous avons ici devant nous, évidemment, le supérieur du couvent Saint-Michel. D'après le mot περιώνυμος venant après Αὐξεντίου, le monastère de notre archimandrite serait plutôt, il est vrai, le monastère Saint-Auxence; mais le mot ἀνακτορικὴ, en nous rappelant l'œuvre récente de Michel VIII, nous ramène presque obligatoirement au monastère Saint-Michel. Celui-ci était alors sans contredit le principal établissement monastique de l'endroit; il ne devait avoir aucune peine à recevoir dans l'usage courant le nom même de la colline. D'ailleurs, la maison jadis placée sous le patronage de l'ex-scholaire n'existait sans doute plus; c'est lui qui la remplaçait à la tête du groupe auxentien et qui, peut-être même, occupait son emplacement au sommet du mont.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, les attaches et les sentiments unionistes de notre archimandrite s'ajoutent à la con-

(1) *Historia dogmatica*, 1, 77, A. Mai, *Nova Patrum bibliotheca*, t. VIII, part. II, pag. 102.

sidération précédente pour nous faire saluer en lui l'higoumène du couvent michaélien. Il est très naturel en effet que, pour diriger un couvent si aimé de son cœur, Michel VIII, ce très peu désintéressé mais très ardent partisan de l'union avec Rome, ait choisi un homme imbu des mêmes idées et pénétré des mêmes désirs. A ne pas changer avec le changement de maître, à défendre ses opinions devant le concile convoqué par Andronic II, cet homme gagna d'abord force outrages, puis, comme il entendait poursuivre son discours, force mauvais traitements et force blessures. Il n'est point dit qu'il ne serait pas mort sous les coups, sans l'intervention de quelques personnages honteux que pareille scène de brutalité se produisit dans une assemblée ecclésiastique.

L'histoire si courte du monastère Saint-Michel se clôt pour nous sur cet événement. De douze à quinze années plus tard, une lettre de Maxime Planude nous signale un autre couvent auxentien, celui des Cinq-Saints.

XI. — MONASTÈRE DES CINQ-SAINTS.

Il serait difficile assez de composer un volume sur le monastère des Cinq-Saints. Jusqu'ici la lettre qui nous révèle son existence renferme à elle seule toute son histoire. En l'éditant, M. M. Treu n'a pas manqué d'ajouter une longue note sur le mont Saint-Auxence; mais, pour le monastère lui-même, il s'est vu obligé d'écrire : *Monasterium quinque sanctorum sub clivi Auxentii radicibus situm aliunde non novi* (1). Répéter le même aveu après un auteur si au courant des choses byzantines ne saurait vraiment me coûter beaucoup.

Mais pourquoi le savant éditeur s'est-il abstenu de consacrer un petit commentaire au titre du couvent et à ses patrons? L'expression *οἱ ἅγιοι πέντε* n'est pas, que je sache, familière à tout le monde, au moins en Occident, et plus d'un lecteur du *Maximi monachi Planudis epistulae* a déjà regretté sans doute qu'elle ne fût point expliquée. C'est que, jeté hors de son milieu byzantin, le texte de Maxime Planude ne peut que passer pour très imprécis. A la longue, en le parcourant jus-

(1) M. TREU, *Maximi monachi Planudis epistulae*, p. 215.

qu'au bout, l'on y découvre à la vérité que les saints en question sont des martyrs (1); mais qui pourrait se contenter d'un si maigre renseignement? A nous donc, puisqu'il le faut, de suppléer au vague de l'écrivain et au silence de l'annotateur.

Dans le style ecclésiastique de l'Orient, la formule *οἱ ἅγιοι πέντε* désigne les saints martyrs Eustrate, Auxence, Eugène, Mardarios et Oreste, mis à mort en Arménie aux premières années du IV^e siècle. Syméon le métaphraste nous a conservé le récit de leur mort pour la foi (2). Au 13 décembre, jour de leur fête, l'Église grecque se plaît à célébrer leur quintuple couronne. Le poète des vêpres les appelle : *τὴν πενταυγῇ τῶν μαρτύρων χορείαν*, et l'auteur du canon : *χορείαν μαρτυρικὴν πεντάριθμον*. Un stychère de Byzas en leur honneur débute par les mots : *Τὴν πεντάριθμον χορείαν*, et un autre de Cassia s'ouvre sur les deux vers : *Τὴν πεντάχορδον λύραν καὶ πεντάφωτον λυχνίαν*. Cette même pièce de la femme mélode compare les cinq martyrs aux cinq vierges sages de l'Évangile : *ὁ ἰσάριθμος χορὸς τῶν φρονίμων παρθένων*. Serait-ce à cause de ces expressions semées dans l'office qu'Eustrate et ses compagnons sont devenus les *Cinq-Saints* par excellence? Je ne le crois pas. Il me semble plutôt qu'on leur aura décerné ce titre par suite d'un rapprochement établi entre eux et les Quarante Martyrs de Sébaste (3). Suppliciées dans la même province et presque à la même époque, les cinq victimes de Dioclétien et les quarante de Licinius devaient se présenter unies à la pensée des peuples : les unes auront été nommées *οἱ ἅγιοι πέντε* comme les autres étaient appelées *οἱ τεσσαράκοντα μάρτυρες*.

Quelle que soit la valeur de cette explication, la formule employée par Maxime Planude est une formule absolument réservée et personne autre qu'Eustrate et ses compagnons n'y a droit. Je dis ceci pour réfuter d'avance une objection facile à prévoir. Comme il existe plusieurs groupes de cinq martyrs et qu'un de ces groupes appartient à Nicomédie (4), plus d'un lecteur pourrait incliner à croire que les cinq patrons de notre

(1) Lettre XXIV, ligne 49.

(2) MIGNE, *P. G.*, t. CXVI, col. 468-565. De même, mais en latin seulement, SURIUS, *De Vitis Sanctorum*, Venise, 1581, t. VI, p. 281-285.

(3) Fêtés le 9 mars dans l'Église grecque et le 10 dans l'Église latine.

(4) *Acta sanctorum junii*, t. IV, p. 35.

monastère bithynien sont plutôt les saints mis à mort dans la capitale romaine de la Bithynie. Or, pareille supposition serait fautive de tous points. Ici, en effet, l'argument basé sur la situation géographique des lieux ne tient point devant les traditions du langage ecclésiastique grec, lequel, je le répète encore une fois, n'applique l'expression *οἱ ἅγιοι πέντε* qu'aux cinq martyrs Eustrate, Auxence, Eugène, Mardarios et Oreste.

Le second personnage de cette liste, il importe de le remarquer, est un saint Auxence. N'est-ce pas lui qui a valu à tout le groupe de se voir spécialement honoré dans notre monastère? Je le croirais volontiers. Au couvent bâti sous la montagne qu'Auxence le confesseur couvrait de sa protection, la piété byzantine aura sans doute voulu qu'Auxence le martyr ne refusât pas non plus son patronage, et c'est ainsi, dans le désir de rapprocher les deux homonymes dans un même culte, que les Cinq-Saints auront acquis droit de cité si loin de chez eux.

D'ailleurs, je dois l'ajouter, Eustrate et ses compagnons ont toujours joui d'une certaine popularité de par toute l'Eglise byzantine. La présence de leur fête, au ix^e siècle, dans le calendrier de Constantinople (1) et la célébration de leur synaxe, aux siècles suivants, dans l'église Saint-Jean l'Évangéliste près Sainte-Sophie (2) nous en sont une preuve convaincante. Les œuvres dont ils ont été les objets de la part des hymnographes et des mosaïstes ne le prouvent pas moins. Outre le canon anonyme et les autres pièces propres qu'on lit encore au ménée le 13 décembre, jour de leur fête, je citerai les strophes que leur a consacrées le Studite (3), celles que leur a consacrées Joseph (4), celles que leur ont consacrées deux anonymes (5), sans compter les trois ou quatre petits poèmes d'un autre genre, publiés l'un par J. A. Cramer sous le nom de Jean le Géomètre (6), les autres par M. L. Sternbach sous le nom d'Ignace le patriarche (7). Voilà quelques exemples d'œuvres littéraires.

(1) A. DMITRIEVSKI, *op. cit.*, p. 30.

(2) M. GÉDÉON, *Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον*, p. 200.

(3) PITRA, *Analecta*, t. I, p. 370-373.

(4) *Ibid.*, p. 390-393.

(5) *Ibid.*, p. LIX et 667.

(6) Dans ses *Anecdota graeca*, d'où Migne l'a introduit dans sa *P. G.*, t. CVI, col. 909.

(7) *Methodii patriarchae et Ignatii patriarchae carmina inedita*, dans l'*Eos*, à

Et en voici quelques autres d'œuvres artistiques. Eustrate et son groupe sont représentés à Daphni près d'Athènes (1), à Saint-Luc en Phocide (2), à Kahrié-Djami de Constantinople (3), à la Néa-Moni de Chio (4), à la Martorana (5).

La popularité des Cinq-Saints ressort encore de ce fait que le monastère de Maxime Planude n'était pas le seul monument religieux du monde byzantin à les avoir pour patrons. En avril 1331, le diocèse de Méthymne, dans l'île de Lesbos, comptait parmi ses établissements monastiques un monastère τῶν ἁγίων πέντε (6). Ce monastère a subsisté plus ou moins florissant durant de longs siècles. Un archimandrite grec, ancien higoumène du fameux couvent lesbien de Leimón, m'assurait naguère que le souvenir en subsiste encore dans l'île et que l'on montre toujours son emplacement. D'autre part, le 1^{er} septembre 1652, durant un voyage, le patriarche Macaire d'Antioche disait sa messe à Bor, à mi-chemin entre Césarée et Koniah, dans une église des Cinq-Saints (7). Et si l'on cherchait tant soit peu, il serait sans doute aisé de rencontrer d'autres monastères ou d'autres églises dédiés aux mêmes patrons. Il est vrai qu'à multiplier les exemples nous n'apprenions rien de plus. Mieux vaut donc, sans nous attarder davantage à l'expression οἱ ἅγιοι πέντε, recueillir les quelques renseignements épars dans la lettre de Maxime Planude.

A la date de cette lettre, c'est-à-dire aux dernières années du XIII^e siècle, Maxime Planude habitait en personne le monastère des Cinq-Saints du mont Saint-Auxence. Il en était le

Lemberg, t. IV (1898), p. 150-163. Je ne connais les carmina ainsi attribués à saint Ignace que par un compte rendu des *Analecta bollandiana*, t. XX (1901), p. 322, mais je soupçonne fort, à un mot de ce compte rendu, que le premier des trois petits poèmes de Sternbach se confond avec celui de Cramer.

(1) G. MILLET, *Le monastère de Daphni*, p. 78, pl. X, XI.

(2) *Ibid.*, p. 88, not. 6.

(3) *Ibid.*, p. 88, not. 3.

(4) *Ibid.*, p. 89, not. 1.

(5) *Ibid.*, p. 88, not. 3.

(6) MIKLOSICH ET MULLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, t. I, p. 165; A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Μαυροκορδάτειος βιβλιοθήκη*, p. 3; S. KARDONÈS, *Τὰ ἐν Καλλονῇ τῇ; Ἀέσθου... μοναστήρια τοῦ ἁγίου Ἰγνατίου ἀρχιεπισκόπου Μηθύμνης*, Constantinople, 1900, p. 16 et 18.

(7) *The travels of Macarius*, Londres, 1836, t. I, p. 7. A noter ici que Balfour, le traducteur anglais du texte arabe, y a vu cinq *lumières* au lieu de nos cinq *martyrs*.

supérieur, gouvernait ses religieux et administrait ses propriétés. Pourvu d'une situation privilégiée, il ne tenait pas ses pouvoirs des moines et se trouvait assuré pour l'avenir contre les hasards de toute élection. C'est, en effet, le métropolite de Chalcédoine qui lui avait directement donné la maison des Cinq-Saints et qui la lui avait donnée pour la vie.

A ce détail nous reconnaissons tout de suite que le monastère était diocésain, soumis à l'ordinaire du lieu, contrairement à tant d'autres, dits stavropégiaques, sur lesquels le patriarche de Constantinople seul étendait sa juridiction. Pour relever d'un prélat très à même d'y exercer une surveillance active et personnelle, le couvent ne s'en débattait pas moins dans une situation économique extrêmement précaire. Des négligences prolongées avaient failli amener sa ruine. De sorte qu'il ne restait guère que les quatre murs et le toit. Aussi Maxime Planude travaillait-il à lui assurer des jours meilleurs. Dans la lettre de lui que nous analysons, nous le voyons multiplier les instances pour obtenir un individu qui est au service de son correspondant. Cet homme, dont le vieux père vit aux Cinq-Saints en qualité de moine, est, paraît-il, indispensable au relèvement du monastère. « Vous, écrit l'higoumène à son correspondant, vous pouvez avoir des ouvriers par dizaines de mille; moi, je n'ai personne. Pour qui a des hommes par myriades, un homme ne compte pas; pour qui n'a personne, un homme en vaut dix mille. » Malgré l'affectation byzantine qui coule à pleins bords dans ces paroles, on sent tout le long de la lettre un désir très sincère et très vif de remédier coûte que coûte aux difficultés de la situation présente. Rien n'est là, malheureusement, pour nous dire si quelque succès vint couronner de si légitimes efforts.

Nous ne savons pas davantage par la faute de qui le monastère était ainsi descendu à deux doigts de sa perte. Accusons-nous les Latins d'avoir compromis son existence? Les Latins, cela est sûr, venaient de porter à la prospérité de l'empire, à celle de Constantinople en particulier, un coup dont ni l'empire ni Constantinople ne devaient jamais cesser de se ressentir; pourtant Maxime Planude, qui n'aimait guère les fidèles de Rome, s'abstient de leur imputer la décadence de sa maison, et c'est là peut-être une preuve que les conquérants de 1204

et leurs successeurs n'ont pas à porter cette responsabilité.

Tout pauvre qu'il fût, le monastère des Cinq-Saints ne manquait pas de charmes. Debout à quelques heures de Constantinople, dans un site retiré, il semblait fait tout exprès pour Maxime Planude. Celui-ci, on ne l'ignore point, n'avait rien de commun avec les gyrovagues fainéants toujours en circulation dans les rues des grandes cités, rien de commun non plus avec les vieux solitaires de la Thébàïde. Si le calme d'une cellule bâtie en pleine campagne allait à ses goûts d'homme studieux et favorisait ses méditations d'écrivain recherché, sa curiosité de moine byzantin quelque peu répandu à la cour et versé dans la ville devait s'accommoder fort bien de ce voisinage avec Constantinople qui lui permettait de recevoir jour par jour les nouvelles de la capitale et du palais sacré. Oui, le monastère des Cinq-Saints lui convenait à merveille et il a dû y faire à plusieurs reprises de longs séjours. De là, du moins, sont parties, au sentiment de M. M. Treu (1), plusieurs de ses lettres.

Le couvent n'avait guère à montrer que son église, laquelle, bien que dépouillée de tout, était une construction remarquable, ni très grande ni très petite, où toutes les proportions étaient observées. Mais le site, pour en parler une fois de plus, rachetait l'absence de tout autre avantage. Bâties au pied de la montagne, entourées de champs fertiles, pourvues d'eaux abondantes, situées hors de la grand'route sans en être à une distance excessive, les constructions des Cinq-Saints pouvaient rivaliser sans crainte avec beaucoup d'autres pour la beauté de l'emplacement. Pourquoi faut-il qu'elles ne soient plus debout? Pourquoi faut-il que leurs habitants de 1295 ou 1300 aient cessé trop tôt d'avoir des successeurs?

Aujourd'hui, autour du Kaïch-Dagh de vastes espaces restent en friches; les bois en ont disparu, les sources y ont diminué. De-ci, de-là, parmi cette désolation, quelques ruines muettes marquent les différents points où s'élevaient les centres monastiques d'autrefois. Telles, avec leur reste de crypte ou de citerne, les ruines couchées à l'ouest de la colline, non loin des platanes où la grande source laisse actuellement échapper ses eaux. Leur position répond de tous points à celle que Maxime

(1) *Op. cit.*, p. 215.

Planude nous indique pour son monastère. Ces gros murs enfouis sous terre, ces vieilles voûtes byzantines à peine dégagées, ces mille débris épars sur une aire à peu près carrée appartiennent-ils vraiment au monastère des Cinq-Saints?

XII. — CONCLUSION.

Voilà, telle que je la connais, l'histoire du mont Saint-Auxence. Les couvents qu'il portait encore à la fin du ^{xiii}^e siècle n'entrèrent dans le ^{xiv}^e que pour décroître et périr. On sait que l'émir Othman s'empara de Brousse avant de mourir, en 1327. Son fils le sultan Orkhan rêva tout aussitôt de conquérir la Bithynie entière jusqu'au Bosphore. Même avant la prise de Nicée, où il entra en 1328, même avant le siège de Nicomédie, où il échoua deux fois en 1331 et réussit en 1337, ses armées avaient contourné l'ancien golfe Astacène et ravagé sa rive septentrionale. Les auteurs byzantins ont pensé qu'il était d'un bon patriotisme de ne point prodiguer les détails sur ces incursions, mais tel historien turc nous affirme que le sultan vint camper une fois en personne à l'Alem-Dagh et au Kaïch-Dagh (1). En faut-il davantage pour comprendre que les couvents auxentiens se soient rapidement vidés? Plutôt que de vivre sous le coup de perpétuelles menaces, les moines de la colline coururent chercher la sécurité en d'autres parages et leurs cellules abandonnées, si les Turcs ne les renversèrent point tout d'un coup, s'écroulèrent peu à peu.

Il en reste les fondements et, en partie, les ruines.

Au sommet, quelques coups de pioche livreraient sans peine le plan peut-être complet du dernier monastère, de celui, je crois, que restaura Michel VIII, et déjà l'emplacement de l'église michaélienne se trahit à son orientation, aux alignements des murs qui l'enveloppent, aux innombrables cubes de mosaïque qui y brillent parmi les plâtras. Tout à côté, mais à un niveau inférieur, vers le sud-ouest, la disposition des rochers caves et l'entassement de ruines plus anciennes indiquent le

(1) *Tarikh Ata*, t. 1, p. 20. Cf. X. SIDEROPOULOS, *Περὶ τοῦ Δαματρός τῶν Βυζαντινῶν*, dans *l'Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος*, supplément archéologique au t. XIX, p. 15; G. ALBERT, *op. cit.*, p. 45; M. GÉDÉON, *Τοπικόν*, p. 15.

premier logement de saint Étienne le Jeune et de ses prédécesseurs immédiats, ainsi que le couvent dirigé peu après 750 par l'économe Marin. Bas sur le flanc, au sud, à proximité du col, un large mur de pierres sèches conserve encore le tracé de ce qui fut le vaste enclos des Trikhinaïres et le centre en est occupé, je l'ai dit, par un aghiasma, par les fondements d'une église et les restes d'un couvent. Au pied de la colline, vers l'ouest, en deçà de la grande source, de fortes substructions encadrées dans un quadrilatère de ruines doivent marquer à mon avis l'endroit précis où s'élevait l'église des Cinq-Saints. Et peut-être le Kaïch-Dagh porte-t-il aussi quelques traces d'établissements monastiques au nord ou à l'est, mais je n'ai jamais eu l'occasion de l'explorer de ces deux côtés. Parmi les marbres épars, je me contenterai de signaler, couché près de la grande source, le gros chapiteau où tel propriétaire des environs a gravé son nom en turc, majestueusement, en l'année 1268 de l'hégire, c'est-à-dire entre octobre 1851 et octobre 1852.

Des fouilles, si elles avaient lieu au mont Saint-Auxence, pourraient peut-être fournir plusieurs données chronologiques plus intéressantes. En tout cas, même très sommaires, elles jetteraient une vive lumière sur l'architecture des monuments rasés au niveau du sol. L'Institut russe de Constantinople, qui projette ces fouilles, est tout désigné pour les entreprendre. Puisse-t-il voir ses travaux comblés de succès et féconds en résultats qui permettent de corriger et de compléter largement la présente étude!

INDEX DES NOMS PROPRES.

CONTENUS DANS LA VIE GRECQUE.

-
- | | |
|--|--|
| Ἀβραάμ, 3 , 10. | Κλαυδίου ἡ, 7 , 10. |
| Ἀγεώριος, 8 , 14. | Κοσμία, 13 , 15. |
| Ἀγία Εἰρηνή, 4 , 9. | Κωνσταντῖνος, 8 , 31. |
| Ἅγιος Θαλαλαῖος, 8 , 22. | Κωνσταντίνου ἡ, 3 , 11; 10 , 29. |
| Ἅγιος Ὑπάτιος, 9 , 19. | Λέων, 12 , 26; 14 , 5. |
| Ἀνατόλιος, 10 , 7. | Λυδοί, 8 , 14. |
| Ἀνθιμος, 4 , 1. | Μαρκιανὸς ὁ ἅγιος, 3 , 19; 4 , 8, 12, 19, 24. |
| Ἀρτάκιος, 8 , 31. | Μαρκιανὸς ὁ βασιλεὺς, 7 , 15. |
| Αὐξέντιος, 3 , 2, 4, 7; 4 , 9, 13, 21, 26; 7 ,
2, 4, 24, 33; 8 , 28; 12 , 6. | Νεστόριος, 7 , 19. |
| Βασίλειος, 11 , 25, 33. | Νικομήδους ἡ, 6 , 1. |
| Βηρίνα, 12 , 26. | Ὁξεῖα, 5 , 10; 6 , 4; 9 , 1; 10 , 20; 11 , 8. |
| Βιθυνία, 5 , 9. | Πουλιχερία, 13 , 8. |
| Γυρίτης, 13 , 12. | Ῥουφινιανὰί, 9 , 18. |
| Δωρόθεος, 8 , 5. | Ῥουφινιανοῦ τὰ, 10 , 19. |
| Ἐβδομον, 3 , 18; 4 , 22; 9 , 28. | Σίττας, 3 , 22. |
| Ἐλευθέρα, 13 , 6. | Σκοπός, 10 , 21. |
| Εὐτυχής, 7 , 18. | Στεφανίς, 13 , 7. |
| Θεοδόσιος, 3 , 9; 7 , 15. | Συκίδες, 8 , 13. |
| Θεοτόκος, 10 , 12. | Συμεών, 12 , 21, 25. |
| Θεόφιλος, 7 , 28. | Συρία, 3 , 9. |
| Ἰσίδωρος, 8 , 27. | Φιλάη, 8 , 26. |
| Ἰωάννης, 3 , 17; 4 , 22, 26. | Φρυγία, 6 , 35. |
| Κάνα, 4 , 14. | Χαλκηδών, 5 , 10; 7 , 22; 9 , 24, 31. |

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
A. Vie de saint Auxence.....	1
1. Introduction.....	1
2. Texte grec.....	3
B. Mont Saint-Auxence.....	15
1. Saint-Auxence.....	15
2. Les ermites successeurs d'Auxence.....	31
a) Serge.....	33
b) Bendidianos.....	34
c) Grégoire.....	39
d) Jean.....	40
3. Saint Étienne le jeune.....	43
4. Identification du mont Saint-Auxence.....	57
5. Couvent des Trikhinaïres.....	18
6. Monastère Saint-Auxence.....	78
7. Le monachisme auxentien aux ix ^e xii ^e siècles.....	87
8. Monastère des Saints-Apôtres.....	93
9. Le mont Saint-Auxence au xiii ^e siècle.....	103
10. Monastère Saint-Michel Archange.....	113
11. Monastère des Cinq-Saints.....	122
12. Conclusion.....	128
C. Index des noms propres contenus dans la Vie grecque.....	130

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below,
or on the date to which renewed. Renewals only:
Tel. No. 642-3405
Renewals may be made 4 days prior to date due.
Renewed books are subject to immediate recall.

Due end of FALL Quarter DEC 6 '71 20

IN STACKS NOV 22 '71

REC'D LD DEC -2 71-10 PM 0

FEB 26 1977 8 9

REC. CAR, FEB 26 77

LD21A-40m-8,'71
(P6572s10)476-A-32

U. C. BERKELEY LIBRARIES



C047680492

C43025

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

